

Le monde pour douze euros

Tous droits réservés à l'auteur (merci à vous, à vot' bon cœur messieurs-dames).

Chapitre 1 – Crime et Crimée

Pour une nuit parisienne, celle-ci était rudement calme. Il y avait relativement peu de passants dans les rues de la capitale et les véhicules pouvaient presque circuler à l'aise. Même sachant qu'on était le soir de la rentrée des classes et donc que les gens sortaient moins, il y avait presque de quoi imaginer qu'on avait basculé vers une dimension parallèle. Heureusement pour la santé mentale du jeune homme qui sortait à l'instant d'un immeuble du dix-neuvième arrondissement, il y avait une file de conducteurs énervés, un peu plus loin, coincés derrière des éboueurs qui faisaient de leur mieux, mais ne pouvaient pas vider les poubelles plus vite que la musique.

Le jeune homme se dirigea d'un pas leste vers l'entrée de la station de métro Crimée, le sourire aux lèvres. Il s'appelait Arnaud Bianchi, il avait vingt-quatre ans, et il venait d'aider sa tante Denise à monter une armoire qu'elle avait achetée quelques jours plus tôt dans un grand magasin de meubles en banlieue.

Sacrée tante Denise. Elle avait voulu ignorer les conseils de la notice de montage qui recommandaient de s'y mettre au moins à deux, avait tenté de tout faire elle-même, et avait bien failli casser plusieurs planches avant de se résoudre à appeler son neveu. C'était elle de A à Z, ou plutôt de D à E : elle se voulait indépendante, se fantasmait dans un costume de baroudeuse capable de traverser seule les jungles les plus impénétrables, et au final, se noyait dans un verre d'eau.

Arnaud secoua la tête pour chasser ses cheveux châtain, légèrement bouclés, qui commençaient à gêner sa vision.

« Excusez-moi, » fit soudain un homme non loin de lui.

Il se retourna vers l'inconnu, conscient d'avoir toujours aux lèvres ce sourire qui devait lui donner l'air d'un bel imbécile. En une demi-seconde, il avait déjà suffisamment détaillé son interlocuteur pour décider qu'il était parfaitement anonyme : visage quelconque, vêtements neutres, le genre de type qu'il pouvait rencontrer quasi à l'identique, une cinquantaine de fois par jour.

Le garçon n'en tenta pas moins d'être aimable :

« Oui, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? »

— Je suis vraiment désolé. »

Arnaud fronça les sourcils. Que pouvait donc vouloir dire cet olibrius ?

Et puis cela n'eut plus d'importance. En moins d'une demi-seconde, l'autre avait déployé et enroulé autour de son cou une espèce de ruban noir. C'était allé si vite qu'il n'avait pas eu le temps de bien voir. En tout cas, le geste était sûr, l'inconnu devait l'avoir déjà répété plusieurs fois dans sa vie.

Ce qui était plus gênant, c'était qu'Arnaud sentait à présent l'étau qui se refermait sur son cou, sur sa vie. Il tenta de crier, ne parvint qu'à émettre un léger gémissement étouffé qui n'alerterait personne. Et il avait beau se débattre de toutes ses forces, comme son agresseur se tenait légèrement à distance, il n'arrivait pas à le frapper. Dans son monde qui rétrécissait de seconde en seconde, il n'y avait que lui, le ruban, et ces deux mains qui le tenaient et qui, il le voyait à présent, portaient des gants de cuir.

Son cerveau fit un dernier raisonnement avant de se mettre en veille dans l'espoir fou de survivre à l'agression : le mode opératoire était celui d'un criminel dont sa sœur lui avait parlé, un homme qui étranglait des inconnus avec un lien, sans mobile apparent.

Il était donc en train de devenir la dernière victime en date d'un tueur en série.

Pas de bol.

Arnaud Bianchi sombra dans l'inconscience avant que le ruban serré avec force par le maniaque ne lui fracture le larynx.

Chapitre 2 – Jasmine and out

Un peu plus tard en temps absolu, il était malgré tout plus tôt en heure locale, dans l'État de New York, lorsque quelqu'un frappa trois coups à la porte de la chambre de Jasmine Harrison.

La pièce, déjà pas très grande et aménagée sous les combles, était encombrée d'ordinateurs : un serveur, un poste réservé aux jeux, et un portable posé sur le bord du lit. Le foisonnement de vêtements garnis de dentelle noire et pendus un peu partout achevait de donner à la chambre un aspect de cocon hi-tech à déconseiller à toute personne un tant soit peu claustrophobe.

Au milieu de ce fatras, la jeune fille trônait devant son clavier et sa souris, jonglant habilement entre les deux pour passer d'une fenêtre à l'autre. Elle était en pleine conversation avec cinq personnes, séparément, bien entendu. Gérer chaque messagerie instantanée indépendamment pouvait sembler insurmontable à la plupart des gens. Pour elle, c'était la routine.

Tout en faisant jouer ses doigts sur son clavier, elle fredonnait la chanson qui résonnait dans la chambre. Ou plutôt, elle fredonnait du yaourt qui y ressemblait phonétiquement, puisqu'il s'agissait du dernier titre de High and Mighty Color, un groupe de rock japonais dont elle ne parlait absolument pas la langue.

Le visiteur attendit une trentaine de secondes, puis frappa à nouveau.

Jasmine envoya l'acronyme « afk » à tous ses interlocuteurs et laissa échapper un soupir.

« Qui est-ce ?

— Je pourrais dire que c'est le plombier ou le livreur de pizzas, mais je pense que la blague tomberait à plat. »

La jeune fille eut un sourire blasé.

« Tu peux entrer, oncle Jaden. »

La porte ornée d'un poster d'Anna Tsuchiya pivota et laissa passer un grand gaillard brun, large d'épaules, à la musculature mise en valeur par un t-shirt près du corps. Jaden Leo Smith, qui ne ressemblait pas le moins du monde à son homonyme d'Hollywood, était un ancien sportif de haut niveau et avait le genre de beaux restes que bien d'autres hommes pouvaient lui envier, même si parler de restes était un peu abusif, s'agissant d'un jeune homme de trente-trois ans.

« Comment vas-tu ? demanda-t-il en se frayant un chemin jusqu'au lit.

— Comme toujours, » répondit-elle en lissant sa frange.

Jaden déplaça l'ordinateur portable et s'assit face à sa nièce.

« Il paraît que ces derniers jours, tu n'as quitté cette chambre que pour descendre manger.

— C'est Grand-Père qui t'a dit ça ? Il a tort.

— Ah bon ?

— Je suis aussi allée en cours. »

L'homme mit deux secondes à trouver quoi répondre.

« Quelques heures de mathématiques et d'informatique, dit-il finalement, je n'appelle pas ça sortir. Même si effectivement, tu quittes la maison quand tu vas à l'université. Tu as besoin de t'aérer, Jasmine, de voir du monde. Ce n'est pas bon pour toi, de rester toute seule dans ta chambre.

— Je n'ai pas l'impression d'être seule, » dit la jeune fille avec un geste en direction de son écran d'ordinateur.

En effet, les fenêtres de messagerie instantanée clignotaient en alternance, comme si Noël avait pris un peu d'avance cette année. Jaden secoua la tête.

« Ce n'est pas un vrai contact humain. Jasmine, ce soir, je t'emmène au restaurant. N'essaie pas de m'en empêcher, tu sais comment je suis.

— Je ne te vois pas m'emmener de force, oncle Jaden.

— Menue comme tu es, je pourrais essayer. Voyons voir... Je te prends sous le bras, je descends l'escalier en courant... Oui, ça me semble tout à fait faisable. »

La jeune fille pivota sur sa chaise de bureau et lui lança un regard digne d'un épagueul breton :

« S'il te plaît, oncle Jaden, j'ai une réunion stratégique avec mon chef de guildes, ce soir !

— Ton fameux seigneur elfe de Washington ?

— Tout juste.

— Eh bien, reporte-la, vous sauverez le monde demain. »

Jasmine secoua la tête.

« Impossible. Demain, on sera vendredi, et il est de permanence ce week-end ! Je t'ai déjà dit qu'il travaille pour une agence fédérale et qu'il a des astreintes.

— Tu parles. À tous les coups, il est chauffeur routier à Boston, ton héros national.

— Tu te trompes. J'ai tracé son IP, il est bien dans le District of Columbia. »

Jaden Smith haussa les épaules.

« Alors il est chauffeur routier à Washington. »

Il se leva et étira ses bras, avec l'air de ne pas se rendre compte de l'aspect sexy, et donc totalement inconvenant, de son geste.

« Je t'attends en bas. Tu as vingt minutes pour te préparer. Si tu n'es pas descendue d'ici là, je monte te chercher et je t'emmène, même si tu n'es pas prête. »

Sur ces paroles définitives, il repassa devant sa nièce, lui tapota l'épaule au passage, et sortit de la chambre.

« La porte ! » cria Jasmine.

Mais il était déjà presque en bas de l'escalier.

Jaden s'assit dans un vieux fauteuil du salon en attendant sa nièce. Souvent, quand il la trouvait blafarde, il mettait cette impression sur le compte du fond de teint, mais cette fois, il en était sûr, elle ne portait pas de maquillage. Jasmine avait bel et bien un teint de porcelaine, version lavabo.

Si on y réfléchissait, cela n'avait rien d'anormal, puisqu'en trois ans et demi, la jeune fille n'avait presque pas revu la lumière du soleil. Elle avait toujours été solitaire et réservée. L'accident de la route qui avait coûté la vie à ses parents avait fini de la faire basculer dans le monde des geeks, là où on avait toujours quelqu'un à qui parler même pendant les nuits d'insomnie, et où la mort d'un avatar se résolvait en retournant au point de résurrection le plus proche. Si Jasmine avait quelques copines qui habitaient assez près pour boire un pot avec elle dans le monde réel, elle les voyait rarement en pleine journée.

Son grand-père, qui s'occupait d'elle depuis la mort de ses parents, était restaurateur et n'avait donc pas beaucoup de temps à lui consacrer en soirée. Quand la situation lui semblait trop préoccupante, il sortait donc de sa poche le joker Jaden. Lequel possédait son propre bar, le Vineapple, et les responsabilités qui allaient avec, mais arrivait tant bien que mal à se dégager du temps libre en se reposant sur son associé, Oliver Wesson.

Jaden et Oliver s'étaient rencontrés sur les tatamis, à l'époque où ils pratiquaient tous les deux le kung-fu en compétition. L'idée de collaborer avait été une blague au départ, puisque l'un s'appelait Smith et l'autre Wesson ; et puis elle s'était transformée en véritable projet

professionnel. Le jour où ils avaient ouvert leur établissement commun, ils avaient cessé de courir le monde. S'ils perpétuaient toujours le style Shaolin du Nord, c'était en donnant des cours à la génération suivante au sein du dojo de maître Wong, le grand-père de Jasmine et père adoptif de Jaden.

Les deux associés s'entendaient à merveille, bien qu'il y ait une différence fondamentale entre eux : contrairement à Jaden, Oliver ne se sentait pas investi d'une mission. Il se consacrait totalement à l'affaire, sans lâcher le bar à tout bout de champ pour voler au secours de Jasmine ou du premier innocent venu. Sauver le monde, c'était le rôle de Jaden.

La répartition des tâches était claire, le Vineapple avait une bonne réputation, attirait une clientèle dans l'ensemble assez chic, et les patrons n'avaient pas besoin d'aide extérieure quand il fallait mettre dehors les éventuels fauteurs de trouble. Bref, tout allait bien. À ceci près que Jasmine avait besoin de prendre l'air.

La jeune fille descendit l'escalier quelques secondes avant la fin de son ultimatum. Sa fine silhouette d'eurasienne se perdait dans les multiples volants d'une jupette évasée, peinait à donner du relief à un corset brodé, et culminait en une queue de cheval noire et lisse sous un chapeau miniature orné d'un gros nœud à rayures mauves. Elle n'avait pas eu le temps de renforcer sa pâleur par une couche de fond de teint, mais avait cerné ses yeux d'un trait charbonneux qui mettait en valeur leur légère bride. Si en temps normal, il fallait un regard acéré pour voir qu'elle avait un grand-père chinois, dans cette tenue, elle avait l'air de sortir tout droit de la gare de Shibuya.

Chine, Japon. Originaire de la première, Jasmine était fascinée par le second. Jaden sentait qu'il y avait quelque chose d'un peu paradoxal là-dedans, mais après tout, il y avait bien des Anglais passionnés de culture irlandaise.

Et puis de toute façon, ce soir, il l'emmenait dans un restaurant vietnamien.

Chapitre 3 – Réglisse et mauvais goût

Sans trop savoir pourquoi, Oriella était de mauvaise humeur.

Ce n'était pas que tout soit rose dans sa vie au point qu'elle n'ait pas de raison d'avoir le moral dans les chaussettes, bien au contraire : il y avait tellement de choses qui pouvaient la mettre en boule qu'elle ne savait pas laquelle était la bonne.

Depuis qu'elle s'était séparée de Martial, son ex-compagnon, elle ne se faisait draguer que par des gros lourds sans intérêt, et les rares fois où elle avait tenté de faire elle-même une manœuvre d'approche, elle s'était pris des râteaux mémorables. Elle habitait un T1 moche du douzième arrondissement de Paris, au cinquième étage d'un très vieil immeuble dont l'ascenseur était en panne pratiquement la moitié du temps. Et son métier lui posait un double problème : la fonction d'adjointe administrative dans la police était un travail de grouillot de base, une succession de petites tâches viles et ennuyeuses, mais elle restait un moyen de faire bouillir la marmite, or la jeune femme était à quelques mois de la fin de son contrat de cinq ans non renouvelable. Sans autre diplôme que son malheureux Brevet des Collèges, puisqu'elle avait raté deux fois le bac avant d'abandonner, elle craignait de ne pas aller bien loin dans sa vie professionnelle.

Elle aurait pourtant dû se sentir un peu mieux ce matin, puisqu'on était vendredi et qu'elle comptait bien profiter de son week-end pour sortir avec des copines. Au pire, si elle n'avait pas de compagnie le dimanche, elle ferait un peu de scrapbooking. L'activité semblait complètement bateau, mais elle adorait ça et on lui disait souvent qu'elle était douée. Du coup, elle faisait des albums qu'elle offrait autour d'elle, et composait parfois aussi des cadres qu'elle vendait sur eBay. Elle en avait également offert un à monsieur Chombier, son voisin retraité et ronchon, qui depuis, ronchonait un peu moins quand il la croisait sur le palier.

Pourtant, c'était comme ça, ce matin, Oriella n'était pas dans son assiette.

La jeune femme s'installa à son bureau et fit tourner la page de son éphéméride. Aujourd'hui, 4 septembre 2009, elle n'avait rien de particulier dans son agenda. Une journée tranquille, à faire des classements et à tuer le temps jusqu'à la fin de l'après-midi. Ensuite, elle serait libre.

Elle alluma son ordinateur et attendit gentiment la fin du démarrage pour consulter ses mails.

Alors qu'elle allait taper son mot de passe, son téléphone de bureau se mit à sonner. Le numéro était interne à la police, mais inconnu.

« Allons bon, songea-t-elle, est-ce que c'est encore une erreur, comme la fois où ce type voulait absolument croire que j'étais l'assistante personnelle de Rachida Dati ? »

Le temps de se composer une jolie voix avenante, elle décrocha.

« Oriella Bianchi, bonjour... »

— Mademoiselle Bianchi, désolé de vous déranger, mais j'ai... Comment dire ? J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. »

La jeune femme resta muette un instant, ne sachant pas quoi répondre.

« Oui, reprit la voix, ça jette toujours un froid quand on dit ça. Je ne sais pas si c'est moi ou bien... »

Oriella soupira :

« Commençons par le début. Qui êtes-vous, et quelle est cette mauvaise nouvelle ? »

— Ah, oui, bien sûr. Je m'appelle Hubert Léger, je travaille au Quai de la Rapée. »

La morgue. La gorge de la jeune femme se serra.

« Et ce que je voudrais vous dire, continua son interlocuteur, c'est que nous avons ici un corps qui semble être celui de votre frère Arnaud. »

— Quoi ?

— Oui, Arnaud Daniel Bianchi... C'est bien votre frère, non ?

— Pas possible. Il ne peut pas...

— Écoutez, j'espère pour vous que ce n'est pas lui, mais il faudrait que vous passiez le reconnaître. Est-ce que vous pouvez faire ça ce matin ?

— J'arrive. »

La jeune femme raccrocha brutalement le téléphone, vérifia du coin de l'œil que sa session de travail n'était pas encore ouverte, et se leva d'un geste si brusque que la chaise de bureau roula jusqu'au mur. Elle avait le souffle court, mais les yeux secs : ce n'était tout simplement pas possible. Arnaud était vivant. Elle l'avait eu au téléphone la veille au soir, alors qu'il était sur le point d'aider leur tante à monter une armoire... Comment pouvait-il se retrouver dans une chambre froide ce matin ? Lui, un garçon de vingt-quatre ans en pleine forme, la tête bourrée de projets d'avenir ? Non. Il y avait une entourloupe et elle n'avait pas l'intention de se faire avoir.

Elle passa par le bureau de son patron, qui n'était pas encore arrivé, et inscrivit rapidement sur une feuille de papier qu'on la convoquait au Quai de la Rapée pour reconnaître un corps, mais qu'elle serait très certainement de retour avant la fin de la matinée, parce que ça ne pouvait être qu'une erreur.

Puis elle s'engouffra dans le couloir et quitta les locaux au pas de course.

C'était une belle journée de fin d'été, et le soleil faisait scintiller la Seine sous le pont d'Austerlitz. Un autre jour, Oriella aurait pris le temps d'apprécier ce qu'elle voyait, de savourer la chance de traverser le fleuve par un pont plutôt que par un tunnel. Pas aujourd'hui : elle était trop pressée. Elle se présenta à la morgue où on la fit attendre quelques minutes, puis le fameux Hubert Léger vint la chercher. Il était plus jeune que son prénom ne le laissait supposer, grand, maigre, et légèrement voûté comme s'il avait honte de sa haute taille.

« Je vous remercie d'être venue aussi vite, dit-il sans cesser de regarder ses mains. D'habitude, les gens s'accordent un peu de temps pour se faire à l'idée, même ceux qui travaillent dans la police comme vous...

— Arrêtez, je suis adjointe administrative, je n'ai jamais participé à une enquête ni vu un corps... Je suis juste persuadée que c'est une erreur. »

Hubert Léger appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur avant de répondre :

« Il avait ses papiers sur lui, vous savez. Et la photo correspond. Nous faisons rarement des erreurs dans ces cas-là. »

Oriella se mordit les lèvres. Elle ne pouvait toujours pas y croire.

Le jeune homme la précéda à travers le sous-sol jusqu'à une rangée de tiroirs, dans lesquels elle se doutait que des corps étaient conservés au frais. Il consulta une liste accrochée au mur, puis se dirigea vers une des portes et l'ouvrit. Un courant d'air glacé sauta au visage de la jeune femme, qui plissa le nez par réflexe.

Hubert Léger fit coulisser le tiroir, où se trouvait un corps couvert d'un drap. Il y avait de quoi se croire dans une série policière.

« Ça va aller ? demanda-t-il. Vous vous sentez prête ? »

Oriella hocha la tête.

Le jeune homme dégagea doucement le visage du cadavre. C'était Arnaud, en beaucoup plus blanc et immobile.

Il ne pouvait s'agir que d'une blague, une blague de très mauvais goût. Elle se força à sourire :

« C'est bon, Arnaud, tu peux te relever, maintenant. Où sont les caméras ?

— Mademoiselle, fit Léger, je vous jure que...

— Ça suffit, Arnaud, ce n'est vraiment pas drôle ! »

Oriella toucha le front lisse et sursauta : il était glacé. Il n'y avait plus aucune vie là-dedans.

Horrifiée, elle recula d'un pas. Hubert Léger en profita pour refermer le tiroir avant de s'approcher d'elle. Elle avait froid, à présent, et elle serrait ses bras contre son corps par réflexe. Le jeune homme lui posa une main dans le dos et l'entraîna un peu plus loin.

« Je vois que vous avez reconnu votre frère, je suis vraiment désolé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Comment est-ce que...

— Nous ne sommes encore sûrs de rien, mais il a été étranglé avec un lien. Si c'est bien la cause de la mort, il a perdu connaissance en moins de trente secondes, il n'a pas eu le temps de souffrir. »

La jeune femme fusilla son interlocuteur du regard.

« Et c'est censé me consoler ? Mon petit frère de vingt-quatre ans est dans un tiroir de chambre froide, et moi, je devrais être contente parce qu'il n'a pas souffert ? »

Sans qu'elle quitte le jeune homme du regard, ses larmes se mirent à déborder et le monde devint flou.

« Bonjour Hubert ! » fit une voix joyeuse.

Une femme en blouse blanche, d'une quarantaine d'années, aux cheveux bruns retenus en chignon lâche sur sa nuque, passa en laissant dans son sillage un parfum de réglisse.

« Bonjour Pélagie, » répondit le jeune homme.

Un léger sourire aux lèvres, la femme consulta la liste accrochée au mur et se dirigea vers le tiroir où Arnaud dormait dans les bras, non pas de Morphée, mais de Thanatos.

« C'est le docteur Lalloz, expliqua Léger. Elle va s'occuper de l'autopsie de votre frère. Une fois qu'elle aura déterminé les causes de la mort, vous pourrez récupérer le corps.

— Vous voulez dire qu'elle va... ouvrir Arnaud ? »

Penchée sur le cadavre, Pélagie Lalloz souleva une paupière et éclaira l'œil mort avec une petite lampe.

« J'y suis obligée, mademoiselle, dit-elle en rempochant l'objet. Mais ça devrait aller vite : avec tous les indices qu'on a, s'il n'est pas mort par strangulation, c'est qu'il y a un truc. Revenez en fin de matinée, je devrais avoir fini. »

Sans avoir l'air de s'émouvoir du sort du garçon, elle alla chercher un brancard un peu plus loin.

Oriella en profita pour lancer un dernier regard à son frère. Elle sentait au fond d'elle comme une envie de le défendre, d'empêcher cette légiste à la réglisse de lui enfoncer son scalpel dans la peau.

« Pourquoi lui ? demanda-t-elle. On s'est parlé hier soir au téléphone, il allait donner un coup de main à notre tante Denise... Pourquoi est-ce qu'il a été tué ?

— Nous n'en savons rien, dit doucement Hubert Léger. Venez avec moi, maintenant. Ça ne sert à rien de rester ici. »

La jeune femme hochait la tête. Elle allait quitter les lieux quand, derrière elle, le docteur Lalloz pouffa :

« Voir Denise et mourir ! »

Dans la liste des choses à ne pas dire en sa présence, ce calembour se posait là. Oriella serra les poings et se rua sur la légiste.

En fin de matinée, au lieu de revenir à la morgue chercher le corps d'Arnaud, elle était donc convoquée dans le bureau de son supérieur, à se demander si celui-ci ne réussissait pas l'exploit d'être encore plus mal à l'aise qu'elle. La lecture du rapport le laissait manifestement perplexe.

« Si je comprends bien, finit-il par dire, vous êtes partie toute seule au Quai de la Rapée parce que vous étiez persuadée qu'il y avait erreur sur la personne, et quand vous avez compris que votre frère était effectivement décédé, vous avez tenté de transpercer la jugulaire du médecin légiste à l'aide d'un porte-mine de type Critérium.

— Ce n'est pas tout à fait vrai. Le porte-mine était de marque Stabilo. Jaune.

— Si vous voulez. Mais enfin, il s'agit de vous, Oriella Bianchi, qui en quatre ans dans mon service, avez élevé la voix deux fois et n'avez jamais eu le moindre geste violent ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Elle s'est moquée d'Arnaud, monsieur. Elle s'est ouvertement fichue de lui alors que j'étais encore à côté. Je suis désolée, mais la famille, c'est sacré.

— Vous avez de la chance que le docteur Lalloz soit sympa, quand même. Elle vous a signé un certificat médical attestant que vous étiez sous le choc et qu'il ne faut pas engager de mesures disciplinaires à votre rencontre.

— C'est bien aimable, en effet.

— Je vais donc suivre ses préconisations : elle a joint une fiche de Sécu. Elle vous donne trois semaines de congé maladie, et vous allez les prendre. »

La jeune femme hocha la tête. C'était une bonne initiative. Elle n'avait vraiment pas envie de travailler.

« Et vous avez rendez-vous chez un psy de la maison le lundi 21 septembre à quatorze heures, une semaine avant de reprendre le travail. Si vous n'y êtes pas, vous passerez en conseil de discipline. Alors ne faites pas n'importe quoi, Oriella.

— D'accord, monsieur.

— Allez, vous pouvez partir. Reposez-vous pendant ces trois semaines. »

Oriella quitta le bureau de son patron avec l'impression d'être soulagée d'un poids, avant de se rendre compte que le pire était à venir : elle devait appeler la famille et prévenir tout le monde qu'Arnaud avait été tué. Et aussi dire à sa copine Louise que la sortie du samedi était annulée en ce qui la concernait, mais ça, à la limite, c'était accessoire.

Chapitre 4 – Dans le sillage de NAXOS

Si Oriella Bianchi avait renoncé à sortir le soir du 5 septembre, ce n'était pas le cas des clients du Vineapple qui étaient assez nombreux, même pour un samedi soir. Jaden Smith ne chôma donc pas, et n'avait que peu de temps, entre un verre et une addition, pour échanger des messages avec Jasmine depuis l'ordinateur caché derrière le bar. Il avait l'habitude, quand il travaillait, de rester connecté sur MSN en parallèle. Bien que sa nièce soit son interlocutrice la plus fidèle, il était parfois en contact avec d'autres personnes un peu partout dans le monde, essentiellement des artistes martiaux qu'il avait rencontrés à l'époque où il pratiquait le kung-fu en compétition internationale.

Ce soir-là, heureusement, il était seul avec Jasmine. Il n'aurait pas eu le temps de gérer une autre conversation.

Assis à une des tables du fond, deux hommes discutaient depuis plusieurs heures et n'avaient même pas fini leurs cocktails. C'était le genre de clients qui l'embêtait le plus : des gens qui consommaient peu, mais qui prenaient de la place. Néanmoins, le Vineapple n'était pas encore complètement plein, aussi Jaden se contentait-il de les garder à l'œil. S'ils n'avaient pas commandé quoi que ce soit d'ici une demi-heure, il leur demanderait très poliment s'ils voulaient autre chose. Rien de plus méchant. Juste de quoi leur rappeler qu'il était là et qu'il les voyait depuis le bar.

Une demi-heure plus tard, Jaden s'apprêtait à faire un tour du côté des tables du fond quand les deux messieurs se déplacèrent au comptoir. Lorsqu'ils croisèrent son regard, ils lui commandèrent un nouveau cocktail chacun, comme s'ils avaient lu dans ses pensées. Le jeune homme ne s'en étonna pas : il se savait assez expressif. Ses interlocuteurs devinaient souvent quand il voulait quelque chose.

Jaden prit la commande, recula avec un sourire, et au moment où il allait se retourner, un des deux clients reçut un SMS.

Tandis qu'il manipulait le shaker, le barman céda à la curiosité et laissa traîner une oreille.

« D'après le boss, dit un des deux hommes, Paris est presque prête.

— Excellente nouvelle ! répondit l'autre.

— D'ici quelques semaines, nous allons enfin utiliser notre machine dans les conditions du réel, et si ça marche, nous pourrons faire trembler Washington. »

En attendant, il réussit au moins à faire trembler Jaden Smith : le jeune homme faillit lâcher le verre qu'il était sur le point de remplir. Il retrouva une contenance en le lançant en l'air et en faisant une petite figure à la Tom Cruise. Bien entendu, l'illusion ne prenait pas. Il était beaucoup trop grand.

Faire trembler Washington ? Qui diable étaient ces types ? De quelle machine parlaient-ils ? Et surtout, pourquoi venaient-ils précisément dans son bar à l'heure où c'était lui qui servait, et non pas Oliver qui, à sa place, aurait été bien moins curieux et ne se serait pas senti obligé de sauver le monde ?

Jaden souffla un coup, se composa un visage plus neutre que son esprit torturé et posa les cocktails devant les clients.

« Et voilà ! » lança-t-il avant de détacher le ticket de caisse et de le faire glisser entre les deux boissons.

Tout en récupérant des verres de vin vides que son serveur lui avait ramenés, il écouta les suspects, qui avaient décidé de trinquer.

« À NAXOS ! » lancèrent-ils.

Le nom était inconnu au bataillon. Jaden Smith le nota rapidement sur un coin de bloc-notes et entreprit de préparer d'autres boissons.

Plus tard, alors que les mystérieux clients étaient repartis en laissant un confortable pourboire, le barman prit enfin le temps de raconter à sa nièce l'inquiétante anecdote.

JLSmith says:

J'ai eu de drôles de clients tout à l'heure.

EnchantedJaz says:

Quel genre de clients ?

JLSmith says:

Ils avaient l'air normal, mais ils ont parlé d'une machine qu'ils voulaient tester à Paris, et ils disaient que si ça marchait, ça ferait trembler Washington.

EnchantedJaz says:

Et ça t'inquiète, n'est-ce pas ?

Je connais mon oncle !

JLSmith says:

Je me demande s'ils étaient sérieux.

EnchantedJaz says:

Je peux faire une recherche pour toi, si tu veux.

Est-ce que tu as entendu autre chose qui pourrait m'aider ?

JLSmith says:

Ils ont trinqué à la santé de « naxos », ou un truc comme ça.

EnchantedJaz says:

Naxos, c'est noté. Je te fais une recherche.

Je change de poste de travail, je vais être afk.

JLSmith says:

Afk ?

EnchantedJaz says:

Away From Keyboard. Je vais me déco complètement, ce sera plus simple.

Bonne nuit, oncle Jaden !

Jaden Smith eut à peine le temps de souhaiter une bonne nuit à sa nièce que celle-ci avait fermé son logiciel de messagerie. Il décida alors de se consacrer pleinement au service des clients qui, à se faire moins nombreux, n'en avaient pas moins envie de profiter des vins et des cocktails de fruits qui avaient fait la réputation du Vineapple.

Jasmine était quasiment née avec un clavier sous les doigts. Si quelqu'un pouvait lui dire si ses clients avaient été de mauvais plaisantins ou de vrais dangers, c'était elle.

Il ne lui restait plus qu'à tenter de penser à autre chose pendant qu'elle menait l'enquête.

Sitôt déconnectée de MSN, Jasmine passa sur son deuxième ordinateur, celui qui était relié en direct au monde extérieur et où elle avait installé le moins de logiciels possible, afin de laisser un maximum de mémoire disponible pour les actions qui l'intéressaient le plus. À l'occasion, elle prêtait sa puissance de feu à des opérations collectives de piratage, mais cela n'arrivait pas très souvent. Cracker des accès cryptés n'était pas sa tasse de thé.

Elle commença de la façon la plus classique, en cherchant « naxos » avec un moteur de recherche. Il y eut tout de suite beaucoup de résultats, voire trop : c'était le nom d'une île grecque ainsi que d'un certain nombre d'entreprises. Par acquit de conscience, Jasmine chercha de quelle façon une île des Cyclades pouvait être impliquée dans un test à Paris susceptible d'avoir une influence sur Washington, mais laissa vite tomber cette hypothèse. Le

label de musique classique du même nom pouvait sans doute être éliminé, pour les mêmes raisons.

La recherche était trop large, c'était sûr. La jeune fille décida d'aller se coucher et de laisser la nuit lui apporter un début de piste. C'était souvent dans ses rêves que les choses se mettaient en place.

Le monde de Jasmine, quand il le voulait bien, était clair et ordonné. La dentelle noire n'était là que pour faire joli. Elle se posait toujours sur une architecture compréhensible et bien maîtrisée.

Le lendemain dimanche, après la messe, Jaden Smith passa une bonne partie de la journée au dojo, à donner des cours de kung-fu Shaolin à des élèves de tous les âges. Il s'entendait mieux avec les enfants, sans doute parce que les adultes, qui savaient qu'il avait été un des tout meilleurs spécialistes mondiaux de sa discipline, le regardaient avec une admiration qui confinait à l'adoration.

Jaden était content de ne pas avoir été champion dans une discipline trop connue : il n'aurait pas voulu être une vraie célébrité. Le fils d'une star de cinéma portait le même nom que lui et c'était déjà trop à son goût. Il aimait être en contact avec des gens, discuter en toute décontraction, d'égal à égal, ce que l'on ne faisait pas facilement quand on était connu.

À la fin de la journée, au lieu de rentrer chez lui, il alla directement chez maître Wong et monta frapper à la porte de Jasmine.

« Tu sens la sueur, oncle Jaden, » lui dit la jeune fille sans lever les yeux de son écran.

Il eut un petit rire.

« Ce n'est pas un peu impoli de me parler comme ça, sans même dire bonjour ?

— Alors bonjour, oncle Jaden, tu sens la sueur. »

Elle se tourna vers lui et plissa les yeux avec un petit sourire.

« Tu viens prendre des nouvelles de ton Naxos, n'est-ce pas ?

— Tout juste.

— Alors tu as le temps de prendre une douche et de te changer, je suis en train d'essayer de m'introduire dans un forum privé.

— Tu vas y trouver des informations ?

— Je pense que oui. À tout à l'heure ! »

Sans attendre de réponse, Jasmine regarda à nouveau son écran, cliqua sur la souris, et ne lâcha plus le clavier. Jaden attendit quelques secondes, puis ramassa son sac de sport et descendit à la salle de bains.

Il était ici chez lui. Il avait grandi dans cette maison, et la chambre de Jasmine avait été la sienne. Bien qu'il ait maintenant son propre appartement à proximité du Vineapple, il venait souvent prendre sa douche ici en sortant du dojo, restait parfois dîner à l'improviste, le tout avec la bénédiction de maître Wong.

En dépit de son apparence austère, le vieux restaurateur était chaleureux avec ses proches et avait été un excellent père de substitution pour Jaden lorsque celui-ci s'était retrouvé orphelin. À l'époque, le petit garçon avait huit ans et suivait déjà les cours de maître Wong au dojo avec son père, mais il n'imaginait pas que ses deux parents, apparemment sans se concerter, avaient écrit sur leurs testaments respectifs qu'ils souhaitaient voir leur fils confié au maître de kung-fu s'il leur arrivait quelque chose.

L'affaire avait été découverte après leur décès, alors qu'ils avaient eu la mauvaise idée de participer à une action de coopération au Liban. Le 20 septembre 1984, un attentat avait fait plus d'une vingtaine de morts à Beyrouth, devant l'ambassade des Etats-Unis. Les Smith faisaient partie de ce triste bilan.

Le juge chargé de statuer sur le sort de Jaden Leo, leur fils unique, avait été étonné de voir qu'ils souhaitaient le confier à un restaurateur chinois, mais puisque l'enfant n'avait aucune famille survivante, il avait suivi leur volonté. Depuis, maître Wong était devenu son deuxième père, et sa fille Zhu-Marie l'avait adopté elle aussi, passé l'indispensable temps d'adaptation face à l'arrivée d'un nouveau frère venu de nulle part.

Puis Zhu-Marie avait épousé son petit ami Pat Harrison et avait eu une fille unique, Jasmine Alexis. Seize ans plus tard, elle était morte à son tour avec son mari, victimes tous les deux d'un idiot qui avait pris le volant après avoir trop bu. Maître Wong n'étant plus tout jeune, Jaden se sentait responsable de Jasmine. Il y avait moins de quatorze ans d'écart entre eux deux, mais il s'était confié la mission de remplacer son père auprès d'elle, ce qui ne marchait pas toujours très bien puisqu'elle préférait le voir comme un grand frère.

Après s'être douché et avoir enfilé des vêtements propres, le jeune homme remonta sous les combles et entra de nouveau dans la chambre de sa nièce.

« J'ai des informations, annonça Jasmine. Je crois bien que j'ai trouvé le bon NAXOS, et je me suis glissée par un trou de souris dans leur extranet.

— Et qu'est-ce que ça donne ?

— Beaucoup de trucs à lire. Mais je vois qu'ils préparent vraiment une opération à Paris. Ils sont sérieux, oncle Jaden. Et nombreux. Et ils veulent prendre le pouvoir.

— Où ça ? En France ?

— Non, ce serait trop facile. Ils veulent contrôler les réseaux d'information à l'échelle mondiale. Et à terme, conquérir le monde, tout court. »

Jaden Smith ne s'accorda que quelques secondes de réflexion : c'était grave.

« Est-ce que tu sais comment ils comptent s'y prendre ?

— Pas encore. J'essaie d'abord, de récupérer un maximum de pages, et ensuite de les lire à tête reposée. Ah, zut ! Je viens de me faire virer ! »

Jasmine pianota nerveusement sur le bord de la table.

« Ils ont un bon administrateur réseau. Je ne peux pas réessayer tout de suite, sinon ils vont se douter de quelque chose. Et toi, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Téléphoner à un vieux copain.

— À qui ?

— François Mazot, un ancien adversaire qui s'occupe d'un dojo à Paris. Il m'a invité à passer le voir, c'est le moment de répondre à son invitation. »

Chapitre 5 – L’adieu en ligne

Jamais week-end n’avait été aussi beau et affreux à la fois. Beau parce qu’il faisait un temps magnifique, et c’était d’autant plus affreux qu’Arnaud n’était plus là pour en profiter.

Son corps avait été amené chez ses parents, à Blois, et la famille était arrivée par grappes tout au long du week-end. On parlait, on se serrait dans les bras les uns des autres, et pourtant, Oriella avait l’impression d’être seule au milieu du silence, avec le brouhaha des paroles réconfortantes qui devenait une sorte de bruit blanc.

Et jamais lundi matin n’avait été plus triste, à part peut-être certaines fois au bureau, mais pour un lundi non travaillé, celui-ci battait des records. Le regard de la jeune femme ne cessait d’errer entre le cercueil que l’on mettait en terre et le visage de Théo, son deuxième frère, son dernier frère vivant, qui avait porté sur sa trop jeune épaule un bout du corps d’Arnaud entre l’église et le cimetière. Un peu plus loin, les larmes de tante Denise étaient intarissables. Dans la journée de vendredi, on avait appris que le défunt avait été trouvé à moins de cent cinquante mètres de chez elle. Pauvre tante Denise.

Oriella se surprit à sourire en songeant que lorsque la plaie serait un peu moins béante, elle lui donnerait volontiers le nom de Pélagie Laloz en lui conseillant d’aller, à son tour, lui dire à sa façon ce qu’elle pensait des gens qui se moquaient des morts.

Après l’enterrement, la famille se dispersa. Les cousins partirent déjeuner au restaurant, le décès ayant été pour eux l’occasion de se retrouver. Ne restèrent à la maison que les survivants les plus proches : Oriella, Théo, leurs parents et la place vide d’Arnaud.

« Je suis désolé, » dit le petit frère.

Ils l’étaient tous. C’était dur d’admettre que parfois, quand on était à cran, on pouvait partir en vrille pour un rien. On avait beau dire que c’était normal quand il s’agissait des autres, ce n’était plus pareil dès lors qu’on vivait soi-même la situation.

C’était forcément très gênant de garder jusqu’à la fin de leurs jours ce souvenir pas très digne : quand le fossoyeur avait trébuché sur la dalle du caveau familial, posée à côté de la fosse, il s’était étalé de tout son long. Théo était alors parti le premier, et toute la famille, éplorée qu’elle était, avait eu un grand fou rire qui s’était terminé en pluie de larmes.

Ils avaient enterré Arnaud. Et ils avaient ri.

Mais ce n’était pas le pire : le comble de la honte était de savoir qu’au moins deux petits cousins avaient filmé la scène sur leurs téléphones mobiles, et que le tout, le fossoyeur qui tombe, la famille qui s’esclaffe, serait sans doute en ligne sur un site de streaming avant la fin de la journée.

Chapitre 6 – Paris de tous les dangers

François Mazot n'avait pas caché son étonnement devant la décision précipitée de Jaden Smith. Malgré tout, il avait accepté de l'héberger quelques jours. L'artiste martial américain n'avait pas avoué qu'il comptait sauver le monde. Il s'était contenté de prétendre avoir eu une envie subite de revoir les monuments de Paris.

La question de son hébergement étant ainsi réglée, Jaden avait informé son associé Oliver qu'il partait en mission, s'était procuré un visa en jouant de son statut de sportif de haut niveau, et avait pris dès le lundi soir le premier avion à destination de Roissy-Charles De Gaulle. Le monde de Jaden Smith était simple, pas forcément bien ordonné, mais en tout cas, conforme à un axiome constant : ce que Jaden voulait, il se débrouillait pour l'obtenir. La vie n'avait pas besoin d'être plus compliquée.

La nuit à bord de l'avion fut aussi courte qu'inconfortable, mais le jeune homme était habitué aux longs trajets et parvint malgré tout à dormir un peu.

Parti de New York en début de soirée, il atterrit un peu avant dix heures du matin. François lui avait conseillé de prendre les transports en commun, puisqu'il avait peu de bagages. Un peu hésitant, il suivit donc les allées tentaculaires de l'aéroport parisien à la recherche de la station de RER.

Aux abords de l'escalier roulant, la foule compacte et en colère le surprit quelque peu. Certes, il avait fréquenté les Parisiens et connaissait leur propension à être de mauvaise humeur en toutes circonstances, mais même par rapport à leurs habitudes, c'était un peu trop. Il tendit donc l'oreille et regarda autour de lui, jusqu'au moment où une annonce résonna dans la salle des billets :

« En raison d'un mouvement social suite à l'agression d'un agent de conduite, la circulation du RER B est fortement perturbée sur toute la ligne. Nous vous remercions de votre compréhension. »

L'annonce fut répétée dans un anglais qui, quoique grammaticalement correct, était rendu difficilement compréhensible par un accent français à couper au couteau. En croisant ce qu'il avait compris des deux versions, Jaden finit par reconstituer mentalement le message complet.

Les conducteurs des trains étaient en grève. Bienvenue en France !

Puisque François travaillait, il n'était pas question de lui demander de venir le chercher à l'aéroport, et Jaden ne songea pas à prendre le Roissybus pourtant dûment indiqué par un panneau. Pour le New-Yorkais qu'il était, l'unique solution envisageable était de prendre le taxi.

Néanmoins, ses finances n'étaient pas extensibles à volonté et il se souvenait des tarifs élevés pratiqués par les taxis français, les quelques fois où il avait décidé d'en prendre. Alors qu'il se dirigeait vers le point taxi, comme le faisaient d'autres voyageurs surpris en même temps que lui par le débrayage des conducteurs de RER, il décida de trouver quelqu'un avec qui il partagerait les frais.

La file d'attente s'étirait sur plusieurs dizaines de mètres, au-delà des barrières qui avaient été prévues pour la contenir. Des messieurs à la peau d'ébène se chargeaient de répartir les voyageurs entre les différents véhicules qui arrivaient pour les emmener.

En attendant son taxi, Jaden Smith mit à profit son don pour les langues et engagea la conversation en français avec les personnes qui attendaient autour de lui. Il finit par trouver une femme qui se rendait à Montreuil comme lui. L'accent du jeune homme, qui transformait le nom de la ville en « Montroille », fit rire la dame, qui frisait la cinquantaine et portait des

bijoux plus clinquants que réellement précieux. Cela lui rendit au passage une partie du charme qu'elle avait eu quelques années plus tôt.

Elle se montra ravie à l'idée de partager la course avec lui. Il avait raison, acquiesça-t-elle, c'était très astucieux de faire des économies de cette façon !

L'affaire fut donc entendue, et les deux se présentèrent ensemble devant le monsieur qui les envoya vers une confortable berline aux sièges en cuir. Galant, le jeune homme aida le chauffeur à déposer dans le coffre les valises de sa compagne de voyage.

Le taxi s'engagea dans le labyrinthe routier qui lui permettrait de quitter l'aéroport de Roissy. Jaden voulut prendre le temps d'admirer un peu le paysage, la route, les villages du bassin parisien, mais la dame ne lui en laissa pas le loisir :

« Vous ne m'avez pas dit ce qui vous amène en France, monsieur Smith... »

— Je rends visite à un ami. »

Il réfléchit un instant.

« Excusez-moi, madame. Je crois que j'ai oublié votre nom. »

— Ça ne m'étonne pas, vous avez l'air bien pensif. Je m'appelle Anne-Catherine Félix. D'habitude, les gens s'en souviennent tout de suite.

— Pour moi, il est difficile à prononcer, mais je vais m'en souvenir, je promets. »

La dame sourit et s'approcha de lui en glissant de quelques centimètres sur le cuir de la banquette.

« C'est quand même un peu bizarre que votre ami ne soit pas venu vous chercher à l'aéroport, non ? »

— Il travaille, aujourd'hui.

— Je comprends. En tout cas, cette grève du RER, ça nous permet de faire un peu connaissance. Un mal pour un bien, en quelque sorte. »

Jaden hocha la tête et fit mine de ne pas remarquer que la main de madame Félix s'approchait dangereusement de la couture de son jean.

« Je suis étonné, reprit-il. Les Français ont la réputation d'être toujours en grève, mais quand je suis venu en France avant, je n'ai jamais eu de problème. C'est juste aujourd'hui. »

— Vous savez, il y a de plus en plus d'agents qui se font agresser. Le respect se perd, c'est tout de même malheureux... »

Ça y était. La main d'Anne-Catherine Félix sur le genou de Jaden Smith. Le jeune homme décida soudain qu'il en avait assez subi. Il saisit le poignet de la dame d'un geste fluide et rapide, avant de le tenir en l'air au milieu de la banquette.

« Est-ce que vous avez voulu partager le taxi pour ça ? s'énerva-t-il. Est-ce que vous savez qu'aux États-Unis, je peux vous poursuivre en justice, et gagner ? »

— Ne me parlez pas sur ce ton, jeune homme !

— Si vous ne voulez pas que je vous parle mal, ne me touchez pas, c'est simple ! »

Le visage de madame Félix s'était empourpré, mais elle n'eut pas le temps de répondre : le chauffeur de taxi agitait la main pour attirer l'attention de ses clients.

« Messieurs-dames, vous allez vous calmer tous les deux, sinon je vous débarque sur le bord de l'A1 et je vous laisse vous écharper sur le bas-côté, c'est compris ? »

Jaden hésita à faire remarquer à l'homme qu'il sortait de son rôle, avant de se souvenir qu'il était en France, le pays où un chauffeur de taxi était moins au service de son client que seul maître à bord de son véhicule. Il se renfrogna donc et se cala contre la portière, les bras croisés. Il continua néanmoins de fusiller madame Félix du regard, et ne la quitta pas des yeux jusqu'à Montreuil.

Émilie Mazot, la jeune épouse de son ami François, était chez elle, occupée à préparer la soutenance de sa thèse. Elle vit Jaden arriver avec ses deux sacs de voyage, le visage beaucoup plus dur que sur les photographies qu'elle avait vues de lui. Dans cet état, il avait la tête d'un type avec qui il valait mieux ne pas plaisanter.

« Bienvenue à la maison, » lui dit-elle d'une voix légèrement tremblante.

Après avoir posé ses affaires dans la minuscule chambre d'amis, le jeune homme revint la voir, un peu penaud, son sac de sport sous le bras.

« Excusez-moi, Émilie. Où est le dojo de François ?

— Quoi, vous voulez déjà y aller ?

— J'ai été presque violé dans le taxi et j'ai besoin de me calmer. »

Suivant les indications de la jeune femme, Jaden Smith ne se trompa qu'une fois de métro avant de pouvoir évacuer dans la sueur et la concentration la honte d'avoir été pris pour un gigolo par une quinquagénaire même pas mieux conservée que la moyenne.

Chapitre 7 – Douze euros et une carte de visite

Il était un peu plus de midi quand Oriella Bianchi poussa la porte de son appartement parisien. Elle avait initialement prévu de rester à Blois quelques jours de plus, mais l'ambiance était trop lourde à la maison. Au moins, entre les quatre murs d'un blanc douteux de son petit chez elle, l'absence d'Arnaud ne se faisait pas trop sentir, puisqu'il n'était venu que deux ou trois fois et n'avait jamais eu sa chambre sur place.

Elle allait refermer la porte quand elle aperçut son voisin de palier qui montait l'escalier. Elle n'avait pas besoin de bien le voir pour reconnaître sa silhouette caractéristique, son vieux béret et la lueur rouge de la cigarette qu'il fumait presque toujours.

« Bonjour, monsieur Chombier ! » lança-t-elle.

Celui-ci répondit d'un signe de tête. Il ne fallait pas en attendre davantage de la part de Maurice Chombier, serrurier à la retraite, vieux garçon bougon qui ne sortait chez lui que pour prendre un verre au café du coin ou pour aller à la boulangerie. Cette fois, à voir la baguette qu'il portait sous le bras, il avait acheté du pain. Ce qui ne l'empêchait pas de s'être arrêté en chemin prendre un verre, cela dit.

En tout cas, Chombier n'était ni très causant, ni d'une compagnie très agréable, aussi Oriella referma-t-elle la porte et se retrouva-t-elle seule dans son univers, avec le lit séparé du reste de la pièce par un paravent, le vieux canapé usé jusqu'à la corde, la table récupérée chez tante Denise et les toilettes dangereusement proches du bord de la douche.

Son père allait monter à Paris dans quelques jours et s'occuper de toutes les démarches consécutives au décès d'Arnaud. Celui-ci ayant eu le bon goût de se faire tuer en début de mois, il n'y avait pas d'urgence. Le travail qui restait à Oriella, à présent, était de faire le tour des gens qui avaient connu son frère et de leur annoncer son décès.

Mais avant de s'atteler à cette tâche, la jeune femme passa dans le coin cuisine et se fit une omelette.

En quatrième position sur la liste de personnes à appeler se trouvait Vital Fanor, un ami de l'âge d'Oriella qui avait grandi dans le même quartier de Blois. Contrairement à elle, il était assez doué pour les études et avait obtenu un poste à la section physique-chimie du laboratoire de police scientifique de Paris. Après avoir passé une heure au téléphone et consommé la moitié d'une boîte de mouchoirs, la jeune femme sécha donc ses larmes, respira un grand coup, et composa son numéro de mobile.

« Allô Oriella ? fit la voix de son camarade. Je suis au courant pour Arnaud, tu tiens le coup ?

— Hein ? Comment...

— Deux raisons : d'abord, mes parents connaissent les tiens, et donc ils savent ce qui s'est passé. Ensuite, ce n'est pas bien de t'en parler, mais là, tout de suite, maintenant, j'ai le contenu de son portefeuille dans des petits sachets sur ma paillasse.

— Oh. Je vois. »

Oriella renifla.

« Et alors, tu trouves quelque chose ?

— Compte tenu des circonstances, je ne crois pas.

— Pourquoi ?

— Parce que si c'est bien ce qu'on pense... Non, je ne devrais pas te le dire.

— Vital, s'il te plaît, il s'agit de mon frère, là ! Et puis toi, en général, on a plus de mal à te faire taire qu'à te faire parler...

— Ce n'est pas faux. »

Le jeune homme sembla réfléchir un instant.

« Écoute, dit-il finalement, ça ne ferait pas sérieux si je caftais tout comme ça, mais je pense que ce serait bien qu'on discute tous les deux après le boulot. Je te rappelle dès que je sors du labo et on se retrouve à la fontaine Saint-Michel, ça te va ?

— Pas de problème. Merci, Vital.

— De rien. Prends soin de toi, ma belle. N'oublie pas que tu n'es pas seule, on est là pour toi, hein.

— Super. À tout à l'heure !

— À toute ! »

Oriella eut bien du mal à se retenir de foncer immédiatement vers Saint-Michel. Les paroles de Vital avaient à la fois titillé sa curiosité et remué quelque chose dans son esprit, comme si elle avait raté un truc essentiel qu'elle aurait dû savoir. Néanmoins, puisqu'il lui fallait attendre, elle se força à penser qu'elle était mieux chez elle. La liste des personnes à appeler était toujours là, sur la table.

Elle prit un crayon, barra le nom de Vital, et composa le cinquième numéro en se préparant à devoir piocher un nouveau mouchoir.

L'appel de son ami arriva sur le coup de dix-huit heures trente. La jeune femme se précipita sur son téléphone, attrapa sa veste au vol et était dehors avant d'avoir raccroché.

La fontaine Saint-Michel était proche par le RER C, mais ce fut sans doute un des quarts d'heure les plus longs de sa vie, à égalité avec un ou deux autres, passés à s'ennuyer ferme au lit dans les bras d'un gars persuadé d'être un bon coup.

À la sortie de la station de RER, Oriella reconnut immédiatement les longues dreadlocks de Vital. C'était un beau pied de nez aux conventions, quand on y pensait, de se dire que l'équivalent dans la vraie vie des héros de laboratoire proprets de la télévision était un grand noir qu'un examen un peu trop hâtif aurait vite fait de ranger en catégorie « rasta fumeur de joints ».

Le jeune homme alla à sa rencontre dès qu'il la vit arriver. Il la salua avec un sourire triste et, sans prévenir, la serra contre lui.

« J'aurais aimé qu'on prenne un pot pour une autre raison, tu sais, » dit-il d'une voix douce, lui qui parlait si fort d'ordinaire.

Oriella lui tapa sur le bras :

« Vital, tu m'étouffes !

— Oh, pardon. »

Le technicien précéda son amie le long des rues piétonnes du Quartier Latin et la fit entrer dans un bar. Il se chargea lui-même d'aller commander deux bières au comptoir, pendant que la jeune femme laissait errer son regard dans la vitrine de la boutique de bijoux d'en face.

« Voilà, annonça-t-il en revenant. C'est cadeau, j'ai déjà payé.

— Merci. »

Vital n'attaqua pas tout de suite les révélations fracassantes. Il commença par prendre des nouvelles de la famille Bianchi, demander comment s'étaient passées les obsèques d'Arnaud, s'il pouvait aider à faire quoi que ce soit. Il finit, au bout d'un moment, par avouer qu'il avait trouvé la photo du permis de conduire du défunt particulièrement gratinée. Oriella sauta sur l'occasion :

« Justement, parlons-en, des affaires d'Arnaud. Qu'est-ce que tu peux me dire ?

— Officiellement, rien.

— Mais encore ?

— Euh... Tu sais comment il est mort, quand même ?

— Oui, étranglé avec un lien dans une rue déserte.

— Et ça ne te dit rien ?

— Non, excuse-moi. Moi basique, moi raté mon bac, moi pas intellectuelle, Vital.

— Alors si j'ajoute que quand on l'a retrouvé, il avait dans la main une carte de visite et douze euros en espèces, est-ce que ça change quelque chose ? »

Bien sûr que oui. Ça changeait tout, même. Oriella ouvrit de grands yeux.

« Le tueur aux douze euros ?

— On dirait, oui. A priori, c'est bien la même carte de visite que celles qu'on a trouvées sur les autres victimes. Attention, je dis a priori, parce qu'avec un papier standard, une police Times New Roman taille 10 et un modèle de toner utilisé par la moitié des entreprises d'Île-de-France, on n'est jamais sûr de rien.

— Et elle dit quoi, cette carte de visite ?

— Désolé.

— Pardon ?

— Il y a un seul mot écrit dessus, et c'est : Désolé. »

Si Oriella comptait bien, c'était la septième fois en quelques mois que l'on trouvait à Paris un malheureux étranglé, avec dans la main douze euros et une carte de visite. Si pour une raison mystérieuse, la presse ne parlait pas, ou presque, de ce « tueur aux douze euros », en revanche, dans la police, tout le monde connaissait son existence. On racontait que la Brigade Criminelle s'usait les yeux à chercher sa trace sur les enregistrements des caméras de sécurité. Rien à faire, l'homme restait insaisissable. Et comme on n'avait pas su l'arrêter, il s'en était pris à Arnaud.

La jeune femme tapa du poing sur la table.

« Saloperie de tueur en série ! Qu'est-ce qu'il fait encore dans la nature, celui-là ? Et pourquoi est-ce qu'au milieu de tous ces millions de Parisiens, il est allé tuer mon frère ?

— On fait ce qu'on peut, Oriella. Moi qui m'occupe d'une bonne partie des analyses de l'affaire, je peux t'assurer que c'est très difficile. Je ne sais pas comment il se débrouille, mais il ne laisse pas de traces exploitables. Pas d'empreintes, pas d'ADN, juste quelques fibres de vêtements, mais tellement standard qu'il faudrait coller tout Paris en garde à vue si ça devait compter comme pièce à conviction.

— Je m'en fiche, trouve quelque chose ! Vite ! »

Oriella s'interrompit en voyant que tous les clients du bar s'étaient retournés et la regardaient bizarrement. Elle croisa les mains devant son verre.

« J'ai parlé si fort que ça ? »

Vital hocha la tête, l'air vaguement gêné.

« C'est compréhensible dans ton état, mais essaie quand même de... »

— Qu'est-ce qu'il a, mon état ? »

La jeune femme défia la salle du regard.

« Vous n'avez jamais vu quelqu'un qui vient de perdre un proche ? »

Un par un, les autres clients se détournèrent et firent comme si rien ne s'était passé. Satisfaite, Oriella finit son verre d'un trait.

Vital n'avait malheureusement pas beaucoup d'autres éléments à lui transmettre. Il ne disposait pas de tous les détails de l'enquête, et ce qu'il savait des analyses scientifiques n'était pas folichon. Tout ce qu'il fut en mesure de dire à Oriella, c'était que le tueur aux douze euros avait l'habitude de tirer un petit feu d'artifice à proximité de sa victime, sans doute pour s'assurer qu'on retrouverait le corps rapidement. Là encore, il s'agissait de fusées comme on pouvait en acheter dans de nombreux magasins, donc difficiles à tracer.

En tout cas, puisqu'il se sentait personnellement concerné par cette enquête, il promettait de mettre les bouchées doubles sur ses analyses. C'était la seule chose qu'il pouvait faire, dans l'immédiat.

Une heure plus tard, le jeune homme quitta les lieux en expliquant qu'il avait beaucoup de choses à faire chez lui. Il proposa à Oriella de la raccompagner, mais celle-ci refusa : elle n'avait pas du tout envie de rentrer. Elle resta donc seule à sa petite table, près de la fenêtre sur laquelle les lampadaires jetaient maintenant un reflet orangé, et alla chercher un autre verre. Quelque chose de plus fort, cette fois.

Chapitre 8 – Vodka dérange

Pour leur première soirée ensemble, Émilie et François Mazot décidèrent d’emmener Jaden Smith dîner au restaurant. Comme ils ne savaient pas exactement ce qu’ils avaient envie de manger, ils décidèrent d’aller dans les petites rues piétonnes du Quartier Latin et de choisir sur place le menu qui leur plairait le plus. Ils finirent dans un restaurant savoyard, car contrairement à ce que prétendait un vieux cliché sur les Américains, Jaden était très friand de fromage.

Émilie tiqua en voyant le jeune homme déguster avec délectation sa raclette arrosée de Coca light, mais comme elle ne le connaissait pas assez pour lui faire des remarques, elle se contenta de grimacer.

François, quant à lui, voulut vérifier si le mélange était meilleur qu’il en avait l’air. Après avoir testé, il se resservit un verre de vin de Savoie. L’expression de son visage confirmait que boire du soda à l’aspartame avec la raclette n’était pas une expérience culinaire intéressante, mais bel et bien une faute de goût.

Tous trois sortirent du restaurant vers dix heures et demie du soir. Un 8 septembre à Paris, l’été n’était pas fini, si bien qu’ils avaient un peu trop chaud après leur repas au bord de la raclette brûlante. Malgré tout, ils étaient assez contents de leur soirée. Même Jaden, qui comptait reprendre contact avec Jasmine dès le lendemain en espérant qu’elle aurait du nouveau au sujet de NAXOS, se félicitait d’avoir attendu un peu avant de sauver le monde.

Tandis qu’ils approchaient du boulevard Saint-Michel, ils aperçurent trois types en jogging, trois magnifiques caricatures de racailles de banlieue, qui parlaient un peu trop fort à une femme apparemment mal en point. Celle-ci marchait tant bien que mal, appuyée sur le mur de l’immeuble le plus proche, et repoussait mollement les importuns. Avec des gestes aussi peu maîtrisés, elle était soit très malade, soit complètement ivre. En tout cas, les passants ignoraient superbement la scène. À la limite, les voyous auraient presque pu la violer sur place, dans l’indifférence la plus totale.

« Pourquoi personne ne fait rien pour elle ? demanda Jaden à François.

— Bienvenue à Paris, mon vieux.

— Je ne peux pas la laisser comme ça. Est-ce que tu viens avec moi ? »

Le Français échangea un regard avec sa femme, qui hocha la tête en signe d’approbation.

« On y va, alors. »

Les trois jeunes commencèrent par sourire quand deux hommes d’environ trente à trente-cinq ans vinrent leur demander de laisser tranquille la fille qu’ils s’amusaient à bousculer.

« Hé, bouffon, tu me parles mieux ! » s’exclama l’un d’eux.

Le grand brun en face de lui se contenta d’avancer. Sans qu’il ait fait le moindre geste violent, y avait quelque chose de menaçant dans son attitude. Par réflexe, le voyou chercha le couteau qu’il cachait au fond d’une poche de son jogging, mais il n’avait pas eu le temps de l’attraper qu’une paume le frappa en plein sternum, le faisant reculer d’un pas et lui coupant le souffle.

Plié en deux, très occupé à essayer désespérément de respirer, le jeune avait du mal à apprécier à sa juste valeur le geste technique.

« Partez maintenant ! » dit simplement le grand brun.

Il avait un accent, mais les trois jeunes de banlieue ne prirent pas le temps de chercher à savoir d’où venait ce type. Ils disparurent au coin de la rue sans demander leur reste.

« Joli coup, commenta François. Ku Yu Cheung serait fier de toi. »

Pendant ce temps, la femme avait à peine regardé la scène. Émilie Mazot s'approcha en espérant lui parler, mais elle renonça à engager la moindre conversation quand elle croisa son regard vide et sentit la vodka dans son haleine.

« Elle est complètement bourrée, » commenta-t-elle, parce qu'il fallait bien dire quelque chose.

Cette jeune personne n'avait pourtant pas l'allure d'une poivrote régulière. Elle avait sans doute moins de trente ans, un sac assorti à sa veste, des cheveux châtain foncé attachés haut derrière la tête, et un joli visage ovale aux traits fins, auquel un nez retroussé et une petite bouche boudeuse donnaient un air faussement adolescent. Les jours où elle ne titubait pas en bavant, elle devait avoir un certain charme.

« Mademoiselle ? tenta François. Vous m'entendez ? »

La jeune femme eut un vague sourire. Au moins, elle réagissait encore un peu à son environnement.

« Bon, qu'est-ce qu'on fait d'elle ? On ne va quand même pas la laisser comme ça... »

— Laissez-moi faire. »

Joignant le geste à la parole, Jaden s'approcha doucement et tendit la main en direction du sac de la jeune femme. Celle-ci, toujours sans rien dire, eut un geste de recul.

« Tout va bien, je suis votre ami. Je veux vous aider. »

En dépit d'une opposition molle de la part de la demoiselle, le jeune homme réussit à glisser une main dans le sac et à en extirper un portefeuille. Il savait que les Français avaient rarement leur passeport sur eux, mais qu'ils portaient presque toujours une carte d'identité plastifiée sur laquelle figurait leur adresse.

« There it is ! Oriella Sabine Bianchi, 11 septembre 1981. »

Il retourna la carte, constata que l'adresse indiquée était à Paris, et tendit l'objet à François.

« Est-ce que tu connais la rue ? »

— Pas plus que ça. C'est dans le douzième, en tout cas. Heureusement, Émilie a un téléphone de dernière génération, elle va nous télécharger un plan. N'est-ce pas, ma chérie ? »

— Ça se paiera, mais oui, je peux. »

Avant de passer la carte à sa femme, le Français jeta un coup d'œil au recto.

« Ah, tiens, ce n'est pas le 11 septembre, c'est le 9 novembre. Chez nous, quand on note une date, on écrit le jour en premier, pas le mois. »

Jaden chercha une réponse intelligente, mais n'eut pas le temps de la trouver : Oriella Bianchi se pencha en avant juste à côté de lui, et seul un réflexe au tout dernier moment lui permit de ne pas se faire vomir sur les chaussures.

La flaque était très liquide. De toute évidence, la demoiselle n'avait rien mangé. Dans un quartier où une façade sur deux était un restaurant ou une sandwicherie, comment était-ce possible ?

« Voilà, j'ai un itinéraire, annonça Émilie. Le plus simple est de descendre à Cour Saint-Émilien, ensuite il y a un peu de marche, mais si on a la correspondance avec la 14, on devrait y être en à peine plus de vingt minutes. »

Jaden était incapable de se repérer dans le réseau trop dense des transports parisiens, aussi se contenta-t-il de passer un bras sous les épaules d'Oriella et de suivre ses amis. Ce fut François qui eut l'idée de vérifier que la jeune femme avait un abonnement pour les transports parisiens. Heureusement, elle passa le tourniquet sans encombre. Elle devait avoir tellement l'habitude de prendre les transports que le geste lui venait d'instinct, même au bord du coma éthylique.

Le changement à Bibliothèque ne posa pas trop de problèmes, pas davantage que la sortie à Cour Saint-Émilien, rendue plus aisée par la présence d'un grand escalier roulant. Émilie guida ensuite les deux hommes à travers les rues, jusqu'à l'immeuble où habitait Oriella. La vieille bâtisse avait une drôle d'allure, coincée qu'elle était entre deux bâtiments plus récents. Il fallut encore fouiller le sac de la jeune femme, cette fois pour en tirer son trousseau de clefs. À l'intérieur, François trouva son nom sur une des boîtes aux lettres. L'étiquette indiquait « 5^{ème} étage ».

« C'est un ascenseur de schtroumpf ! fit remarquer Émilie.

— C'est clair, nous n'y entrerons pas tous les quatre. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Rentrez à la maison, répondit Jaden. Je m'occupe d'elle.

— Mais tu vas encore te perdre dans les transports ! Et à cette heure-ci, si tu rates une correspondance, tu risques d'attendre longtemps... »

Le jeune homme secoua la tête.

« Non, je vais rester la nuit ici. Quelqu'un doit faire attention à elle.

— Tu es sûr ? Tu n'as pas peur qu'elle te prenne pour un satyre ? »

Jaden haussa les épaules.

« Je prends le risque. »

François connaissait assez bien son ancien adversaire pour savoir que c'était une vraie tête de mule. Il l'aïda donc à faire monter Oriella dans l'ascenseur, puis reparti avec son épouse.

L'Américain trouva rapidement la porte dont la sonnette était étiquetée au nom de Bianchi, identifia la bonne clef et fit entrer sa protégée chez elle. La jeune femme dormait littéralement debout. Jaden la guida jusqu'à son lit, un simple matelas posé au sol et séparé de la pièce principale par un paravent. Puis il lui enleva ses chaussures et rangea son sac alors qu'elle ronflait déjà.

Après avoir bu autant de vodka, elle risquait d'avoir très soif. Il chercha donc une bouteille d'eau, qu'il trouva au coin cuisine. Il vérifia d'abord qu'elle ne contenait pas de l'alcool ou un liquide non potable, puis la déposa au bord du matelas. Ensuite, ne sachant plus quoi faire, il s'assit sur le vieux canapé et regarda l'appartement.

Les murs plus très blancs s'ornaient de quelques cadres, dans lesquels des photos étaient joliment mises en valeur par du papier découpé. Il reconnut Oriella, des gens qui devaient être ses parents, un frère, ou peut-être deux qui se ressemblaient beaucoup. Quelques amis, aussi. Une vie normale, rangée, apparemment peu susceptible d'aboutir à un abus de boisson en solitaire. Il devait être arrivé quelque chose à cette fille.

Jaden bâilla et s'installa plus confortablement en attendant le matin.

Chapitre 9 – Au-dessus d’une tasse de café

Oriella ouvrit plusieurs fois un œil dans le courant de la nuit, en proie à une soif qu’elle croyait inextinguible. À chaque fois, son regard accrocha une bouteille d’eau posée à deux pas de sa tête. Trop occupée à survivre à ce qui semblait être un combat sans merci entre des gnomes chevelus à l’intérieur de son crâne, elle ne se posa pas la moindre question sur le moment. Et à chaque fois, quelques gorgées d’eau suffirent à calmer sa soif, sinon totalement, au moins suffisamment pour lui permettre de se rendormir.

Elle finit, au bout d’un certain nombre d’heures, par se réveiller un peu mieux. Le sang battait douloureusement dans ses tempes, mais comme elle se souvenait d’avoir trop forcé sur la vodka, ce n’était guère étonnant.

À côté de son lit, le radio-réveil affichait neuf heures dix-sept. Et il y avait aussi une bouteille d’eau à moitié vide, qu’elle ne pensait pas avoir mise là elle-même. Cela dit, c’était peut-être bien elle, et elle ne s’en souvenait pas : il lui semblait avoir un gros trou de mémoire. Maintenant qu’elle y réfléchissait, elle ne se rappelait absolument pas comment elle était rentrée de Saint-Michel. Avait-elle trouvé son chemin au radar, malgré les brumes éthyliques qui lui voilaient le cerveau ? Dans ce cas, si elle avait eu la présence d’esprit d’enlever ses chaussures et de prendre une bouteille d’eau, elle était sacrément forte.

La jeune femme s’assit sur le lit et se frotta les tempes. Quelle idée d’avoir autant bu ! Qu’est-ce qui avait bien pu lui passer par la tête ?

Soudain, son cœur fit un bond : il lui semblait entendre quelque chose, une respiration sans doute, juste de l’autre côté du paravent. Elle n’était pas seule dans l’appartement.

Elle avança en rampant tout doucement pour ne pas faire craquer le parquet, et aperçut une paire de chaussures et un jean. Un homme, à voir le gabarit. Oriella se souleva sur les mains, aussi lentement que possible, et jeta un coup d’œil en direction du canapé en espérant que l’intrus ne la verrait pas.

Il dormait, apparemment. Mais ce qui était inquiétant, c’était que la jeune femme n’avait pas du tout l’impression de le connaître. À tous les coups, la veille au soir, elle avait été tellement ronde qu’elle avait laissé sa porte ouverte et qu’un clochard était venu dormir là.

Elle vérifia son hypothèse du coin de l’œil. Non, la porte n’était pas ouverte. Cela dit, peut-être était-ce lui qui l’avait refermée après être entré.

Quoi qu’il en soit, il n’avait rien à faire là et elle devait le lui dire.

Oriella se leva avec précaution et fit deux pas vers l’intrus. L’homme était bel et bien endormi, assis au milieu du canapé, la tête en arrière, les bras en croix le long du dossier. Âgé d’une trentaine d’années, il était grand, musclé, avec des boucles brunes qui dessinaient des accroche-cœurs sur son front au teint mat. Il portait des vêtements propres et avait tout l’air de s’être rasé la veille. La théorie du clochard tombait à l’eau.

La seule explication qui lui venait, maintenant, c’était que ce type l’avait ramenée.

Existait-il encore dans ce monde des hommes capables de raccompagner une femme inconnue chez elle, de la coucher et d’aller dormir sur le canapé ? C’était peu probable. Si cet individu n’avait pas abusé d’elle, c’était sans doute parce qu’elle ne lui plaisait pas, voire parce qu’il n’aimait pas les femmes, tout court. C’était bien dommage, d’ailleurs. Avec un physique aussi avantageux, lui, il aurait pu lui plaire.

Partant du principe que puisqu’il ne lui avait rien fait pendant qu’elle dormait, il ne serait pas dangereux à présent qu’elle était réveillée, elle décida de le laisser tranquille et de se préparer une aspirine.

Le bruit de la cuillère contre le bord du verre fit sursauter le jeune homme.

« What the... »

Il coupa sa phrase avant d'avoir dit un gros mot, mais pas avant de s'être mis en garde.

« Bonjour, » lui dit Oriella depuis l'autre côté de la table.

Il cligna des yeux, regarda ses mains, sembla se rendre compte du ridicule de la situation et laissa retomber ses bras le long du corps.

« Erm... Bonjour. »

Il avait un accent, difficile à définir en si peu de mots.

« C'est vous qui m'avez ramenée ? demanda la jeune femme.

— Oui.

— Alors merci. Vous auriez pu vous allonger, vous savez.

— Mais non, je ne voulais pas dormir ! Vous étiez si mal, je voulais être là si vous aviez un problème ! »

Oriella resta interdite devant tant de chevalerie. Il avait passé la nuit chez une inconnue simplement parce qu'il se sentait obligé de veiller sur elle ? En tout cas, son accent était clairement anglo-saxon.

« Vous êtes anglais ?

— Américain.

— Et sinon, comment est-ce que vous vous appelez ?

— Jaden Leo Smith. »

Il y eut une petite seconde de silence pendant que la jeune femme tentait de découper « djéidnliyosmisz » aux bons endroits pour reconstituer les mots. Hélas, faute d'avoir fini d'éliminer l'alcool de son organisme, elle avait l'esprit encore un peu trop embrumé pour ce genre d'exercice mental.

« OK, d'accord, dit-elle finalement. Et votre prénom dans tout ça, c'est quoi ?

— Jaden.

— Comme le fils de Will Smith ? »

Le jeune homme fronça les sourcils.

« Oui. Mais je m'appelais Jaden Smith avant lui. »

Apparemment, elle avait fait une gaffe. Il faudrait éviter de mentionner cette homonymie à l'avenir. Oriella tâcha de sourire :

« Eh bien, encore merci, Jaden. Vous voulez prendre quelque chose ? Un café peut-être ?

— Oui, s'il vous plaît. »

Avant d'aller mettre en route sa machine à expressos, la jeune femme avala son aspirine d'une traite et fit une grimace.

Quand elle posa la tasse de café sur la table, Jaden s'était installé sur une chaise et cachait un bâillement derrière ses mains.

« Sucre ?

— Non merci. »

Elle se rassit en face de lui et l'observa un instant. Il avait de superbes yeux noisette, un dégradé parfait dans chaque iris, marron au centre et vert à l'extérieur. Elle aurait bien aimé avoir ce genre de regard, elle qui avait hérité d'un brun sombre et ennuyeux qui lui venait du côté italien de la famille. Arnaud avait les yeux plus clairs...

Arnaud.

Elle baissa la tête précipitamment, pas assez vite toutefois pour cacher le flot de larmes qui lui était monté d'un coup.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiéta Jaden.

— C'est mon frère... »

En d'autres circonstances, Oriella n'aurait pas raconté sa vie aussi facilement à quelqu'un qu'elle venait de rencontrer, mais cet homme inspirait la confiance. Pire, il respirait l'honnêteté à un point tel que cela le rendait presque énervant. La jeune femme montra du doigt un des cadres accrochés au mur. Dans le monde de la photographie, Arnaud souriait à ses côtés, si jeune et si vivant.

« Mon frère a été tué la semaine dernière, par un tueur en série, et la police ne sait rien qui pourrait permettre d'arrêter le coupable.

— Il y a un tueur en série à Paris ?

— En ce moment, oui, mais les journaux n'en parlent pas. Je crois que les autorités ne veulent pas affoler la population.

— C'est idiot.

— Je ne vous le fais pas dire. »

Le jeune homme appuya ses coudes sur la table et se pencha légèrement vers elle.

« Est-ce que vous avez bu à cause de la mort de votre frère ?

— Je pense, oui. Enfin, pas tout à fait. Hier soir, un ami m'a appris que c'était le tueur aux douze euros qui avait tué Arnaud, et il m'a expliqué que la police n'avait aucune piste. C'est ça que j'ai trouvé insupportable. Perdre quelqu'un, et savoir que le coupable est là, quelque part, qu'on ne le trouvera peut-être jamais...

— Et qu'on ne saura pas pourquoi il a tué ?

— Oui, c'est ça... »

Oriella se rendit compte que Jaden avait l'air pensif.

« Quelque chose me dit que vous savez de quoi vous parlez, reprit-elle doucement.

— Mes parents sont morts dans un attentat.

— Je suis désolée. Ça s'est passé il y a longtemps ?

— Presque vingt-cinq ans. C'était un attentat-suicide, donc on connaît les raisons politiques, mais on ne saura jamais ce que le terroriste avait dans sa tête quand il s'est jeté contre le building avec tous ces explosifs. Vous, votre tueur est toujours vivant, vous avez une chance de savoir. Au lieu de boire, vous devez chercher des réponses, pour votre frère !

— Je veux bien, mais si la police ne sait pas par où commencer, qu'est-ce que je peux faire, moi ? Je n'ai jamais mené une enquête, je ne suis qu'une petite adjointe administrative, je n'ai pas les épaules assez solides pour traquer un criminel !

— Moi, j'ai des épaules solides, répondit le jeune homme en montrant les siennes. Je peux vous aider. Le problème, c'est que j'ai une autre mission. Je dois arrêter une organisation qui menace Paris et Washington... Holy sh... »

Une fois de plus, le juron fut étouffé de justesse. Jaden se leva et tenta de faire les cent pas, ce qui n'était pas chose aisée dans un espace aussi exigü.

« Serial killer, serial killer... » murmurait-il entre ses dents.

Il regarda sa montre, sembla fort peu satisfait de l'heure qu'il y lut. Puis il se tourna à nouveau vers Oriella :

« Je suppose que la police recherche activement votre tueur aux douze euros ?

— Oui, mais comme je vous l'ai dit, les pauvres n'ont rien à se mettre sous la dent.

— Dommage, il est trop tôt pour appeler ma nièce à New York. Mais je sais que NAXOS veut profiter d'une diversion pour utiliser sa machine.

— NAXOS ? Une machine ? De quoi est-ce que vous parlez ?

— Ça semble fou, mais un tueur en série, c'est juste le genre de diversion qu'ils veulent. Je dois demander à Jasmine si elle est d'accord avec moi. »

Le jeune homme repéra le vieil ordinateur qui prenait la poussière au fond de la pièce.

« Est-ce que je peux envoyer un e-mail ? »

Chapitre 10 – Un puzzle grandeur nature

EnchantedJaz says:

J'ai lu ton mail.

JLSmith says:

Qu'est-ce que tu en penses ?

EnchantedJaz says:

Ta théorie tient la route. J'ai lancé une recherche rapide sur « twelve euro killer », et on dirait bien que le fameux tueur existe, même si sans ton témoignage, je n'y aurais pas cru. On parle essentiellement de ce type sur des forums d'adeptes de la théorie du complot.

JLSmith says:

Et donc, tu penses toi aussi qu'il pourrait être la fameuse diversion qui doit permettre à NAXOS d'installer sa machine ?

EnchantedJaz says:

Possible. Il faut que je retourne fouiller leur extranet pour vérifier si ça colle.

JLSmith says:

Je pensais que tu y étais déjà retournée.

EnchantedJaz says:

Pas encore, la porte dérobée par laquelle j'étais passée la dernière fois a été sécurisée. Il faut que je trouve un autre moyen de m'introduire.

JLSmith says:

Prévien-moi dès que tu auras réussi. J'aimerais avancer au plus vite, parce que la femme de François me regarde d'un drôle d'œil et que si ça continue, je n'aurai plus nulle part où dormir à Paris.

EnchantedJaz says:

Si tu es tombé pile, c'est un sacré coup de bol, quand même !

JLSmith says:

J'ai souvent de la chance.

EnchantedJaz says:

Je sais. Ce n'est pas la première fois qu'il t'arrive un truc qui a une chance sur un million de se produire.

JLSmith says:

Ce n'est pas toi qui m'as dit que les coïncidences, les chances sur un million, ça arrivait souvent, en fait ?

EnchantedJaz says:

Oui, mais pas toujours à la même personne !

JLSmith says:

Écoute, Jasmine, je compte sur toi. J'espère que le tueur aux douze euros nous mènera aux plans de NAXOS. Le temps n'est pas de notre côté dans cette affaire.

EnchantedJaz says:

OK. À bientôt, oncle Jaden !

JLSmith says:

À bientôt, Jasmine.

Jaden Smith se déconnecta du logiciel de messagerie et se leva. Il ne plaisantait pas quand il disait qu'Émilie Mazot le regardait bizarrement. Depuis le bureau où elle travaillait, la jeune femme lui lança un coup d'œil soupçonneux. Il ne pouvait pas lui en vouloir : elle le voyait débarquer chez elle à l'improviste en prétendant faire du tourisme, et tout ce qu'il avait trouvé

pour occuper son temps, c'était d'aller dormir chez une inconnue et de discuter sur MSN sitôt revenu de ce qu'elle supposait sans doute être une nuit de folle débauche.

Il avait eu beau lui expliquer qu'Oriella Bianchi était très éprouvée par la mort toute fraîche de son frère et qu'il était resté avec elle jusqu'à la fin de la matinée parce qu'il ne voulait pas partir avant de s'assurer qu'elle allait bien, il comprenait qu'elle ait du mal à le croire. Jaden n'était pas candide au point de ne pas avoir remarqué que les valeurs de respect et d'entraide auxquelles il était viscéralement attaché n'étaient pas partagées par tout le monde. Rares étaient les gens capables d'aller aussi loin que lui pour aider leur prochain.

Quand il annonçait à un étranger ses nobles intentions, neuf fois sur dix, il passait donc pour un mythomane. Il avait l'habitude.

Émilie alluma la télévision. C'était l'heure du jeu *De la Culture avant Toute Chose*, qu'elle avait déjà regardé la veille. Pendant trois quarts d'heure, l'animateur lançait des questions de culture générale réparties en quatre manches, essayait de détendre l'ambiance par des blagues et des calembours dont la moitié passait allègrement au-dessus de la tête de Jaden, et le gagnant n'empochait pas grand-chose en récompense de ses connaissances encyclopédiques. Bref, rien que du classique en matière de jeu télévisé.

Jaden regarda sa montre. L'après-midi n'était pas encore trop avancé. Le jeune homme décida donc que puisqu'il avait prétendu être là pour faire du tourisme, il allait vraiment visiter quelques rues de Paris. Au pire, s'il se perdait dans les transports, il téléphonerait à François et il lui demanderait un radioguidage jusqu'à la bonne ligne de métro.

Il sortit donc de l'appartement et dévala l'escalier, l'esprit en roue libre.

Le tueur aux douze euros et la conversation surprise au comptoir du Vineapple avaient tout l'air d'être deux éléments sans grand rapport entre eux. Cependant, Jaden sentait au fond de lui qu'il s'agissait bel et bien de deux pièces du même puzzle. Et quand il était aussi sûr de lui, il fallait s'accrocher longtemps avant de le convaincre qu'il avait tort.

Chapitre 11 – Démonstration

De l'extérieur, rien ne distinguait le manoir des autres grandes bâtisses qui parsemaient la forêt autour de la petite ville de Chateaufort, dans les Yvelines. Le parc était agencé comme les autres, et le lierre qui grimpait le long de la façade n'attirait pas particulièrement l'attention. D'ailleurs, même si on poussait la porte, la grande entrée au carrelage peint de motifs floraux bleus et verts n'était pas non plus exceptionnelle. Tout semblait indiquer que cette vieille maison était un refuge de riches comme il y en avait tant d'autres disséminés le long de la vallée de Chevreuse.

En cet après-midi du 10 septembre 2009, la seule chose qui aurait pu détonner, à la rigueur, était la Jeep immatriculée dans l'Yonne garée de travers devant l'entrée, avec une roue à cheval sur les deux premières marches du perron.

Rien n'était là pour l'indiquer, mais c'était à la cave de ce manoir du dix-neuvième siècle qu'attendait un savant stressé encadré de deux assistants au bord de la panique, dans une pièce secrète meublée d'une grande table et gardée par un trio de sbires anonymes. Un monsieur aux cheveux blancs vêtu d'un costume chic avait patienté un quart d'heure avec eux, mais il était sorti fumer dans le jardin, parce que le boss ne tolérait pas le moindre usage de tabac à l'intérieur de la maison.

Une moto finit par franchir le portail et s'engager bruyamment dans l'allée, soulevant une pluie de gravillons. L'homme au costume s'empressa de finir sa cigarette et de revenir au pas de course vers la porte d'entrée.

« Bonjour, boss ! » dit-il avec obséquiosité au nouveau venu qui posait délicatement sa monture sur béquille.

Celui-ci répondit d'un signe de tête et franchit la porte d'entrée sans attendre. L'escalier qui descendait à la cave était un peu plus loin sur la gauche, caché par une porte que l'homme au costume prit la peine de fermer derrière lui. Pendant ce temps, le chef avait retiré son casque.

Dans la pièce secrète, ni les sbires ni les scientifiques ne furent étonnés de voir arriver une belle femme d'une quarantaine d'années, grande et mince, aux cheveux châtain clair et aux yeux bleus, qu'ils avaient tous déjà vue, sinon face à face, au moins à la télévision. Celle-ci les salua d'un sourire angélique tout en posant son casque de moto sur la grande table.

« Bonjour messieurs ! lança-t-elle d'une voix un peu sourde. Veuillez pardonner ce léger retard, j'ai eu un peu de mal à fausser compagnie à mon époux. »

Lorsqu'elle prononça ce dernier mot, une lueur inquiétante traversa son regard, l'empreinte fugace de quelque chose de vaguement démoniaque. Le tout prenait une saveur particulière lorsqu'on savait que l'époux dont elle parlait était chef d'État.

Derrière elle, l'homme au costume appuya sur un bouton, et la lourde porte de la pièce commença à se refermer.

« Puisque les nouvelles sont excellentes du côté de la police parisienne, continua la dame, nous avons le feu vert pour planifier l'opération Tour Eiffel. La seule chose dont je veux absolument m'assurer par moi-même, c'est que les petits soucis techniques du Faiseur de Rêves ont été résolus. Je n'ai pas tout l'après-midi devant moi, je serai donc brève : professeur Chollet, c'est à vous de me convaincre. »

L'interpellé passa la main sur son crâne passablement dégarni. Sa machine avait eu des ratés lors des tests, ce qui était logique puisqu'il y avait beaucoup d'informatique derrière, mais sa patronne semblait avoir un peu de mal à le comprendre. Il se trouvait désormais en

position de faiblesse, conscient qu'il n'avait pas droit à l'erreur s'il voulait finir la journée ailleurs qu'au fond du bassin des alligators.

« Nous avons apporté les corrections nécessaires pour que le Faiseur de Rêves fonctionne conformément au cahier des charges, affirma-t-il. Nous allons procéder à une petite démonstration pour vous prouver que nous sommes prêts. Dimitri ? »

L'assistant sur sa gauche sursauta à l'appel de son nom. Néanmoins, une fois passée l'inévitable petite seconde de panique, il se ressaisit et joua le rôle qui lui avait été attribué : aller chercher le carton de protections posé sur la table. Celles-ci se présentaient sous la forme d'une petite boîte en plastique transparent, qui contenait un fragment de quartz maintenu sur une plaque de cuivre. Les deux extrémités du minéral trempaient chacune dans un liquide différent, l'un incolore, l'autre violet. Le plastique avait été découpé de manière à laisser une petite surface de cuivre apparente.

Dimitri donna une boîte à chaque personne présente.

« Vous connaissez le principe, expliqua le professeur Chollet. Tant que vous gardez la pastille de cuivre en contact avec la peau, vos ondes cérébrales sont resynchronisées par le dispositif et le Faiseur de Rêves n'a pas d'effet sur vous. À présent, je vais passer à côté et préparer notre machine de démonstration. »

Un haussement de sourcil du boss l'incita à préciser sa pensée :

« C'est la même que le modèle définitif, mais avec un émetteur beaucoup moins puissant. Aujourd'hui, les ondes ne porteront que dans un rayon d'une dizaine de mètres. Lors de la phase d'action réelle, elles arroseront tout Paris. »

À l'exception des trois sbires, l'assistance suivit le professeur vers la petite pièce adjacente, où se trouvait une machine à commande numérique qui semblait issue du carambolage entre un accessoire de film de science-fiction des années 1950 et un ordinateur surpuissant des années 2000. Il y avait un écran plat face à un clavier AZERTY, mais aussi des affichages numériques à l'ancienne comme on n'en voyait plus que sur les radio-réveils, deux rangées de diodes électroluminescentes de toutes les couleurs, et surtout un carter métallique sous lequel ronronnait un mystérieux dispositif. Deux douzaines de câbles reliaient le tout à une petite parabole apparemment volée à un opérateur de télévision par satellite.

Le professeur Chollet fit quelques réglages, vérifia des valeurs sur son écran, et se tourna vers l'assistance :

« Je suis prêt.

— Alors allez-y, » chuchota la dame.

Chacun s'empressa de serrer dans sa main son boîtier de protection, la pastille de cuivre au contact de la paume. Le professeur entra une ligne de commande, valida sa saisie, et la parabole se mit à tourner lentement.

Un coup d'œil vers les trois sbires, qui étaient restés au fond de la grande salle et n'avaient donc pas été prévenus que la machine fonctionnait, permit de les voir s'affaïsser légèrement.

« Ils sont en train de s'endormir debout, » expliqua Chollet.

Le boss hocha la tête et s'approcha de ses employés à tout petits pas, d'une démarche qui suggérait qu'elle avait plus l'habitude de porter des escarpins que des bottes de moto.

« Vous n'avez pas besoin de faire attention, ils ne se réveilleront pas tant qu'ils seront sous l'effet du Faiseur de Rêves ! »

La dame sourit. Il lui venait comme une envie de vérifier l'affirmation du professeur.

Elle se planta donc devant le sbire le plus proche, qui se tenait toujours debout, mais voûté, les yeux fermés, et qui commençait à ronfler. Elle passa la main devant son visage, constata qu'il ne réagissait pas, puis, sans prévenir, lui envoya un grand coup de poing dans le ventre.

Le sbire grogna de douleur, fit un pas en arrière pour ne pas perdre l'équilibre, mais ne se réveilla pas.

« On dirait que ça marche, cette fois ! » s'extasia la dame.

Soudain, sur sa droite, un des deux autres sbires se redressa. Les yeux mi-clos, il ne semblait pas spécialement avoir repris conscience, et pourtant il bougeait. Ses mains coururent devant lui, dessinant les formes d'une femme imaginaire.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Il rêve. C'était déjà arrivé lors de certains tests préliminaires. L'inconvénient du Faiseur de Rêves, c'est qu'il a une petite tendance à provoquer des crises de somnambulisme chez certains sujets.

— Ce n'est pas très grave. Du moment qu'on peut dresser toute la population... Vous voulez bien envoyer un ordre, Chollet ? Demandez-leur de se gratter le nez.

— À votre service. »

Le professeur retourna à son clavier et tapa une nouvelle ligne de commande. Dans la salle principale, les trois sbires levèrent une main et se frottèrent le bout du nez, chacun à sa manière.

« Marguerite... » grogna le somnambule.

Le boss le montra du doigt.

« Qu'est-ce qu'il nous fait, lui ?

— Il rêve toujours, je pense.

— Et il n'avait rien de mieux à faire que de rêver de sa copine pendant une démonstration de votre machine ?

— Il faut croire que non.

— Bon, dites-leur d'arrêter de se gratter le nez, ils vont finir par se faire mal. »

Le professeur tapa l'ordre correspondant sur le clavier.

Sitôt libéré, le sbire somnambule entreprit de déboucler sa ceinture. Une protubérance particulièrement malvenue commençait à se dessiner sous son pantalon.

« Marguerite, gémit-il, donne-moi tes chaussettes... »

La dame leva la main comme pour lancer un nouvel ordre, puis elle renonça et alla chercher son casque de moto. Au moment où elle appuya sur le bouton qui ouvrait la porte, le sbire avait déjà le pantalon aux genoux.

« Je valide la démonstration, annonça-t-elle. Il y aura une réunion préliminaire à l'opération Tour Eiffel dans quelques jours. En attendant, si vous me cherchez, je serai en train de nourrir mes alligators.

— Et lui ? s'inquiéta l'homme au costume.

— Attendez encore trente secondes qu'il soit bien ridicule, et puis arrêtez la machine. Pas besoin de sanction avec la honte qu'il va se payer. »

Chapitre 12 – Quelques petits sushis

Jaden avait attendu en vain d'avoir de nouvelles informations de la part de Jasmine. Il avait donc passé tout son jeudi au musée du Louvre, ce qui était aussi instructif que frustrant : quand il laissait galoper son esprit trop vite, il avait l'impression qu'il ressemblerait aux momies de la galerie égyptienne avant d'avoir mis la main sur le tueur aux douze euros ou sur NAXOS.

Il réussit encore à tuer le vendredi matin au dojo, où il s'engagea à participer aux cours du samedi, mais arrivé au début de l'après-midi, il se surprit à avoir envie de mettre un short et d'aller visiter Notre-Dame. C'en était trop. Il devait se ressaisir, faire quelque chose d'utile. Il téléphona donc à Jasmine, qui apprécia très modérément d'être tirée du lit à sept heures du matin après avoir mené un rush une bonne partie de la nuit avec son chef de guilda de Washington.

Ce type-là, Jaden se sentait vaguement jaloux de lui, sans trop savoir si c'était à cause du temps que sa nièce passait avec lui ou parce qu'il occupait un poste d'agent fédéral qui lui permettait de sauver des gens tous les jours. Il réussit néanmoins à ne pas trop laisser filtrer son énervement.

« S'il te plaît, implora la jeune fille, ne me relance pas, tu sais que je fais ce que je peux.

— En jouant à des jeux vidéo, par exemple. »

Elle soupira :

« J'ai un utilitaire de craquage de mots de passe qui tourne vingt-quatre heures sur vingt-quatre et qui me mange toute la CPU de mon autre poste, alors oui, je travaille pour toi pendant que je joue aux jeux vidéo. Je te rappellerai quand j'aurai des informations, oncle Jaden. En attendant, profite de ton séjour. C'est toi qui as absolument tenu à partir à Paris alors que nous n'avions pas le bout de la queue d'une piste. Et puis, avec ta chance, tu vas sans doute buter contre quelqu'un, et ce sera le tueur !

— On peut toujours essayer. Désolé de t'avoir dérangée, mais n'oublie pas que j'ai besoin de toi ! »

Jaden raccrocha. S'il n'avait pas la joie de courir après l'organisation qui menaçait le monde, peut-être pouvait-il se rendre utile en apportant un peu de soutien moral à Oriella. Après avoir mis près d'une heure et demie à trouver la bonne station de métro, il se présenta donc à la porte de son immeuble, attendit que quelqu'un sorte, s'engouffra dans l'entrée, voulut appeler l'ascenseur et constata que celui-ci était en panne.

Il hésita un court instant avant de décider que cinq étages n'avaient pas de quoi faire peur à un sportif comme lui. Il monta donc les vieilles marches de bois d'un pas alerte, et croisa un monsieur d'un certain âge alors qu'il était presque arrivé au palier du cinquième étage.

« Bonjour ! » lança-t-il, jovial.

L'homme ne répondit que par un grognement et se renfonça dans ses vêtements, à tel point que le bord de son vieux béret toucha presque le col de son manteau. Il frôla Jaden en passant et laissa derrière lui une désagréable odeur de tabac froid.

La sonnette d'Oriella fonctionnait mal. Le son était comme étranglé et ressemblait au râle d'un mécanisme mourant. Néanmoins, puisque l'appartement était tout petit, la jeune femme ne tarda pas à venir à la porte. Voyant qui était son visiteur, elle ouvrit le panneau en grand.

« Bonjour, Jaden.

— Bonjour. J'ai tout juste croisé un de vos voisins, il n'a pas l'air très poli.

— Ce doit être Maurice Chombier, je l'ai entendu passer sur le palier. Il est plutôt grognon, c'est vrai, mais il n'est pas méchant. Par contre, il a laissé sa télévision allumée en partant. Il ne fait pas ça, d'habitude. »

La jeune femme regarda un instant dans le vague, puis leva à nouveau les yeux vers son visiteur et s'effaça.

« Entrez ! »

Une boîte de mouchoirs trônait sur la table, au milieu d'un monceau de boulettes de papier blanc. Jaden regarda un peu mieux le visage d'Oriella et s'aperçut que ses paupières, ainsi que le contour de son joli petit nez, étaient rougis.

« Je viens peut-être à un mauvais moment... »

— Pas du tout ! J'ai passé une partie de l'après-midi avec mon père, à régler les questions administratives autour de la mort d'Arnaud, alors quand je suis rentrée à la maison tout à l'heure, j'ai craqué, forcément. Ça fait une semaine qu'il est parti, vous savez.

— Vous aurez besoin de plus de temps pour l'accepter. C'est normal de pleurer maintenant, seulement une semaine après.

— Je m'en doute. Demain, je dois prendre un verre avec des amies, ça m'aidera à me changer les idées. Je me demandais ce que j'allais faire aujourd'hui, mais puisque vous êtes là, la question est réglée. J'ai envie d'aller au restaurant japonais ce soir. Et vous ?

— Ça ressemble à une bonne idée.

— Parfait. »

Oriella tapa dans ses mains comme une petite fille. Étant donné qu'il n'était pas encore l'heure de descendre dîner, elle offrit un jus de fruits à Jaden, et tous deux échangèrent quelques banalités, l'une appréciant la présence chaleureuse de l'autre qui prenait très à cœur son rôle de soutien moral. Il lui raconta son passé de champion de kung-fu, elle évoqua son enfance à Blois et sa vie à Paris. Puis ils décidèrent de sortir.

Le restaurant japonais le plus proche était flambant neuf, petit mais tout propre. En entrant dans l'établissement sur le coup de sept heures et demie, la jeune femme expliqua à son invité que le local était l'ancien atelier de Maurice Chombier. Le serrurier avait cherché en vain un repreneur pour son activité lorsqu'il était parti à la retraite. En désespoir de cause, il avait cédé le fond de commerce à un restaurateur asiatique. L'établissement était déjà ouvert depuis deux ans, mais Chombier persistait à déplorer plus souvent qu'à son tour le changement contre nature qu'on avait fait subir au lieu.

« Pourtant, moi, je trouve qu'il est très bien, ce petit restaurant, » conclut Oriella en ouvrant la carte.

Jaden, qui n'était pas un grand connaisseur en matière de sushi, suivit les conseils de la jeune femme et choisit un menu mixte. La serveuse qui prit leur commande ne dit qu'une poignée de mots de français, qu'elle parlait sans doute à peine. D'après le peu qu'il entendit, son accent n'était pas japonais.

Quand il s'en ouvrit à Oriella, celle-ci sourit.

« Vous savez, la plupart des restaurants japonais de Paris ne sont pas tenus par des Japonais ! C'est juste que c'est la mode, alors tout le monde part sur ce créneau. Si vous revenez dans dix ans, les mêmes tiendront peut-être des barbecues coréens.

— Si vous le dites. »

Poussé par la curiosité, le jeune homme ne put s'empêcher de tendre l'oreille pour écouter parler la serveuse. Quand celle-ci échangea quelques mots au comptoir avec le patron, il réussit à identifier du mandarin. C'étaient donc des Chinois, qui plus est des Chinois qui parlaient la langue maternelle de maître Wong.

« Excusez-moi, » dit-il à Oriella avant d'engloutir en une seule fois tout le chou qui restait dans son bol de salade.

Sitôt sa bouchée avalée, il alla dire deux mots au patron. Il n'avait pas eu l'occasion de pratiquer le mandarin depuis bien longtemps et il avait envie de faire connaissance avec quelqu'un.

« Bonsoir, » lui dit-il cordialement.

L'homme lui lança un regard étonné.

« Vous êtes trop vieux pour être un étudiant en Master de chinois qui vient tester ses connaissances. Qui êtes-vous ? »

— Un adepte du kung-fu qui aime parler avec ses adversaires dans leur langue.

— Étonnant.

— Pas plus qu'un Chinois qui vend des sushis en France... »

Les deux hommes se mirent à rire doucement.

Derrière Jaden, un tintement annonça qu'un nouveau client venait d'ouvrir la porte du restaurant. Le patron regarda rapidement l'horloge sur le mur.

« Huit heures pile, il est là, comme tous les vendredis.

— Qui ça ? »

— Un client régulier. »

Le jeune homme regarda le nouveau venu du coin de l'œil. Celui-ci avait peut-être la quarantaine, et un visage anonyme sous des cheveux bruns coupés court.

« Ça fait plus d'un an, maintenant, expliqua le restaurateur. Il vient tous les vendredis soirs à huit heures pile et il alterne toujours entre deux menus. Si je me souviens bien, aujourd'hui, il devrait prendre le F2.

— C'est ennuyeux, des clients comme ça, non ? »

— Un peu, mais au moins, on est sûrs de ne pas ouvrir à blanc le vendredi soir. »

Le patron semblait prêt à raconter d'autres anecdotes, mais Jaden vit passer son plateau de sushis. Comme il ne voulait pas laisser Oriella manger toute seule, il revint s'asseoir à la table.

« Ça m'a fait un choc de vous entendre parler chinois, dit-elle.

— Ah ? Pourquoi ? »

— Disons que, déjà, un Américain qui parle français aussi bien que vous, ça n'est pas si courant, alors le chinois... En plus, j'ai entendu dire que c'était une langue difficile à apprendre pour un occidental. »

La jeune femme arrêta soudain son geste. Comme elle était en train de se verser de la sauce, elle frisa la catastrophe et se reprit au dernier moment.

« Mais oui, bien sûr, vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez vécu chez votre maître de kung-fu après la mort de vos parents. C'est lui qui vous a appris le chinois, c'est ça ? »

— Vous avez tout compris. En fait, c'est ma première langue étrangère. J'ai appris les autres plus tard.

— Les autres ? Combien de langues est-ce que vous parlez, au juste ? »

Jaden compta sur ses doigts.

« Cinq, six... Je me débrouille. Je voyageais beaucoup à cause des compétitions et j'ai voulu apprendre. Parler des langues étrangères, c'est difficile quand on commence, mais ensuite, quand on connaît deux, trois, les autres viennent plus facilement.

— Je suis obligée de vous croire. Je n'ai jamais vraiment réussi à apprendre l'anglais, alors pour moi, cinq ou six langues, c'est de la science-fiction... »

Oriella baissa les yeux et sembla entamer une conversation muette avec un sushi au saumon. Le jeune homme sentit qu'il y avait un complexe d'infériorité à désamorcer. Il demanda :

« Vous pensez que je suis meilleur que vous à cause de ça ? »

— Oui, un peu. Ça, et aussi le fait que vous êtes un sportif de haut niveau, que vous n'avez aucun mal à aller vers les gens alors que moi, ma timidité me visse à ma chaise, ce genre de trucs.

— Vous êtes meilleure à d'autres choses. Par exemple, les cadres qui décorent votre appartement, vous les avez fabriqués vous-même, n'est-ce pas ? Je ne sais pas faire ça.

— C'est vrai qu'être un peu douée pour le scrapbooking, ça va beaucoup m'aider dans la vie.

— C'est un don. Je suis sûr que vous en avez d'autres. »

La discussion s'arrêta là : à force de faire les yeux doux aux jeunes gens pour être mangés, les sushis avaient fini par obtenir gain de cause.

En sortant du restaurant, Jaden faillit avouer à Oriella qu'il avait lancé sa nièce sur la piste du tueur aux douze euros, dans l'espoir de remonter jusqu'à NAXOS à partir du criminel. Finalement, en la voyant marcher à côté de lui, encore fragilisée par la perte de son frère et persuadée d'être trop insignifiante pour agir, il préféra se taire. Il ne voulait pas lui donner de faux espoirs.

En revanche, dès qu'il aurait une piste, il associerait la jeune femme à l'enquête. Puisqu'elle connaissait mieux Paris que lui, elle ne serait pas un boulet inutile, et tout cela l'aiderait sans doute à reprendre confiance en elle. Il lui demanda donc son numéro de téléphone, officiellement parce qu'il s'inquiétait un peu et souhaitait prendre de ses nouvelles.

Quant à lui, il fallait qu'il rentre chez François. Il devait bien dormir s'il voulait être en état de jouer son rôle d'invité de marque lors des cours de kung-fu du lendemain matin.

Chapitre 13 – French cancans

Il faisait beau en cet après-midi du samedi 12 septembre. Oriella s'en réjouit d'autant plus que lorsqu'elle arriva aux abords du café où ses camarades et elle avaient leurs habitudes, Louise et Céline étaient déjà installées à une table en terrasse. Parfois, un accès de frilosité les poussait à s'asseoir à l'intérieur même quand le temps aurait permis de rester dehors. Heureusement, pas aujourd'hui.

Louise, blonde, un peu boulotte, joli visage, se leva la première et serra Oriella contre elle.

« Bonjour, ma belle ! Ce n'est pas trop dur ? »

— Bien sûr que si, qu'est-ce que tu crois ?

— Alors viens, assieds-toi, on est là pour que ce soit moins dur, justement. »

Moins démonstrative, Céline, petite métisse perpétuellement complexée par une culotte de cheval imaginaire, se pencha vers la nouvelle venue et lui fit la bise.

Toutes trois commencèrent par aborder la semaine de travail de Louise, un sujet de conversation sans grand danger. Puis la discussion dériva sur une mystérieuse nouvelle qui avait été annoncée dans la presse le matin même, et qu'apparemment, le monde entier avait envie de commenter. Seule Oriella avait réussi l'exploit de ne pas être au courant. Elle finit donc par mettre les pieds dans le plat et avouer qu'à la question « Tu as vu ? Oh, le pauvre ! », elle était obligée de répondre que non, elle n'avait pas vu.

« Voyons, Riri, tu n'écoutes pas la radio ? Tu ne regardes pas la télé ? »

La jeune femme détestait ce diminutif « riri-dicule », mais quand Louise avait décidé de donner un surnom à quelqu'un, elle n'en démordait pas.

« On ne parle que de ça depuis ce matin ! insista Céline.

— Eh bien non, désolée. Je suis trop prise par mes soucis en ce moment, je n'ai pas envie de prendre ceux des autres en pleine tête.

— Non mais quand même, tu ne sais pas que Rudy Viranguin a disparu ?

— L'animateur de télé ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Personne n'en sait rien, fit Louise. Il n'est pas rentré chez lui jeudi soir.

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de grave, ajouta Céline. Il est trop, trop beau. »

Oriella visualisait assez bien l'animateur, un type au teint sombre, toujours souriant, les cheveux aux épaules et l'humour généralement pas très drôle. Si elle se souvenait bien, il était d'origine réunionnaise. En tout cas, du point de vue du physique, c'était effectivement le genre d'homme qui plaisait à Céline.

« Et comment est-ce qu'ils vont faire pour le jeu, là ? *De la Culture avant Toute Chose* ? »

— D'après ce qu'ils disaient tout à l'heure au journal télévisé, ils venaient de terminer l'enregistrement de toute une série d'émissions, donc ils vont continuer à diffuser le jeu pendant deux ou trois semaines. Mais le plus important, ce n'est pas ça, Riri. Imagine qu'il ait été enlevé, il faut le libérer très vite !

— C'est bizarre. Je me demande bien qui peut avoir envie d'enlever un gars qui n'est connu que parce qu'il a repris depuis un an l'animation d'un jeu télévisé pour les vieux. Ce n'est pas une super célébrité et je ne pense même pas qu'il soit très riche.

— C'est tout le mystère de cette affaire, dit pensivement Céline. Toi qui es dans la police, est-ce que tu as une idée de ce qui a pu se passer ? »

Oriella secoua la tête.

« Les radios-moquette, je ne les aurai qu'après avoir repris le travail, et je suis encore en congé maladie pour une quinzaine de jours. Donc en attendant, pas de rumeurs, désolée. »

Fatalement, sa remarque amena la conversation vers ce qu'elle avait fait de sa première semaine de repos. Il lui fallut bien raconter l'abus de boisson du mardi soir, ainsi que la découverte d'un inconnu sur son canapé le lendemain matin.

Ses deux camarades ouvrirent des yeux ronds :

« Il s'appelle vraiment comme le fils de Will Smith ?

— Attends, tu es sûre qu'il ne t'a rien fait pendant que tu dormais ?

— Je vous jure, il s'est posé sur mon canapé et il est resté là à attendre que je me réveille. Au moment où je me suis levée, il avait fini par s'endormir.

— Ce n'est pas possible, ça n'existe pas, un gars qui s'occupe d'une fille bourrée sans avoir l'intention d'en profiter ! De deux choses l'une : soit c'est un alien, soit il est homo.

— C'est ce que je me suis dit au début, mais il est revenu me voir hier et on a dîné ensemble, alors je n'en suis plus si sûre. Je crois juste qu'il est tellement droit que l'idée ne lui est même pas venue.

— Oh, Riri, je connais ce regard. Il te plaît bien, ce Jaden, pas vrai ?

— Oui, enfin, pas plus que ça, quoi. »

Céline pointa vers Oriella un doigt catégorique :

« Louise a raison. Ton visage a changé quand tu as commencé à parler de lui. Il y a quelque chose entre vous.

— Mais enfin, pas du tout, voyons ! J'étais juste en train de penser à la façon dont il prononce mon prénom. Avec son accent, ça donne Owiyella, c'est mignon comme tout et oui, j'admets, ça me fait sourire. Mais non, je n'ai pas l'intention de sortir avec lui.

— Tatata. Tu es en plein déni, ma grande. Est-ce que tu sais qu'il y a des toubibs qui soignent ça ?

— Oh oui, je sais. J'en vois un dans dix jours. Mais pas pour ça. »

La jeune femme croisa les bras et se cala au fond de son siège.

« C'est quand même terrible. Ce n'est pas parce qu'un homme un peu séduisant prend le temps de me remonter le moral qu'il faut que je tombe amoureuse de lui, si ?

— Si.

— Si.

— Vu comme ça, c'est vrai que ça a l'air plus simple. Sauf que si ma vie sentimentale était simple, je ne serais pas célibataire avec une collection d'ex longue comme le bras. »

Pour la peine, ses deux copines ne surent plus quoi répondre.

Ce qu'elle avait omis préciser et qui ajoutait à la confusion globale, c'était que sa collection était au point mort depuis six mois, faute d'arriver à faire le deuil de sa relation avec Martial, l'homme qui avait partagé sa vie pendant trois ans et dont elle se sentait toujours vaguement amoureuse.

À la table d'à côté, un homme assis tout seul devant un café se mit à rire. Oriella se tourna brusquement vers lui et l'observa : des lunettes, une petite calvitie, il n'avait pas de téléphone, ne semblait rien lire, bref, avait tout l'air d'écouter la conversation. L'individu baissa la tête d'un air penaud quand il se rendit compte que la jeune femme le regardait un peu trop fixement.

« Monsieur ? dit-elle.

— Oui ? fit-il, gêné.

— C'était votre portefeuille, sur le bord de la table ?

— Oui, en effet, pourquoi ?

— Parce que pendant que vous regardiez dans le décolleté de ma copine, il y a un jeune qui vous l'a volé. »

Chapitre 14 – Le nom de la compagnie

Si les Mazot avaient l'habitude de faire la grasse matinée le dimanche, ce n'était pas le cas de Jaden Smith. En se levant sur le coup de neuf heures, Émilie trouva son invité lavé, rasé et habillé, en train de consulter on ne savait quoi sur internet.

« Bonjour Jaden, vous êtes bien matinal. Qu'est-ce que vous faites ? »

— Bonjour, Émilie. Je cherche une église, mais pas une catholique.

— Pourquoi... Ah oui, c'est vrai, on est dimanche, vous voulez sans doute aller à la messe.

— Oui. Vous, les Français, vous n'allez pas beaucoup à l'église, n'est-ce pas ?

— Dans l'ensemble, non. Moi encore moins que les autres, d'ailleurs : je ne suis pas croyante, donc je ne vois pas ce que j'irais faire dans une église. »

Jaden fronça les sourcils.

« Vous voulez dire... Vous êtes athée ? »

— Pas exactement. Plutôt agnostique. Je ne me sens pas concernée par les problèmes de religion.

— Vraiment ? Vous ne voulez pas accueillir Dieu dans votre vie ? »

Émilie eut un curieux sourire asymétrique.

« Franchement, Jaden, dites-moi pourquoi j'irais m'embêter à croire en un Dieu qui a laissé faire la Shoah, la pandémie de sida, les famines en Afrique et les chansons d'Amel Bent ! »

Le jeune homme resta sans voix un instant.

« Amel qui ? »

— Laissez tomber. Est-ce que vous avez mis le doigt sur la bonne église ?

— Je crois que j'ai trouvé, oui.

— Alors est-ce que vous pouvez libérer l'ordinateur ? J'ai eu une idée pendant la nuit et il y a un truc que j'aimerais vérifier. »

Ayant renoncé à convaincre Émilie Mazot de s'intéresser à la religion, Jaden réussit de justesse à ne pas manquer le début de la messe.

Il vivait très bien la contradiction entre sa foi chrétienne et les principes de pensée orientale dans lesquels il avait grandi. Il avait même l'impression que l'un équilibrait l'autre et que c'était de l'union des deux qu'il tirait l'énergie dont il avait besoin pour aider les autres.

Néanmoins, à la sortie de l'office, il avait plus envie de se dégourdir les jambes que jamais. Il entama donc un long parcours à pied, longeant les bords de Seine à partir du Quai de Bercy, décidé à avancer jusqu'au moment où il se laisserait de marcher. Le temps était couvert, il y avait un peu de vent. C'était de très bonnes conditions pour une longue promenade.

Il avait atteint le pont Alexandre III quand son téléphone mobile se mit à déverser un flot d'orgue et de guitare saturée, la sonnerie réservée aux appels de Jasmine. Il s'assit sur un plot de béton, à côté d'une Jeep très mal garée, et décrocha :

« Oui ? »

— Oncle Jaden, bonne nouvelle, j'ai réussi à télécharger un peu de contenu de l'extranet de NAXOS !

— Bravo, je savais que je pouvais compter sur toi ! Alors, dis-moi tout : est-ce que j'avais raison, est-ce que le tueur aux douze euros est bien lié à l'organisation ? »

La jeune fille hésita un instant.

« C'est compliqué.

— Voyons, ça ne peut pas être compliqué, il est lié ou bien il ne l'est pas, normalement !

— En fait, il semble qu'il y ait un lien. J'ai trouvé un sujet sur leur forum interne où ils disent que la police est mûre, parce que maintenant, il y a une circulaire qui recommande aux agents de faire très attention aux feux d'artifice. Apparemment, leur opération dépend du fait qu'on s'attend à retrouver un corps là où des fusées ont été tirées. Or, ça, si j'ai bien retenu ce que tu m'as dit, c'est un élément typique du mode opératoire du fameux tueur aux douze euros.

— Alors oui, c'est lié. Pourquoi est-ce que tu dis que c'est compliqué ?

— Parce que dans le même sujet, il y a des membres de l'organisation qui s'inquiètent du fait qu'ils ne le maîtrisent pas. Ils ne savent ni où ni quand il va frapper.

— Je ne comprends pas.

— Alors je vais faire simple : NAXOS compte profiter de l'existence du tueur aux douze euros pour détourner l'attention de la police pendant qu'ils préparent leur opération. En revanche, le fameux tueur ne fait pas partie de l'organisation. Je ne sais même pas s'ils savent qui il est. »

Jaden était perplexe.

« C'est quand même une sacrée chance pour eux qu'il y ait un tueur en série à Paris au moment où ils prévoient d'agir.

— On n'en sait rien. On peut imaginer qu'ils ont ta chance, ou alors, qu'ils attendent depuis des années d'avoir une occasion comme celle-ci. Dans tous les cas, je n'ai aucune information sur ton tueur aux douze euros. Il va falloir trouver autre chose si on veut remonter jusqu'à NAXOS.

— Est-ce que tu as une piste à me suggérer ? Est-ce que tu as des informations ?

— Pour l'instant, presque rien. J'ai téléchargé un certain nombre de fichiers avant de me faire éjecter de leur réseau, mais il faut que je les décode et que je les lise un par un. Ça va me prendre du temps. Tout ce que je peux te dire, c'est que NAXOS est un acronyme.

— Qu'est-ce qu'il signifie ?

— C'est du français, alors j'espère que je prononce bien... *Nouvel AXe d'Organisation Sociale*.

— Ça ne veut rien dire !

— Ma connaissance du français est très basique, mais je suis d'accord avec toi. Le fait est que de nos jours, les sociétés ont tendance à choisir l'acronyme d'abord, et ensuite seulement à chercher une signification qui peut coller dessus. On dirait que les organisations secrètes s'y mettent aussi.

— Et c'est tout ?

— Oui, tant que je n'ai pas lu le reste. J'ai encore quelques centaines de mégaoctets à décoder. Je te rappellerai dès que j'aurai trouvé quelque chose d'intéressant. »

Jaden se gratta la tête. Il était prêt à raccrocher quand un point essentiel lui revint :

« Le plus important, c'est que tu arrives à déterminer la nature de cette fameuse opération. Je suis un peu coincé tant que je ne sais pas si je dois arrêter des chars ou combattre des femmes-ninjas en bikini à paillettes.

— J'imagine que tu préférerais la seconde hypothèse...

— Non, je n'aime pas me battre contre des femmes. Mais dis-moi, Jasmine...

— Oui, oncle Jaden ?

— Est-ce que tu pourrais me dire qui est Amel Bent ? »

Chapitre 15 – Une réunion propre et saine

Le jardin d'hiver du manoir de Chateaufort avait été complètement remanié pour accueillir un bassin à alligators, que la maîtresse des lieux nourrissait depuis une passerelle. Elle aimait ses trois bébés comme ses propres enfants, peut-être un peu moins que son vrai fils, mais à peine. Ses visiteurs s'étonnaient souvent de voir avec quelle facilité elle reconnaissait les animaux alors qu'elle ne les voyait pas très souvent, étant donné que sa qualité de première dame de France la retenait beaucoup loin de la maison.

La réunion de NAXOS était prévue dans un quart d'heure, et le chef de l'organisation admirait les alligators, accoudée à la rambarde de sa passerelle.

« Antonius, tu es un glouton ! dit-elle amoureusement. Laisse donc un peu de viande à Plinius ! »

Julius, le troisième reptile, mastiquait avec application les restes d'un t-shirt en lambeaux. Au bord du col, on distinguait tout juste une étiquette noire ornée d'un petit diable de profil qui soulevait son chapeau. Madame emballait parfois les repas de ses alligators dans des vêtements, toujours de la même marque, pour savourer la joie de les voir se faire déchiqueter. C'était une façon tout à fait valable de se défouler en attendant d'avoir le pouvoir, le vrai, celui qui lui permettrait, entre autres, de fouler aux pieds ces agitateurs qui avaient osé se moquer d'elle et en tirer profit.

Lorsque sa montre se mit à sonner, indiquant que le début de la réunion était proche, la dame soupira et s'arracha à la contemplation de ses bébés avec un sourire un peu triste.

Rien dans les étages de la maison ne faisait écho au décor minimaliste des pièces du sous-sol. Les cadres de NAXOS, trois femmes pour deux hommes environ, étaient réunis dans la grande salle à manger du premier étage, autour d'une table cirée de frais, au milieu de laquelle trônait une vieille soupière de Gien sur un napperon de dentelle. Les rideaux avaient été tirés pour se protéger des regards indiscrets, mais deux lustres éclairaient vivement la pièce.

Tout le monde était en place, on n'attendait plus que le boss.

La porte du fond finit par s'ouvrir et laisser passer un grand lapin rose, qui traversa la salle d'un pas très digne et se plaça derrière la chaise du président.

« Quelque chose vous fait rire ? » demanda-t-il avec la voix de la première dame.

Le brouhaha qui avait commencé à s'élever s'éteignit aussitôt. Personne ne parla à voix haute. Seuls quelques courageux tentèrent d'expliquer par gestes que le costume était peut-être de trop.

« Très bien, répondit la dame en ôtant la tête de lapin. Je vois donc que vous êtes d'accord avec moi : nous n'avons pas besoin de décorum spécial société secrète. Notre assemblée a l'air d'un Conseil des Ministres ? C'est parfait. Elle en sera peut-être vraiment un, lorsque nous serons passés à l'action. »

Pour appuyer ses paroles, elle dézippa également le costume de fourrure rose, qui aurait glissé à ses pieds de façon très érotique si elle n'avait pas porté un tailleur gris en-dessous. Elle le fit glisser derrière elle du bout d'un escarpin argenté, tira sa chaise et prit place.

« Si je vous ai convoqués un dimanche soir, c'est pour vous annoncer la nouvelle que nous attendons tous depuis des mois : toutes les conditions sont enfin réunies. Nous allons pouvoir lancer l'opération Tour Eiffel. Il était temps, d'ailleurs, puisque nous n'avons pas beaucoup de créneaux où placer l'opération Beaux Rêves qui doit avoir lieu ensuite, et que justement, il y en a un qui arrive vendredi prochain. Autant dire que nous sommes passés d'une situation d'attente à une situation d'urgence, et que ce n'est pas pour me déplaire. »

D'un geste, elle invita le professeur Chollet à résumer le déroulement du dernier test du Faiseur de Rêves. Aucune allusion ne fut faite aux chaussettes de Marguerite.

Ensuite, une dame se leva à son tour et expliqua à quel point le tueur aux douze euros, avec son habitude de tirer un feu d'artifice après chaque meurtre, allait faciliter la logistique de l'opération Tour Eiffel. Il suffirait de déclencher une fausse alerte à proximité du site pour détourner l'attention de toutes les forces de police situées dans le secteur. Pendant quelques minutes, l'équipe technique de NAXOS aurait donc les coudées franches pour commencer l'installation du matériel. Il faudrait ensuite camoufler celui-ci, avec la complicité d'un vigile du monument qui, compte tenu de son salaire, n'avait pas été très difficile à acheter.

À la fin de ce discours, le boss reprit la parole et annonça de sa voix sourde qu'à la suite de ces excellentes nouvelles, l'opération Tour Eiffel serait planifiée le lendemain lundi, aux alentours de vingt-deux heures.

« Le Nouvel AXe d'Organisation Sociale sera enfin une réalité ! conclut-elle. Nous pourrons éliminer des réseaux d'information toute trace de machisme, de racisme, de contestation étudiante à cheveux gras, de contre-information et de black metal ! »

Quelques exclamations joyeuses se permirent de lui répondre, sur le thème des slogans officiels de NAXOS :

- « Place aux artistes !
- Place aux femmes !
- Non aux pirates du Web !
- Non aux cheveux gras ! »

Soudain inspirée, la première dame de France se leva, tendit les bras dans une pose quasi christique, et lança :

*« Ève lève-toi et danse avec la vie
L'écho de ta voix est venu jusqu'à moi
Ève lève-toi tes enfants ont grandi
En donnant la vie je serai comme toi ! »*

Au lieu de galvaniser ses troupes, elle ne réussit qu'à faire tomber un silence gêné. Non seulement son filet de voix se prêtait mal au refrain de la chanson, mais en plus, nombreux étaient les membres du conseil qui ne voyaient pas quel rapport ces vers pouvaient bien avoir avec la conquête du pouvoir.

« Décidément, vous n'êtes pas joueurs, ce soir, déplora-t-elle. Ce n'est pas parce que nous voulons une société propre et saine que nous devons avoir un balai dans le fondement. »

Elle se rassit sans se départir de son beau demi-sourire. Si elle était gênée, elle le cachait très bien.

« À présent que l'information essentielle est partagée, l'un d'entre vous a-t-il une remarque à faire ou une question à poser, pendant que nous sommes tous réunis ? »

Après quelques secondes d'hésitation, la responsable de l'informatique leva légèrement la main pour demander la parole. Un signe de tête l'autorisa à parler.

« Notre réseau a subi deux intrusions au cours des derniers jours. Les deux fois, le pirate a téléchargé des fichiers codés. Les chemins d'accès étaient différents. Néanmoins, la façon d'opérer était la même. Nous pensons qu'il s'agit d'une seule personne, et donc de quelqu'un qui ne frappe pas au hasard, mais qui nous vise nommément. »

Le mot « pirate » avait fait danser un reflet meurtrier dans les yeux de la première dame.

« Je suppose que vous êtes sur la piste de ce sale petit voleur... »

— Bien entendu. Notre administrateur réseau est sur l'affaire. Nous vous en dirons plus dès que nous aurons identifié l'intrus.

— J'espère bien. Il faut que ce pirate serve d'exemple pour tous les autres, c'est compris ?
Personne ne doit se croire autorisé à s'attaquer à NAXOS.

— Je suis bien d'accord, boss. Vous aurez sa tête. Sur un plateau d'argent livré par UPS, si vous le désirez. »

Madame eut un sourire carnassier.

« Un Chronopost suffira. »

Chapitre 16 – Tueurs à la française, sbires à l'américaine

Déçu de ne pas avoir trouvé de lien concret entre le tueur aux douze euros et l'organisation NAXOS, Jaden décida de ne pas rester inactif en attendant des nouvelles de sa nièce. Dès le lundi matin, il s'installa dans un bar parisien pris au hasard, et entreprit d'écouter ce que racontaient les clients. Il aurait volontiers commencé la veille au soir, mais afin de ne pas avoir l'air de prendre l'appartement de François Mazot pour un hôtel, il avait passé la soirée avec son ancien adversaire, à évoquer des souvenirs communs et à jouer aux cartes.

Ce n'était donc qu'aujourd'hui, plein de motivation, qu'il buvait des cafés au comptoir et semblait très absorbé par un journal gratuit. En fait, il guettait les piliers de bar qui, à New York, faisaient circuler mieux que personne les ragots de tous les milieux. Il n'y avait pas de raison pour que ce soit différent à Paris.

En fin de matinée, quelques trognes caractéristiques firent leur entrée dans l'établissement et les premiers ballons de rouge vinrent garnir le comptoir. Jaden Smith tendit l'oreille et nota les sujets de conversation.

La disparition mystérieuse d'une personnalité de la télévision était sur toutes les lèvres. Était-ce lié à NAXOS ? Au tueur aux douze euros ? Ou s'agissait-il d'une affaire sans aucun lien, qui avait juste le malheur de se produire au même moment ? Jaden feuilleta le journal gratuit devant lui et trouva un résumé de l'histoire.

La photo lui rappela tout de suite des souvenirs récents : le dénommé Rudy Viranguin était l'animateur du jeu que regardait Émilie Mazot. D'après l'article, le jeune homme n'avait laissé aucune trace, à part son portefeuille, rapporté au commissariat par un salarié de la banque située en face des locaux de France Télévisions, qui disait l'avoir trouvé rue Leblanc. Sous couvert d'anonymat, un policier affirmait que l'animateur ne pouvait pas avoir été enlevé à cet endroit : la rue était trop passante, il y aurait forcément eu des témoins. Le mystère restait donc entier.

Constatant que la conversation déviait sur la façon dont Viranguin avait dénaturé *De la Culture avant Toute Chose* en introduisant du second degré et de l'autoparodie dans un jeu qui avait été sérieux pendant quinze ans, Jaden se dit qu'il allait devoir entrer dans la discussion. S'il n'intervenait pas, il entendrait parler de télévision française pendant une heure et n'apprendrait rien des ragots de la rue.

Il s'approcha donc du pilier de bar le plus proche et se fit violence en commandant à son tour un ballon de rouge. Il servait du vin tous les jours au Vineapple, mais n'en buvait presque jamais. C'était Oliver qui gérait cette partie-là de leur carte.

« Bonjour, dit-il avec un signe de tête amical. Cette histoire est étrange, n'est-ce pas ? Il y a beaucoup de mystères à Paris, il me semble. »

Il avala une gorgée de vin et tâcha de ne pas grimacer.

« Comment ça, beaucoup de mystères ? Là, tu me poses une colle, mon petit pote. De quoi est-ce que tu me causes ? »

Jaden se rendit compte un peu tard qu'il avait surestimé sa compréhension du français de la rue. S'il avait plus ou moins compris ce que lui disait son interlocuteur, c'était grâce à son air interrogateur, bien plus que grâce à son vocabulaire un peu trop fleuri pour un étranger.

« Eh bien... On raconte qu'il y a un tueur en série dans votre ville.

— Wololo, d'où est-ce que tu sors ça, mon gars ? On n'est pas en Amérique, ici, on n'a pas de FBI, nous. Et est-ce que tu sais pourquoi on n'a pas de FBI ?

— Euh, non...

— Parce qu'on n'a pas assez de tueurs en série ! »

Plusieurs personnes éclatèrent de rire le long du comptoir. L'affaire s'annonçait compliquée.

« Remarque, fit un autre ivrogne, quand on en a, ils ont la classe. Landru, Petiot, ça, c'était du tueur en série comme on n'en fait plus de nos jours ! Le crime à la française, monsieur ! »

Le barman, qui récupérait les verres vides, leva un sourcil.

« Parce qu'Émile Louis ou Guy Georges, c'était du crime propre et distingué ? Et aussi Michel Fourniret, pendant que vous y êtes ? »

Son client ne se démonta pas :

« Mon petit Mathieu, sois gentil, laisse parler les grandes personnes. Et remets-moi la petite sœur. »

Le barman haussa les épaules et ne tenta plus de se mêler de la conversation.

« Pourtant, insista Jaden, quelqu'un m'a dit... »

— Que tu m'aimais encore ! coupa un troisième poivrot, dont le voisin se mit à pouffer derrière son verre.

— Non, que des gens sont étranglés dans la rue et que le tueur tire des fusées, espérant que la police les retrouve. »

Il y eut un silence.

« Tu veux un conseil ? demanda le premier ivrogne.

— Oui, si vous voulez.

— Arrête le vin tout de suite, mon petit père. Ça ne te réussit pas. »

Le jeune homme ne savait plus par quel bout prendre son initiative pour la remettre sur les bons rails. Il regarda son verre de rouge, se dit qu'au moins, il ne serait pas obligé de le finir, et retourna au tabouret de bar sur lequel il avait déjà passé une petite heure à feuilleter le journal. Il commença à compter sa monnaie. Les euros n'étaient pas faciles à gérer : trop de pièces, pas assez de billets.

« Hep, monsieur ! » fit soudain une voix près de lui.

Jaden releva la tête et reconnut le barman, qui rangeait des verres derrière le comptoir avec un air de conspirateur sur le visage.

« Franchement, vous espérez amener la conversation quelque part avec des poivrots pareils ? »

— Je réussis à faire ça dans mon bar à New York.

— Ah. Mais vous savez, pour paraphraser ce qu'a dit mon client tout à l'heure, on n'est pas à New York ici, monsieur. Et je crois que vous sous-estimez le pouvoir du Café du Commerce.

— Le pouvoir du quoi ? »

Par acquit de conscience, le jeune homme vérifia le nom imprimé sur sa serviette en papier : il était écrit *Café de la Tour*, pas *Café du Commerce*.

« Puisque vous avez un bar, reprit le barman, vous savez que les clients ont des discussions bien à eux dès le premier verre, des idées claires et définitives sur la façon dont le monde tourne et celle dont il devrait tourner ? Vous savez qu'à les entendre, on croirait qu'ils sont plus compétents que les gens qui nous gouvernent ? »

— Oui, je sais très bien.

— Dites-vous qu'il y a des endroits où c'est pire, et que Paris est le plus représentatif de tous. On dirait qu'il y a une petite graine de rébellion à la française qui rend les discussions totalement incontrôlables. Donc si vous voulez écouter et prendre des notes, faites-vous plaisir, il y a plein de gens qui font ça, mais n'essayez pas d'orienter les débats, ça n'a aucune chance de marcher. Regardez, vous leur dites qu'il y a peut-être un tueur en série dans la ville, et tout ce que ça leur inspire, c'est de lever leur verre à la santé du docteur Petiot.

— C'est étrange. Je croyais que je connaissais les Français, mais pas du tout.

— Cela dit, moi, ça m'intéresse, votre histoire d'étrangleur. Où est-ce que vous avez entendu ça ? »

Jaden se lia d'amitié avec le jeune barman, que le poivrot de tout à l'heure avait appelé Mathieu mais dont le vrai prénom était Maxime. Le garçon venait du Cantal, ce qui donnait du crédit à la légende selon laquelle presque tous les cafés de Paris étaient tenus par des Auvergnats. Contrairement à Jaden, il n'avait pas de véritable vocation pour les métiers où l'on allait à la rencontre des autres, et subissait les contacts plus qu'il ne les recherchait. Néanmoins, il savait être chaleureux et s'intéressait à une foule de choses, surtout en guise de documentation : il écrivait en effet des scénarii de films qu'il espérait réaliser un jour. Mis en confiance, l'Américain lui exposa sa théorie, les liens supposés entre un tueur aux douze euros cherché en vain par la police et une organisation secrète qui voulait conquérir le monde. Maxime eut l'air de trouver l'idée géniale.

« Je peux m'en inspirer pour mon prochain scénario de polar ?

— Si vous voulez.

— Par contre, il faudra que je trouve un autre nom pour mon héros : ça ne fait pas crédible, un enquêteur qui s'appelle comme le fils de Will Smith. »

Finalement, Jaden passa derrière le comptoir et retrouva ses réflexes de barman. Les clients n'eurent pas l'air de s'étonner d'être servis par un grand brun avec un accent américain.

« C'est la crise, hein ! » lui dit un monsieur d'une quarantaine d'années, en faisant une grimace qu'il croyait sans doute être un sourire.

D'après ce qu'il ressortit de quelques phrases échangées avec lui, il imaginait que le jeune homme avait trouvé refuge dans un bar parisien après la faillite de son entreprise, peut-être une banque. Jaden se demanda par quel chemin mental tordu il en était arrivé à une telle conclusion.

En fin d'après-midi, alors qu'il sortait du café et se promenait à travers Paris avant de rentrer chez François, la musique qu'il attendait tant s'échappa de son téléphone mobile : sa nièce l'appelait.

« Oui, Jasmine, je t'écoute !

— Bonjour, oncle Jaden. Je vais bien, merci d'avoir demandé.

— Désolé. Moi aussi, je vais bien. Tu n'es pas à la maison, n'est-ce pas ?

— Non, je suis dans le bus. Je rentre de l'université. J'ai un module de mathématiques le lundi matin.

— Ah oui, c'est vrai, j'oubliais. Alors, qu'est-ce que tu as appris de beau ?

— De beau, pas grand-chose. J'ai lu quelques documents sur mon portable pendant le cours et c'est plutôt du genre très moche. Pour commencer, l'existence du tueur aux douze euros n'est pas une coïncidence. NAXOS ne le contrôle pas, mais apparemment, c'est quelqu'un de chez eux qui a fait de lui un meurtrier.

— Comment est-ce possible ?

— Je ne sais pas très bien. Apparemment, ils ont fait des expériences, quelque chose comme ça. Il me reste des fichiers à décoder, peut-être que je trouverai plus d'informations dedans. Quoi qu'il en soit, ils ont créé un tueur psychopathe dans le simple but de pouvoir agir tranquillement à Paris. Alors j'ai cherché ce qu'ils préparaient, et j'ai trouvé plusieurs références à un Faiseur de Rêves, qui serait une machine capable de transformer les gens en somnambules et de leur donner des ordres simples pendant leur sommeil.

— Attends une minute, ça existe, ça ?

— À ma connaissance, non, mais va savoir ce que certains savants fous peuvent développer en cachette... Si NAXOS possède réellement ce genre de machine et qu'ils arrivent à prendre le contrôle de tout Paris, c'est effectivement une opération qui a de quoi faire trembler Washington.

— Oui, mais nous sommes là, et ça, ils ne l'ont pas prévu. Comment est-ce que ça fonctionne ?

— Apparemment, des ondes électromagnétiques, comme un émetteur de radio, mais sur une fréquence qui attaque directement le cerveau. Je ne comprends pas tout. La seule chose que je sais, c'est que s'ils veulent s'attaquer à beaucoup de monde, il leur faut un émetteur puissant et que ça prend de la place. Donc ils ne peuvent pas se planter au milieu de la ville avec trois machins dans des sacs à dos comme s'ils voulaient poser une bombe. Il leur faut un local avec un minimum de place, si possible à une certaine altitude. »

Jaden entendit à travers le téléphone le bruit des portes du bus qui s'ouvraient, puis les pas de Jasmine qui en descendait. La jeune fille avait encore deux cents mètres à marcher jusqu'à la maison.

« Si ça entre directement dans le cerveau, fit-il remarquer, il doit y avoir un moyen d'éviter d'être affecté, sans quoi celui qui déclenche la machine se retrouve lui aussi transformé en somnambule... »

— Oncle Jaden ? murmura soudain sa nièce.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Quelque chose ne va pas. Il y a une bonne douzaine de types postés près de la maison, juste de façon à ce que Grand-Père ne puisse pas les voir depuis le restaurant.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Oh oh. Ils regardent vers moi. On dirait bien que c'est moi qu'ils cherchent. »

Le jeune homme passa la main le long de son visage, à la recherche d'une idée géniale.

« Écoute, Jasmine, ne panique pas. Est-ce que tu es déjà à l'embranchement pour aller au dojo ?

— Presque.

— Alors tu vas courir te réfugier là-bas. Normalement, le lundi, Oliver y est presque toute la journée. Il te protégera.

— Contre une douzaine d'hommes ?

— Ne le sous-estime pas. Il est presque aussi fort que moi, et j'espère qu'il n'est pas seul.

— D'accord, oncle Jaden.

— Maintenant, raccroche et file ! Cours ! Cours ! »

Jaden Smith s'appuya sur une façade et regarda fixement son téléphone désormais muet. Si quelqu'un s'en prenait à Jasmine, c'était certainement parce qu'elle avait fourré son nez dans les échanges privés des membres de NAXOS, chose qu'elle n'aurait jamais faite s'il ne le lui avait pas demandé. Bref, sa nièce était en danger, c'était sa faute à lui, et il était à un océan de distance, trop loin d'elle pour pouvoir la protéger.

Néanmoins, elle avait eu le temps de lui transmettre des informations importantes. Il y avait bien quelque chose de concret entre le tueur solitaire et l'organisation secrète. Et celle-ci devait installer un émetteur puissant dans un lieu élevé.

Il lui fallait maintenant se faire aider par quelqu'un qui connaissait Paris.

Le jeune homme composa le numéro d'Oriella.

Chapitre 17 – Panique au dojo

L'administrateur réseau de NAXOS avait passé des heures à remonter le fil des connexions du pirate, qui n'était pas entré dans l'extranet sans précautions. La trace de l'intrus se perdait plusieurs fois sur d'obscurs serveurs russes, si bien qu'il avait fallu envoyer des sommes non négligeables sur des comptes Paypal avant d'avoir la suite de la piste.

Au final, après une traque interminable et une quantité astronomique de tasses de café ingurgitées, il avait réussi à localiser le fournisseur d'accès et la zone d'où avait agi le pirate. Il s'agissait bien d'une seule et même personne, apparemment : les traces convergeaient toutes vers un quartier relativement tranquille de la banlieue de New York.

De là, l'administrateur avait passé le relais à l'antenne américaine de NAXOS, une ancienne société secrète qui avait été absorbée à l'époque où son président était l'amant du boss. Cela datait déjà d'un certain nombre d'années, bien avant que Madame n'épouse le président de la République Française.

De l'autre côté de l'Atlantique, les spécialistes locaux de l'informatique avaient pris le relais. Millie, une enquêtrice impitoyable mais dotée d'une voix très douce, avait téléphoné au fournisseur d'accès et avait obtenu l'adresse de l'intrus. Le propriétaire de la ligne était un monsieur Wong qui frisait les soixante-dix ans et n'avait pas du tout le profil d'un génie du piratage. En explorant les réseaux sociaux, cependant, il ne fut pas bien difficile de découvrir qu'il y avait sous son toit une étudiante en mathématiques et informatique. C'était sans doute elle qu'il fallait livrer au boss. Jasmine Harrison.

Millie imprima quelques photos de la jeune fille, une brune menue au teint blafard, et les transmit à Reynald, le chef de la brigade d'intervention. C'était maintenant à lui d'aller la chercher à son domicile et de l'amener aux locaux de NAXOS USA, qui se trouvaient à Baltimore.

Vers midi, l'équipe était sur le point de s'introduire discrètement dans la maison quand un des membres aperçut la cible au bout de la rue.

« Regardez, chef, ce n'est pas elle, là-bas ?

— On dirait bien que si. »

Deux secondes plus tard, la jeune fille avait pris ses jambes à son cou et avait disparu dans une rue transversale.

« Je crois qu'on peut oublier la discrétion, les gars, elle sait qu'on en a après elle ! Vite, il faut qu'on la retrouve ! »

Reynald s'élança, suivi de ses hommes. Comme, contrairement à Jasmine Harrison, ils portaient des chaussures adaptées à la course et non pas de grosses bottes à boucles pesant un bon kilo chacune, ils couraient plus vite qu'elle et n'eurent aucun mal à la suivre. Ils ne ralentirent pas en la voyant passer la porte d'un immeuble un peu plus loin. Au contraire, ils s'engouffrèrent à sa suite, et eurent le temps de voir un homme blond en tenue de kung-fu qui la faisait entrer dans une salle de sport.

La porte se referma au moment où ils arrivaient. Certains membres du groupe ne ralentirent pas assez, entraînèrent les autres, et toute la brigade alla s'écraser au fond du couloir dans le désordre le plus complet.

Reynald fut le premier à recouvrer sa dignité. Il épousseta sa veste et alla tambouriner à la porte.

« Mademoiselle Harrison ! Nous voulons juste vous parler, est-ce que vous avez deux minutes à nous consacrer ? »

De l'autre côté, on entendit des gens qui parlaient à voix basse, puis un « Quoi ? » plus sonore, prononcé par un homme. Le même homme qui, un instant après, s'écria :

« Laissez Jasmine tranquille ! Elle n'a rien à vous dire. »

Reynald eut un sourire crispé. Il y avait bien longtemps qu'on ne lui avait pas lancé de réplique héroïque à la tête. Sous prétexte que ce monsieur faisait du kung-fu, espérait-il retenir à lui tout seul une douzaine de sbires ?

« Si vous le prenez comme ça, nous allons venir la chercher nous-mêmes. »

Il recula dans le couloir et fit signe à ses hommes de se préparer à enfoncer la porte.

« Chef, est-ce qu'on peut lui tirer dessus ? »

— C'est trop dangereux. Nous risquerions de toucher la petite, or le chef veut que nous la lui amenions vivante. Souvenez-vous du savon qu'on a pris la fois où on a buté une cible sans le faire exprès. Je n'ai pas envie de finir dans un bassin à alligators comme Winston. »

Ceux qui avaient connu Winston, l'ancien chef d'équipe qui avait effectivement cher payé la bavure, baissèrent la tête et lui rendirent hommage sous la forme de deux secondes de silence.

« Maintenant, on y va ! reprit Reynald. Enfoncez-moi cette porte ! »

Les sbires se relayèrent, frappant chacun à son tour. Au bout du quatrième impact, la porte céda et l'infortuné équipier avança de quelques pas à l'intérieur de la pièce avant de perdre l'équilibre.

Le chef repéra immédiatement Jasmine Harrison, recroquevillée sur un tatami dans un coin de la salle. Le grand blond, quant à lui, se tenait face à la brigade, le visage dur, le regard vaguement absent, comme s'il se concentrait sur quelque chose. Il y eut une demi-seconde suspendue, où chacun se demandait quel serait le prochain mouvement.

Puis Reynald avança. Il avait des notions d'arts martiaux, et aussi un couteau dissimulé dans une poche de poitrine. Ce n'était pas un gars isolé qui lui ferait peur.

Alors qu'il passait la porte, un pied le cueillit au niveau de l'estomac. Il se plia en deux sous l'effet de la douleur, et n'eut pas la présence d'esprit d'échapper à l'enchaînement de coups qui suivit. Il roula à terre. Au moment où son petit déjeuner remontait inexorablement, il se rendit compte qu'il venait d'être mis au tapis par une jeune femme noire, elle aussi en tenue de kung-fu, et que d'autres pratiquants étaient en embuscade derrière la porte. Tous de grands adolescents ou de jeunes adultes.

Il voulut crier : « Entrez dans ce dojo et plantez-moi ces guignols ! »

Mais la moitié des mots se noya dans le flot de son café du matin, où surnageaient encore des bouts de cake à la banane.

Les quelques sbires à qui les jeunes n'avaient pas réussi à régler leur compte ne passèrent pas la limite gardée par Oliver Wesson. Le grand blond n'eut aucune pitié pour des gens qu'il avait vus sortir des armes blanches, et qui d'ailleurs avaient superficiellement blessé deux de ses élèves. Il enchaîna les mouvements comme il ne l'avait jamais fait en compétition, avec un seul but : blesser l'adversaire.

Bientôt il ne resta qu'un dernier sbire. L'homme était plus grand que lui et plus fort physiquement, mais sa connaissance des sports de combat semblait limitée à un peu de boxe anglaise. Oliver esquiva un coup de poing d'un pas rasant, recula et enchaîna sur des coups de pied qui déséquilibrèrent la brute.

« Shelly, bâton ! » cria-t-il à l'intention d'une de ses élèves.

L'interpellée, une fille rousse d'une vingtaine d'années, sursauta et courut lui chercher l'objet qu'il demandait.

Les autres élèves avaient presque oublié l'enjeu et admiraient, fascinés, le face à face entre la technique puissante mais fluide de leur jeune maître et la force brute à peine canalisée de

l'inconnu. Oliver aurait pu se débarrasser de son adversaire s'il réussissait à placer un coup de pied au visage, mais celui-ci était trop grand. Il aurait fallu prendre de l'élan, sauter, ce qui n'était pas possible puisque l'autre ne le laissait pas s'éloigner. Face à un adversaire aussi collant, les techniques du nord, plus faciles à mettre en œuvre quand on avait une certaine liberté de mouvement, n'étaient pas à leur meilleur. Oliver faisait donc ce qu'il pouvait. Conscient qu'il n'arriverait à rien à mains nues, il s'employait essentiellement à éviter ou parer les coups en attendant le retour de Shelly.

Lorsque la fille rousse revint avec le bâton, les autres reprirent conscience du danger et se dévouèrent pour attirer l'attention du sbire. Ils se répartirent autour de lui et lancèrent un cri de guerre.

Se voyant cerné par des artistes martiaux décidés à ne rien lâcher, ce dernier eut un instant d'hésitation qui permit à Shelly de lancer l'arme à Oliver. Le maître s'accorda une courte seconde pour ajuster sa position, engagea un mouvement fluide de tout le corps, frappa une fois, deux fois, et cassa le nez du sbire à la fin de l'enchaînement. L'homme s'effondra avec un grognement.

Oliver analysa rapidement la situation : Jasmine était toujours derrière lui, tétanisée mais indemne. Deux jeunes avaient reçu des coups de couteau au bras et saignaient abondamment. Quant aux membres de la brigade, ils étaient toujours à terre, blessés à des degrés divers, certains inconscients, d'autres trop occupés à gémir de douleur pour faire quoi que ce soit de constructif.

Le jeune homme frappa le sol de son bâton :

« Jasmine, appelle les secours, il y a des gens à évacuer. Les autres, vous vous êtes très bien battus et je suis fier de vous. Certes, j'ai noté quelques irrégularités, mais les circonstances le justifiaient, aussi n'en parlerai-je pas à vos éducateurs respectifs. Ceci étant dit, vous remarquerez que j'ai défait mes adversaires sans trahir mon kung-fu. Au niveau de la technique, est-ce que vous avez vu, pendant le dernier affrontement, la façon dont on transfère le poids du corps au moment de la parade circulaire ? »

Les élèves hochèrent la tête. Ceux qui avaient été blessés avaient beau arborer leur plus bel air bravache, ils étaient quand même un peu pâles.

« Bon, je vais vous faire des bandages en attendant les secours. »

Oliver s'agenouilla devant le premier des deux.

« Jaden, marmonna-t-il, tu as intérêt à arrêter ce complot, parce que pour l'instant, avec tes élans d'héroïsme, tout ce que tu as réussi à faire, c'est à mettre ta nièce et les jeunes de l'école en danger. »

Soudain, il vit du coin de l'œil un éclair en dentelle noire qui passait le long du mur. Sans un mot, sans un son à part un léger bruit de pas, Jasmine sprinta d'un bout à l'autre de la pièce et écrasa de sa grosse botte la main de Reynald, au moment où celui-ci ajustait sa prise sur son pistolet. La jeune fille donna un grand coup de pied dans l'arme pour l'envoyer au loin, indifférente au hurlement de l'homme qu'elle venait de piétiner.

« Il bougeait encore, il allait te tirer dessus ! » hurla-t-elle, hors d'haleine.

Ce n'était pas son genre de crier si fort. D'habitude, elle parlait toujours tout doucement, sauf quand elle s'adressait à Jaden. Sa voix devenait alors plus vivante et elle n'hésitait pas à plaisanter. Mais cela n'avait rien à voir avec la façon dont elle avait crié sa phrase, sur une fréquence à vriller les tympanes.

« Merci Jasmine, dit Oliver. Est-ce que tu as fini d'appeler les secours ?

— En fait non, j'ai lâché le téléphone quand j'ai vu que...

— Ce n'est pas grave, tu as bien fait. Mais maintenant, il faut vraiment que tu passes ce coup de fil. Pendant ce temps, ceux qui ne sont pas blessés, choisissez chacun un de nos

visiteurs, prenez leurs armes, et n'hésitez pas à frapper le premier qui tente de se relever ou de faire un geste. Vous pouvez vous défouler, je ne dirai pas un mot à vos éducateurs. »

Chapitre 18 – Qui veut sauver des millions (de Parisiens) ?

Oriella avait pratiquement couru à travers la moitié de la capitale, à la rencontre de Jaden qui l'attendait sur l'esplanade de l'Hôtel de Ville. Il était bizarre, ça, elle n'en doutait pas un seul instant. Néanmoins, dans son excentricité, il n'en avait pas moins l'air d'être du bon côté de la ligne entre les fous et les sains d'esprit. Et surtout, il était sans doute la personne la plus honnête qu'elle ait rencontrée de toute sa vie. Bref, s'il l'avait appelée en lui disant qu'il avait des informations sur le tueur aux douze euros, elle était prête à jurer que c'était vrai.

« Je suis ici ! » s'écria le jeune homme alors qu'elle était en train de passer près de lui sans le voir.

Elle s'arrêta et lui lança un regard plein d'espoir.

« Bonsoir, Jaden ! Qu'est-ce que vous savez ? Dites-moi tout ! »

Elle s'avança pour lui faire la bise, par habitude. La façon un peu raide dont il tendit la joue lui fit penser que ce n'était sûrement pas ainsi qu'on se saluait, là d'où il venait. Elle n'avait plus qu'à espérer qu'il ne prenait pas le geste pour une familiarité mal placée.

« Venez, dit-il, je me sens mieux quand je marche. »

Il la précéda le long du quai de l'Hôtel de Ville en direction de l'île Saint-Louis. Elle avait l'impression qu'il n'avait rien de spécial à y faire, qu'il y allait juste parce qu'il ne tenait pas en place et qu'il fallait bien que ses pas le mènent quelque part.

« J'ai besoin de votre aide, Oriella.

— Attendez, je ne comprends pas bien. De l'aide pour quoi faire, et puis, pourquoi moi ? »

Il ne répondit pas tout de suite. Il avait l'air de ne pas savoir par où commencer.

« Si je vous dis que le monde est en danger, qu'est-ce que vous pensez ?

— Que c'est vague. La planète est en danger tous les jours, entre la pollution, la surexploitation des ressources et les guerres. Alors je ne sais pas où vous voulez en venir.

— C'est difficile pour moi de vous expliquer, mais je vais essayer. Il y a une organisation qui s'appelle NAXOS, et ils ont une machine qui peut endormir les gens.

— Pardon ?

— Je suis à Paris parce que des membres de NAXOS ont dit dans mon bar qu'ils allaient lancer une opération ici et qu'elle ferait trembler Washington. Ma nièce est entrée dans leur network, elle a découvert qu'ils voulaient utiliser une machine qui fait dormir les gens, et aussi qu'ils avaient fait des expériences. Je n'ai pas tout compris, Oriella, donc je ne peux pas tout vous expliquer. Mais ce qui est vrai, s'il vous plaît, croyez-moi, c'est que NAXOS a créé le tueur aux douze euros. »

La jeune femme fronça les sourcils. Comme Jaden Smith marchait toujours à deux pas devant elle, elle le rattrapa et lui prit le bras pour le forcer à s'arrêter.

« Qu'est-ce que vous racontez ? Vous avez bu ?

— Non, je suis désolé. Ma nièce a vraiment appris ces choses en lisant des documents secrets. Le tueur est un fou que NAXOS a transformé en meurtrier pour que la police ne les empêche pas d'installer leur machine. Votre frère est mort pour ça. »

La mention d'Arnaud était une maladresse particulièrement inopportune. La main d'Oriella se leva par réflexe, mais Jaden fut encore plus vif qu'elle. Il esquiva la gifle aller et dévia la gifle retour en la parant du dos de la main.

« Contre qui êtes-vous en colère ? demanda-t-il.

— En ce moment ? Plutôt contre vous. Qu'est-ce qui vous prend d'aller raconter que ce monstre n'a tué mon frère que parce qu'il fallait fournir une diversion à je ne sais quelle société secrète ? Est-ce que vous pensez que j'ai besoin de ça ? »

La voix de la jeune femme s'étrangla sur la fin de la phrase. Elle parvint à retenir ses sanglots, mais pas ses larmes. Jaden tira un paquet de mouchoirs de sa poche et le lui tendit.

« Vous avez raison d'être en colère, dit-il tandis qu'elle se tamponnait les paupières. Mais pas contre moi, je n'ai rien inventé. Au moment où je vous parle, ma nièce Jasmine est poursuivie par des gens qui travaillent probablement pour NAXOS. Croyez-vous que cela lui serait arrivé si elle n'avait pas appris des choses qui devaient rester secrètes ? »

Oriella renifla.

« C'est vrai ? »

— Bien sûr !

— Si votre nièce est en danger, comment est-ce que vous arrivez à rester aussi calme ?

— Je ne suis pas calme. Je suis inquiet et en colère. Je garde juste cette énergie pour le moment où elle sera utile. Si je m'énerve maintenant, ça ne sert à rien. Mais venez, je préfère marcher, ça m'aide à canaliser ma colère. »

Il enfonça ses mains dans ses poches et reprit son chemin. Oriella, qui n'avait pas l'habitude de faire de grandes enjambées, devait presque courir pour se maintenir à sa hauteur. Comme elle essayait de se moucher en même temps, le résultat était assez acrobatique.

« Jaden ! Avec tout ça, vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous avez besoin de moi ! »

— Vous avez raison. Jasmine m'a dit que NAXOS doit mettre son émetteur dans un endroit en hauteur. Vous qui connaissez la ville, est-ce que vous pouvez m'aider à deviner où ils vont aller ? En échange, je vous aide à trouver l'homme qui a tué votre frère, je vous le promets. »

La jeune femme eut un soupir un peu court, eu égard au rythme qu'elle tâchait de tenir.

« Je n'en sais rien, moi ! Cette fichue capitale est remplie d'immeubles ! »

Soudain, une sirène deux tons se mit à hurler dans une rue proche. Une voiture de police déboucha sur le quai, toutes lumières allumées. Elle fit un écart pour éviter une Jeep très mal garée, puis passa en trombe devant les deux protagonistes, qui s'arrêtèrent le temps de la regarder. Quelques secondes plus tard, un autre véhicule identique ainsi que deux voitures banalisées avec gyrophare passèrent à leur tour en formation serrée, jouant une transposition originale de la ruée vers l'ouest.

« Où est-ce qu'ils vont ? » demanda Oriella.

Jaden allait répondre qu'il n'en savait rien quand son téléphone sonna à nouveau. C'était Jasmine.

Le jeune homme s'excusa d'un geste, puis s'éloigna de la chaussée pour décrocher :

« Allô ? »

— Oncle Jaden, je vais bien ! C'est Oliver qui m'a aidée !

— Dieu merci ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Les hommes qui étaient autour de la maison... Ils m'ont poursuivie, mais j'ai suivi ton conseil et je suis allée au dojo. Oliver avait un cours, alors lui et ses élèves m'ont protégée. Maintenant, nous allons devoir parler à la police, et je ne sais pas quoi dire...

— Ce n'est rien, Jasmine, tout ira bien. Où est Oliver ?

— À côté de moi. D'ailleurs, il veut te parler, je te le passe. »

Il y eut un petit bruit de frottement, classique quand un téléphone changeait de main, puis une voix nettement plus mâle et furieuse que celle de la jeune fille prit le relais :

« Jaden ? Tu n'es pas bien dans ta tête, ma parole ! Dans quoi est-ce que tu es allé fourrer ton nez ? »

— Dans une affaire rudement sérieuse, j'en ai peur. Il y a eu des morts de ce côté de l'Atlantique.

— Et il a failli y en avoir ici aussi. Heureusement qu'on est lundi, et que le lundi midi, j'ai mon atelier de réinsertion par le sport pour jeunes délinquants, parce que des élèves normaux n'auraient pas tenu tête à cette bande de barbouzes comme eux l'ont fait. Et encore, il y a eu deux blessés et je sens que je n'ai pas fini d'en entendre parler.

— Blessés ? Gravement ?

— Heureusement non. Mais il est bien temps que tu t'en inquiètes, Jaden, parce qu'en lançant Jasmine sur la piste de cette organisation, tu l'as mise en danger de mort ! C'est ta nièce, bon sang ! Est-ce que tu tiens à sauver le monde au point d'être prêt à perdre le peu de famille qu'il te reste ? »

Jaden résista à l'envie de hurler des insultes à l'oreille d'Oliver : son ami avait raison. C'était sa faute à lui, si NAXOS avait lâché ses chiens sur Jasmine.

« Ils le paieront, dit-il simplement. Je rentrerai dès que j'en aurai fini avec eux. En attendant mon retour, je compte sur toi pour veiller sur elle.

— Comme si je n'avais que ça à faire. Elle va venir avec moi au Vineapple, c'est le seul moyen que j'ai de la garder près de moi.

— C'est parfait. Merci, Oliver. Je te revaudrai ça. »

Son associé souffla dans le téléphone.

« Comment est-ce que tu fais ça, Jaden ? Pourquoi est-ce qu'on n'arrive jamais à te dire non quand tu demandes quelque chose ? Pourquoi est-ce qu'on ne t'en veut qu'à moitié quand tu fais pleuvoir des ennuis sur la tête des gens ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce que j'essaie toujours d'aider les autres et que ça compense certaines choses que je leur fais subir par moments.

— Comme tu dis. Bon, dépêche-toi de faire passer un sale quart d'heure à cette organisation de débiles, que je puisse t'engueuler en face à face.

— Et ensuite, me remercier parce que je vous aurai tous sauvés.

— On va dire ça. Allez, bonne fin de journée.

— Au revoir, Oliver. Et encore merci. »

Lorsque Jaden leva les yeux, il eut la surprise de remarquer qu'Oriella était elle aussi en train de téléphoner. Il attendit la fin de son coup de fil en faisant mine de consulter la liste des appels qu'il avait passés récemment. Sur les cinquante derniers, plus de la moitié étaient des conversations avec Jasmine. Non, il n'aurait pas supporté de la perdre aujourd'hui. Il devait vraiment une fière chandelle à Oliver.

« Merci beaucoup, Vital, bonne soirée ! » conclut la jeune femme.

Jaden replia son téléphone et la regarda ranger le sien.

« Puisque vous passiez un coup de fil, expliqua-t-elle, je me suis dit que je pouvais faire la même chose de mon côté.

— Pas de problème.

— J'ai donc décidé d'appeler un ami, et je lui ai demandé où il irait s'il devait poser un émetteur clandestin capable de couvrir tout Paris.

— Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Il m'a dit qu'il n'y avait pas qu'un seul endroit susceptible de convenir. Tout dépend de la zone à couvrir, mais ce qui est sûr, c'est que le cœur de Paris, là où nous sommes en ce moment, n'est pas très haut. Donc l'émetteur sera forcément un peu excentré. Si c'était lui, il viserait la Tour Eiffel ou la Tour Montparnasse. Le problème, c'est que les deux sont hyper

surveillées, donc ça lui semble assez douteux. Sinon, il y a le Panthéon ou le Sacré-Cœur de Montmartre, mais c'est pareil, zone touristique et habitée, pas moyen d'être tranquille.

— Et vous, si je vous demande de choisir entre Tour Eiffel, Tour Montparnasse, Panthéon ou Sacré-Cœur, qu'est-ce que vous dites ?

— Sachant que j'ai déjà appelé un ami ? Obi-Wan Kenobi. »

Jaden leva un sourcil.

« Uh ?

— Je n'en sais rien, en gros. Cela dit, c'est sûr que la Tour Eiffel, c'est toujours plus attirant. S'il ne devait y avoir qu'un symbole de Paris, ce serait celui-là, après tout. »

Le jeune homme réfléchit un instant.

« Est-ce que vous voulez venir à la Tour Eiffel avec moi demain ?

— Si ça vous fait plaisir, mais je ne pense pas que nous risquons de tomber sur les sbires de votre organisation, là...

— NAXOS. On ne sait jamais, j'ai souvent beaucoup de chance.

— Peut-être pas à ce point-là. Par contre, si effectivement on tombe sur eux, j'ai beau ne jamais avoir fait de kung-fu, je vous promets que je vais leur faire regretter d'avoir lâché un tueur psychopathe sur ma famille. »

Elle serra les poings et ferma les yeux un instant. Quand elle les rouvrit, ils étaient à peine plus brillants que la normale. Elle avait réussi à retenir ses larmes.

« Au fait, ajouta-t-elle, votre coup de téléphone, c'était quoi ? J'ai compris « hello », ça oui, pas de problème, et puis quelque chose comme « thank God », et j'ai lâché à la phrase suivante. L'anglais, ça n'est vraiment pas mon truc, alors je n'ai même pas compris qui appelait.

— Ma nièce. Elle va bien. Mon associé veille sur elle en attendant que je rentre à la maison.

— Tant mieux ! »

Jaden hocha la tête, le regard dur.

« Mais moi aussi, si je vois des gens de NAXOS, je vais leur faire regretter de vouloir attaquer ma famille. »

Chapitre 19 – Promenade au clair de lune

Ce soir-là, la première dame de France avait quitté le Palais de l'Élysée pour faire une promenade sur les bords de Seine, à proximité du Grand et du Petit Palais. En dépit de sa notoriété, elle savait que son physique était plus versatile qu'il n'en avait l'air. Elle avait donc décidé de jouer la carte du camouflage. Perdue dans les plis d'un jean large, cachée sous une casquette de base-ball, une paire de lunettes que n'aurait pas reniée Mac Lesggy et un poncho ramené d'un précédent voyage diplomatique en Amérique du Sud, elle ressemblait à tout, sauf à une épouse de chef d'État. Elle avançait donc seule, suivie à quelques pas de distance par deux gardes du corps eux aussi en tenue décontractée, qui avaient reçu l'ordre de n'intervenir qu'en cas d'urgence absolue.

Les petites fusées éclairantes qui s'élevèrent de l'autre côté de la Seine, à peine visibles derrière les toits des immeubles, lui tirèrent un grand sourire. L'opération Tour Eiffel avait débuté.

En l'espace de quelques minutes, un nombre inimaginable de voitures de police convergea vers la rue Saint-Dominique d'où était parti le feu d'artifice. C'était finalement assez intéressant, ce réflexe quasi pavlovien développé par les forces de l'ordre dès lors qu'un signe particulier était associé à un crime. La Brigade Criminelle et la Police Judiciaire allaient sans doute boucler le quartier, chercher en vain un cadavre, interroger tous les malheureux qui auraient la malchance de se trouver dans les parages, puis, en désespoir de cause, épilucher des centaines d'heures d'enregistrement de caméras de surveillance.

Et ils n'auraient pas fini de comprendre que le tueur aux douze euros n'était pas passé par là, que déjà l'opération Faiseur de Rêves aurait eu lieu.

« Noix de coco, madame ? » interpella un inconnu.

La première dame sortit de sa rêverie et dévisagea l'importun. Il s'agissait d'un simple vendeur à la sauvette, à l'étal bricolé de façon à pouvoir se replier le plus vite possible en cas de contrôle de police. Mais aussi léger que soit son matériel, pouvait-il partir en courant avec la vingtaine de noix de coco qui constituait sa marchandise ?

« Non merci, répondit Madame.

— Vous êtes sûre ? Allez, goûtez-en un bout, vous allez voir qu'elles valent le détour, mes noix de coco. Et donnez-en aussi aux messieurs qui vous accompagnent, ça leur fera plaisir.

— Comment ça, les messieurs...

— Oui, écoutez, je ne sais pas si vous leur avez demandé d'être discrets ou quoi, mais c'est clair qu'ils vous suivent, là. »

La première dame s'accorda une seconde de réflexion.

« Finalement, je crois que vous m'intéressez. »

Le vendeur se mit à sourire et à tendre la main au-dessus de son étal, prêt à prendre un fruit et à le lui donner.

« Messieurs ! Saisissez-moi la marchandise de ce clandestin ! »

Pour la peine, le sourire fondit d'un coup. C'était bon de remettre les insolents dans le droit chemin. Peut-être fallait-il prévoir d'ajouter à la charte de NAXOS un paragraphe à l'encontre des vendeurs à la sauvette, comme il y en avait un à propos des musiciens de black metal. Les uns comme les autres étaient des fléaux mineurs en comparaison des pirates informatiques, mais méritaient quand même que l'on s'attarde sur leur cas.

Le vendeur de noix de cocos réussit à s'enfuir, non sans avoir abandonné la majeure partie de ses marchandises, qui roulèrent le long du trottoir. Certaines traversèrent même la chaussée et allèrent s'écraser sur le quai en contrebas. Une seule finit dans la main de la première dame.

Au moins, elle saurait quoi manger si elle avait un petit creux en cours de nuit et un marteau à portée de main.

Pendant ce temps, une équipe de techniciens de NAXOS, aidée par quelques complices, prenait l'ascenseur privé du restaurant Jules Verne et montait au deuxième étage de la Tour Eiffel. Si tout se passait comme prévu, ils iraient au troisième dans la foulée, avec un passe spécial. Il ne leur faudrait ensuite qu'une vingtaine de minutes pour monter le Faiseur de Rêves à l'emplacement prévu. Il ne serait pas bien difficile de camoufler l'appareil, en dépit de son encombrement : l'agent de sécurité qui collaborait avec l'organisation avait tout préparé pour l'intégrer au décor de l'appartement de Gustave Eiffel. Personne ne devrait rien remarquer lors des quelques jours de latence avant l'opération suivante.

Madame fit sauter la noix de coco dans sa main et soupira d'aise. Le pouvoir n'avait jamais été aussi proche.

Chapitre 20 – À la Tour, prends garde !

Il était à peine plus de dix heures du matin quand Jaden Smith, presque ponctuel, se présenta en bas de l'immeuble où habitait Oriella Bianchi. Le jeune homme commençait à reconnaître les couloirs de correspondance, et donc à ne plus se perdre dans les transports. Il ne lui restait plus qu'à apprendre à ne pas sous-estimer la perte de temps engendrée par les flots de voyageurs qu'il fallait contourner à l'heure de pointe. Le flux n'était pas bien géré dans toutes les stations et parfois, il avait l'impression d'être un saumon qui tentait de remonter le long d'un torrent.

Heureusement, la jeune femme était plus en retard que lui. Elle sortit quelques instants seulement après son arrivée, la mine renfrognée.

« Bonjour. Ça fait longtemps que vous m'attendez ?

— Non, je suis juste arrivé maintenant. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai eu un coup de fil de Vital tout à l'heure. »

Jaden n'eut aucune réaction. Oriella se sentit obligée de préciser :

« Vital Fanor, l'ami que j'ai appelé hier soir. Il travaille pour la police.

— Ah, OK !

— Il m'a raconté qu'il y avait eu une fausse alerte à peu près au moment où je lui téléphonais. Quelqu'un a lancé des feux d'artifice, exactement comme le tueur aux douze euros. Mais il n'y avait pas de corps, pas de tueur, rien. »

Le jeune homme serra les poings.

« C'est sûrement NAXOS !

— Je pense aussi. Jusqu'à ce matin, j'avais des doutes par rapport à votre histoire, parce qu'une organisation secrète qui a une machine de savant fou, vous comprendrez que c'est un peu difficile à admettre, mais ça colle exactement avec ce que vous m'avez raconté.

— Donc ils ont déjà installé leur machine. Nous devons la trouver !

— Ce qui tombe bien, c'est que le tir a eu lieu rue Saint-Dominique, et que le point élevé le plus proche est précisément la Tour Eiffel. Je me demandais juste un truc : comment est-ce qu'on va la reconnaître, votre machine ? Est-ce que votre nièce vous a dit quelque chose ?

— Rien du tout. Elle n'avait pas fini de consulter les documents, euh... volés, quand elle a été obligée de s'enfuir. Mais elle m'a envoyé un e-mail, elle m'a dit qu'elle continuera à lire aujourd'hui.

— Alors espérons, un, que cette fichue machine à faire dormir est bien sur la Tour Eiffel, et deux, qu'elle est suffisamment visible pour qu'on la repère sans avoir besoin de savoir à quoi elle ressemble. Vous avez toujours beaucoup de chance ?

— J'espère que oui. »

Tous deux allèrent chercher le RER C qu'ils empruntèrent jusqu'au Champ de Mars.

En ce mardi de septembre, il y avait un peu moins de touristes qu'au mois d'août au pied du monument le plus rentable de la capitale, mais la file d'attente serpentait malgré tout assez loin sous la silhouette massive. Quelques vendeurs, à peu près exclusivement des hommes, vendaient des souvenirs très moches et des boissons presque fraîches.

Pour la première fois depuis qu'il était à Paris, Jaden retrouvait sous l'immense flèche de fer un peu des perspectives écrasantes dont il avait l'habitude de l'autre côté de l'Atlantique, de cette impression d'être tout petit qu'il ressentait à chaque fois qu'il allait à Manhattan. Jusqu'à présent, la capitale française, avec ses immeubles assez bas, lui avait plutôt rappelé Washington et son architecture dominée par le Capitole.

Au moment de prendre les billets, néanmoins, il revint bien vite à des considérations plus terre à terre : le tarif pour visiter les trois étages était conséquent. Avec le taux de change entre

le dollar et l'euro qui n'était pas favorable, cela faisait même un beau trou dans son budget de voyage.

Oriella surprit sa grimace et vola à son secours :

« Je vais vous offrir la visite. On va dire que c'est pour vous remercier de m'avoir ramenée chez moi la semaine dernière. »

Le temps était nuageux, mais heureusement, aucune averse ne semblait se profiler à l'horizon. Les jeunes gens, qui avaient prévu de commencer par le premier étage avant de monter progressivement, eurent la mauvaise surprise d'apprendre que depuis quelques mois, les ascenseurs se rendaient directement au deuxième. Ils changèrent donc leur ordre de passage : ils finiraient par le premier en redescendant du sommet.

Le tour du deuxième étage fut relativement rapide. À part le restaurant Jules Verne, rien n'échappa à leur regard, et s'il y avait une machine cachée, elle n'était ni au sol, ni sur la plate-forme centrale où l'on faisait la queue pour reprendre l'ascenseur.

Au troisième, en dépit du temps voilé qui brouillait le panorama au-delà d'une certaine distance, la vue sur Paris et ses environs était magnifique.

« Tout ça me fait penser à une blague parisienne, dit Oriella. Vous voulez que je vous la raconte ?

— Si je peux la comprendre, oui.

— Oh, c'est très simple. Est-ce que vous savez pourquoi on a une plus belle vue sur Paris depuis la Tour Montparnasse que depuis la Tour Eiffel ? »

Jaden réfléchit un instant.

« Non, dit-il finalement.

— Parce qu'on ne voit pas la Tour Montparnasse. »

La jeune femme appuya sa conclusion par un grand geste en direction du gratte-ciel isolé.

« Et c'est drôle ?

— C'est censé l'être. »

Un peu déçue que sa blague soit tombée à plat, la jeune femme observa l'ancien appartement de Gustave Eiffel : derrière une vitrine, trois mannequins de cire, dont deux assis sur un canapé, discutaient au milieu d'accessoires d'époque. Un panneau expliquait que si le concepteur du monument n'avait pas vécu là, il y avait en revanche organisé quelques réceptions.

Le troisième étage était suffisamment petit pour qu'on se rende vite compte si, oui ou non, une machine bizarre avait été mise là pendant la nuit, et il n'y avait clairement rien à voir. Éventuellement, un dispositif assez discret pouvait avoir été caché dans la forêt d'antennes qui coiffait la tour, mais Jaden avait dit que la machine infernale de NAXOS était sans doute assez imposante.

Après avoir partagé une nouvelle fois l'ascenseur avec quelques dizaines de touristes compactés, les deux jeunes gens prirent le temps de faire le tour du premier étage, d'admirer le paysage et de jeter un coup d'œil aux quelques boutiques.

« Certaines années, en hiver, il y a une patinoire qui s'installe là, expliqua Oriella. Ah ben zut alors... »

Elle s'était figée d'un coup et semblait cogiter intensément.

« Est-ce que vous allez bien ? demanda Jaden.

— Je ne sais pas. De quoi est-ce que j'ai l'air ?

— On dirait que vous avez vu un fantôme.

— C'est presque ça. Vous voyez le gars, devant les cartes postales, avec les cheveux un peu longs et les petites lunettes ?

— Oui...

— C'est Martial Labernadie, mon ex. On a vécu ensemble pendant trois ans.

— Est-ce que c'est un problème de le voir ici ?

— Un peu, je crois. Qu'est-ce qu'il fiche à la Tour Eiffel, cet imbécile ? C'est un vieux Parisien, nom d'une pipe en bois, ces gens-là ne visitent pas les pièges à touristes ! »

La jeune femme se mordit les lèvres.

« Oh, mon Dieu, il m'a vue. Il vient par ici. Jaden, je m'excuse d'avance, mais je ne peux pas rester sans rien faire ! »

Cette fois, les réflexes de l'artiste martial ne suffirent pas à le défendre : deux mains se coulèrent derrière sa tête, dix doigts se glissèrent dans ses cheveux, et une petite bouche à l'adorable pli boudeur vint se plaquer sur la sienne. L'instant de choc passé, il se surprit à compter trois secondes avant de prendre son agresseur par la taille et de la repousser gentiment.

Tandis qu'il se demandait s'il avait fait cela pour mieux entrer dans son jeu ou tout simplement parce qu'il appréciait le geste, Martial arriva, accompagné d'un camarade du même âge que lui, manifestement originaire du sud de l'Asie.

« Bonjour Oriella, quelle surprise de te voir ici !

— Martial ! Une sacrée surprise, en effet. »

Les anciens concubins échangèrent une bise un peu gênée.

« Donc voilà, je te présente Jaden. Il est américain, je lui fais visiter Paris.

— Vinh, qui visite aussi. »

Après une rapide poignée de main, le jeune homme reprit :

« Et comment est-ce que tu vas, sinon ?

— Comme quelqu'un qui vient de perdre son frère. À part ça, ça va.

— Aië. Lequel ?

— Arnaud. Assassiné il y a dix jours. Et avant que tu ne poses la question, non, on ne sait pas par qui. L'enquête est en cours.

— Oh non, Oriella, je suis désolé... Si tu as besoin de quelque chose, tu as toujours mon numéro, hein.

— Tu es sûr ? Je veux dire, après m'avoir jetée...

— Arrête ton char, s'il te plaît. Ce n'est pas parce qu'on n'est plus ensemble que je n'ai pas le droit de m'inquiéter pour toi. Je te connais. Alors surtout, n'hésite pas, c'est compris ?

— J'y penserai. »

Le visage de la jeune femme s'était fermé, et son regard errait quelque part du côté du morceau d'escalier exposé un peu plus loin. Un panneau d'information indiquait qu'il avait permis l'accès au troisième étage pendant des décennies, avant d'être découpé en tronçons, vendu aux enchères et remplacé par un nouvel escalier de service au normes de sécurité. Une volée de marches branlantes qui ne menait nulle part, c'était presque une bonne métaphore de ce qu'avait été la fin de leur relation.

Martial se gratta la tête.

« Ça fait six mois et tu m'en veux toujours, alors que tu es avec un aussi bel homme ? Bon courage, Jaden. Elle est chiante par moments, mais c'est une fille bien. Et fragile, aussi. Alors occupez-vous bien d'elle, d'accord ?

— Euh, oui...

— Parfait. Écoute, Oriella, puisque je remue le couteau dans la plaie rien qu'en étant là, je vais te laisser. Toutes mes condoléances, sincèrement. Et je suis prêt à t'aider, si ta fierté le supporte. Essaie de passer une bonne journée.

— Bonne journée à toi aussi, Martial. »

Lorsque le jeune homme fut parti avec son ami, Oriella s'effondra.

« Je suis désolée... » murmura-t-elle d'une façon qui laissait entendre que sa gorge était trop serrée pour lui permettre de parler normalement.

Jaden haussa les épaules.

« À propos du baiser ? Ce n'est pas grave. Vous vouliez qu'il soit jaloux, n'est-ce pas ?

— Oui, j'espérais.

— À mon avis, c'était une mauvaise idée. Regardez-le plus attentivement. »

La jeune femme renifla un grand coup et essuya ses larmes d'un revers de manche. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'elle s'aperçut que Martial et Vinh se tenaient la main.

« Ils sont ensemble ? s'étrangla-t-elle.

— Je pense que oui.

— Effectivement, je pouvais toujours essayer de le rendre jaloux...

— Oh, il l'a été, un peu. Il m'a regardé avec envie. »

À ces mots, Oriella leva brutalement la tête vers Jaden, plissa les yeux à la recherche d'un quelconque signe d'énervement qu'elle ne trouva pas, puis s'éloigna :

« Bon, je crois qu'on a vu tout ce qu'il y avait à voir à cet étage. On s'en va ? »

Tous deux retournèrent une dernière fois vers les ascenseurs. Au moment où les portes se refermaient, le jeune homme sursauta et tendit le cou, mais il n'eut pas le temps de voir ce qu'il cherchait.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Oriella.

— J'ai cru reconnaître quelqu'un, un ancien adversaire de kung-fu. Mais je ne suis pas sûr que c'était lui, c'est allé trop vite.

— Décidément, c'est la journée ! Rassurez-moi, vous n'êtes pas sorti avec lui, au moins ? »

À la façon dont Jaden la fusilla du regard, la jeune femme comprit que s'il faisait preuve d'un flegme remarquable quand il voyait qu'un homme le trouvait attirant, il ne supportait pas, en revanche, que l'on mette en doute sa propre orientation sexuelle, fût-ce sur le ton de la plaisanterie.

En tout cas, le bilan de l'excursion était peu engageant. Ils avaient payé deux billets et eu la désagréable surprise de rencontrer Martial, tout ça pour finir le bec dans l'eau.

Une chose était sûre : si Jaden Smith avait de la chance, Oriella Bianchi, en revanche, avait une sacrée scoumoune en ce moment, et il semblait évident qu'aujourd'hui, la seconde avait pris le pas sur la première.

Le retour chez Oriella fut aussi morne et gris que le ciel de Paris. Un repli stratégique s'imposait, pour faire le point et décider du prochain mouvement avant que NAXOS ne passe à l'action, mais l'enthousiasme n'y était pas.

Au moment où tous deux sortaient du métro Cour Saint-Émilion, face au violent courant d'air qui écornait les bœufs à longueur de journée dans l'escalator, un petit jingle jovial résonna dans la poche de Jaden, annonçant l'arrivée d'un SMS de Jasmine qui tenait en trois mots : CHECK UR MAIL. Treize caractères, pas un de plus, qui suffirent à remettre le jeune homme sur le chemin de l'héroïsme. Impatient de relever sa boîte électronique, il traîna presque Oriella jusqu'à son appartement.

« Je vous laisse allumer l'ordinateur, je fais une pause technique, » annonça la jeune femme en s'éclipsant vers la salle d'eau.

Comme sur la plupart des PC, le système d'exploitation mettait une minute ou deux à se lancer, aussi Jaden n'avait-il pas eu le temps de commencer quoi que ce soit lorsque son hôtesse revint.

« Je vous fais un petit quelque chose à manger ? demanda-t-elle.

— Oui, s’il vous plaît. »

Il n’avait pas fini sa phrase qu’une grosse voix se mit à résonner un peu trop fort dans l’appartement d’à côté.

« Qu’est-ce que c’est ?

— C’est monsieur Chombier, mon voisin. Il a toujours été comme ça, à crier sur sa télé, mais j’ai l’impression que ces jours-ci, il en fait plus que d’habitude. Cela dit, en temps normal, je travaille, donc je ne suis pas là pendant la journée. À tous les coups, c’est moi qui me fais des idées. »

Une petite musique annonça que le démarrage était terminé. Aussitôt Jaden se désintéressa des vociférations du voisin et alla consulter sa boîte aux lettres.

Perdu au milieu d’un océan de publicités pour des casinos et autres remèdes miracles contre l’impuissance, le mail de Jasmine n’en était pas moins long. Et chaque phrase valait de l’or.

« Holy mother of God, » murmura le jeune homme.

Oriella sortit la tête du réfrigérateur et se cogna contre la porte du placard du haut, qu’elle avait laissée ouverte après y avoir pris une poêle.

« Ouille ! Qu’est-ce qu’il y a ?

— Ma nièce ne peut plus sortir à cause des hommes qui la cherchent, et donc, elle a passé des heures à lire les fichiers qu’elle a volés. Son message nous sauve la vie, je pense.

— À quel point ?

— Il y a la date et l’heure de l’attaque de NAXOS. C’est dans trois jours. Il y a aussi comment ne pas dormir quand la machine est en marche, des informations sur le tueur aux douze euros, et quelques paragraphes de plus que je n’ai pas encore lus.

— Comme quoi c’était bien la peine d’aller faire les guignols sur la Tour Eiffel. Il aurait suffi d’attendre son message.

— Nous ne pouvions pas le savoir, et c’est toujours utile pour moi.

— Comment ça ? »

Jaden eut un sourire en coin, très différent de celui qu’il arborait d’habitude.

« Maintenant, je connais l’endroit. »

Chapitre 21 – Un allié Vital

Au matin du 15 septembre, la section Physique-Chimie du Laboratoire de Police Scientifique de Paris avait accueilli une nouvelle recrue, Élisabeth Letourneur, fraîche, pimpante et encore pleine d'illusions. Puisqu'il était chaleureux et volubile, Vital Fanor avait été chargé de lui ménager un contact avec la réalité aussi peu brutal que possible. Non, on ne savait pas le monde à coups d'analyses miraculeuses, et on ne rejouait pas un épisode des Experts par jour. Certaines expertises n'étaient tout simplement pas faites, parce qu'elles coûtaient trop cher par rapport à la gravité de l'infraction. Et il valait mieux acheter ses propres dosettes pour la machine à expressos du labo, le budget café du département étant famélique.

Heureusement, les locaux étaient bien situés, pas trop loin de la boutique du fournisseur sur les Champs-Élysées, qui constituait du coup une destination privilégiée à l'heure de la pause.

En fin de journée, Vital lança un grand sourire à Élisabeth :

« On a de la chance, personne ne nous a demandé d'analyse urgente à faire pour hier. On va pouvoir rentrer chez nous. »

La jeune femme jeta un coup d'œil étonné vers une paillasse jonchée de vaisselle.

« C'est bizarre, les autres sont déjà partis ? Pourquoi est-ce qu'ils ont tout laissé en bazar ?

— Alors ça, c'est un des trucs qu'il vaut mieux savoir quand on arrive. »

Le jeune homme finit sa vaisselle et se désinfecta soigneusement les mains.

« Enfile une paire de gants, on va nettoyer notre plan de travail. »

À la grande surprise de sa jeune collègue, il sortit d'un placard un produit de nettoyage industriel et commença à frotter sa paillasse. Une fois celle-ci lavée et rincée, il prit du papier absorbant, le répartit dessus et y mit la verrerie à sécher, dans le désordre le plus complet.

« Mais pourquoi est-ce qu'on fait ça ? s'étonna Élisabeth. On est dans la dèche à ce point, dans la police ? Il n'y a même pas de femme de ménage ?

— Oh si, il y en a une, et c'est bien ça le problème. Prends ça. »

Il jeta presque le flacon entre les mains de sa collègue.

« D'ici pas très longtemps, tu resteras un soir, assez tard pour voir la femme de ménage. Et ce jour-là, tu comprendras pourquoi nous nettoyons nous-mêmes.

— Explique-moi, ça ira plus vite.

— C'est très simple : elle arrive, elle dit bonjour. Ça, pas de problème, elle est très polie et tout. Elle s'occupe d'abord des poubelles, ensuite elle repasse et fait les corbeilles à papier. Elle les vide et leur met un coup de chiffon. Et enfin, elle nettoie les paillasses.

— Oui, où est le problème ?

— Elle fait ça avec le chiffon dont elle vient de se servir pour lustrer les corbeilles à papier. »

Élisabeth ne répondit pas. Empêcher sa mâchoire de heurter la table lui demandait déjà bien assez d'efforts.

« Et donc, conclut Vital, ici, on brique les paillasses nous-mêmes à la fin de la journée, et on s'arrange pour qu'il y ait du bordel dessus, comme ça elle n'ose pas déranger notre vaisselle et tout reste propre. Voilà. »

La jeune femme fit une grimace. Elle ne s'était sans doute pas attendue à une telle désillusion dès son premier jour de travail. Néanmoins, elle se consacra avec ardeur à sa tâche, et laissa bientôt sa paillasse dans un état de chaos tout à fait acceptable.

Vital espérait passer un peu plus de temps avec sa nouvelle collègue, mais dès la sortie du laboratoire, il se fit happer par Oriella, qui était accompagnée d'un grand type brun aux cheveux bouclés qu'il ne connaissait pas.

« Bonsoir, Vital. Je te présente Jaden. Est-ce qu'on peut te kidnapper ? »

— Je suis tenté de dire que non, mais ton copain a l'air costaud, alors je vais vous suivre. »

Il prit congé d'Élisabeth et emboîta le pas à son amie.

« On va boire un verre ? »

— Non, on va chez moi. C'est plus sûr. »

La jeune femme semblait parfaitement sérieuse. Il ne s'attendait évidemment pas à la voir plaisanter dix jours à peine après avoir perdu son frère, mais elle arborait un visage déterminé qu'il ne lui connaissait pas. En temps normal, Oriella Bianchi était perpétuellement en recherche de soutien, parce qu'elle n'avait aucune confiance en elle et puisait donc dans celle que les autres lui accordaient. Ce soir, au contraire, il sentait qu'elle irait jusqu'au bout de ce qu'elle faisait, avec ou sans son appui.

Était-ce le deuil qui avait révélé en elle des ressources cachées, ou bien l'homme qui l'accompagnait qui l'avait transformée ? Dans tous les cas, c'était remarquable.

« Tu aurais pu me téléphoner, dit-il tandis qu'ils arrivaient sur le quai du RER. »

— Je l'ai fait, figure-toi. Mais tu n'as jamais décroché. Cela dit, si c'est parce que tu étais trop occupé avec ta collègue, tu es tout excusé, elle est charmante. »

Vital vérifia rapidement l'état de son téléphone et constata qu'en effet, il avait manqué plusieurs appels. Il rougit sans honte : il savait qu'avec son teint sombre, personne ne s'en rendrait compte.

Après avoir traversé la moitié de Paris, les trois jeunes gens se tassèrent comme ils purent dans le minuscule ascenseur et montèrent en silence au cinquième étage. Sur des trajets aussi inconfortables et aussi gênants, on ne savait jamais quoi dire.

Arrivé sur le palier, cependant, Vital ne tarda pas à retrouver l'usage de sa langue, pendant qu'Oriella ouvrait la porte de son appartement :

« C'est toujours le vieux Chombier, ton voisin ? »

— Oui, pourquoi ? »

— Parce qu'il est déchaîné, là. On dirait qu'il a mis la télé à fond et qu'il engueule les gens qui sont dedans !

— Si tu veux mon avis, c'est exactement ce qu'il fait, répondit Oriella en lui faisant signe d'entrer. Ce ne serait pas la première fois. »

Jaden, qui n'avait encore rien dit, passa le dernier et ferma la porte derrière lui. À présent, c'était à son tour d'être convaincant.

« Merci d'être là, Vital. Oriella dit que vous êtes un bon ami, et aussi un bon chimiste. »

Le visage du jeune homme était à la fois chaleureux et mortellement sérieux.

« C'est peut-être un peu flatteur, mais ce n'est pas complètement faux. Pourquoi est-ce que vous faites autant de mystères, tous les deux ? Vous ne cherchez pas une solution pour faire dérailler un train, quand même ? »

Jaden secoua la tête.

« Nous sommes dans une situation difficile et nous pensons que vous pouvez nous aider. Pouvez-vous lire ce message, s'il vous plaît ? »

Oriella tendit la main vers son imprimante, y prit trois feuilles de papier et les fit passer à Vital.

« Si tu veux mon avis, il vaut mieux t'asseoir. Même moi qui comprends mal l'anglais, j'ai été soufflée. Et avant que tu ne poses la question, non, ce n'est pas un canular. »

Le jeune homme prit une chaise et s'attela à la lecture du mail signé Jasmine Harrison. En moins de dix minutes, il apprit d'un coup l'existence de NAXOS, celle du Faiseur de Rêves, et la façon dont des cadres de l'organisation avaient ciblé des personnes mentalement fragiles, qu'ils avaient volontairement perturbées en espérant que parmi tous ces cinglés, il y en aurait un qui deviendrait tueur en série. L'un des intervenants clamait avoir réussi en prêtant douze euros à un maniaque dans un café parisien, puis en disparaissant de la circulation. Depuis, l'homme essayait d'attirer l'attention de son créancier en tuant une personne toutes les trois ou quatre semaines, avec le résultat que l'on connaissait.

La partie technique sur le fonctionnement du Faiseur de Rêves était encore plus incroyable et avait tout l'air de faire subir les derniers outrages à certains axiomes de la science. Vital avait beau ne pas être un grand spécialiste du cerveau humain, il en savait assez pour se permettre de rire à la lecture du texte.

« Qui est cette Jasmine ? finit-il par demander. Elle a un grain, c'est pas possible !

— C'est ma nièce, répondit froidement Jaden. Elle s'est mise en danger pour avoir ces informations. Des hommes de NAXOS ont essayé de la tuer hier. Il y a eu un combat, la police est venue, et maintenant, elle se cache parce qu'elle a peur.

— Vraiment ? »

Vital pointa du doigt l'ordinateur d'Oriella.

« Je peux ?

— Si tu veux. »

Le jeune homme s'installa au clavier, ouvrit une fenêtre de navigation internet, tapa l'adresse d'un moteur de recherches, et entra « Jasmine Harrison » dans le champ du mot-clef. La réponse ne tarda pas : outre l'inévitable ribambelle de profils sur des réseaux sociaux, quelques sites d'actualité, tous américains, contenaient une brève toute récente à ce nom. Il cliqua sur le premier lien et lut rapidement le texte.

La veille, dans l'État de New York, une jeune fille nommée Jasmine Harrison avait été poursuivie par des hommes armés, qui étaient entrés par effraction dans le dojo où elle s'était réfugiée et avaient été mis hors d'état de nuire par les artistes martiaux qui s'y entraînaient au même moment. La police avait reçu sa déposition et décidé de poursuivre les agresseurs, mais ceux-ci s'étaient enfuis de l'hôpital où ils avaient reçu les premiers soins. À l'heure où la dépêche était tombée, on ignorait encore tout de leur identité.

« Zut alors, c'est vrai ? »

Oriella hocha la tête.

« Je ne sais pas jusqu'à quel point, mais on dirait que oui. Jasmine a annoncé que NAXOS comptait agir à la faveur d'une fausse alerte, avant l'incident d'hier soir. C'est ça qui m'a convaincue que même si c'est fou, ça a l'air vrai.

— Tu veux dire que c'est déjà fait ? Ils ont caché leur machine sur la Tour Eiffel avec l'aide d'un agent de sécurité qui est un ancien champion de kung-fu ?

— Tiago Guaruja, précisa Jaden. C'est un Brésilien, un spécialiste du style Shaolin du nord, comme moi. Nous sommes allés à la Tour Eiffel aujourd'hui et je l'ai vu. Je n'étais pas sûr que c'était lui, jusqu'à ce message. Ils disent qu'ils ont un champion avec eux et ils ne bluffent pas. Ce champion, c'est Tiago, je suis sûr.

— Tu vois, Vital ? Tout se tient. Alors, est-ce que tu es d'accord pour nous aider ?

— Vous voulez que je vous bricole de quoi vous protéger des effets du Faiseur de Rêves, c'est ça ?

— Exactement. »

Le jeune homme secoua les feuilles de papier à côté de sa tête.

« Oriella, est-ce que tu es consciente que le système décrit dans ce mail ne correspond à rien, scientifiquement parlant ?

— Pas vraiment. Mais je sais que ta mère a un rituel qui soigne les brûlures. Tu te souviens de la fois où mon frère Théo avait mis la main sur la plaque électrique ?

— Oh oui. Difficile d'oublier.

— Et elle l'avait guéri. Ça n'est pas très scientifique non plus, n'est-ce pas ? Pourtant, ça marche. Alors ce truc pourrait marcher aussi. Il faut qu'on tente le coup. »

Avec de tels arguments, Vital était obligé de s'avouer vaincu. Il repoussa ses dreadlocks en arrière du dos de la main.

« Je vais mettre Élisabeth sur le machin. Si elle me demande à quoi ça sert, je pourrai toujours prétendre que c'est un bizutage. »

Après un dernier regard vers les feuilles de papier, il ajouta :

« J'ai une autre question. Pourquoi est-ce qu'il y a un lien vers la fiche Wikipédia d'Amel Bent à la fin du message ? »

Chapitre 22 – La tournée des bars

NAXOS avait prévu de frapper pendant une émission télévisée en direct de l'Élysée, celle-ci devant avoir lieu le vendredi suivant à vingt heures trente. Il restait donc trois jours pour agir, et paradoxalement, il serait plus facile de déjouer le complot une fois le Faiseur de Rêves mis en route, puisque la police et le service d'ordre de l'Élysée ne seraient pas en mesure de les empêcher de voler au secours du président.

Maintenant que Vital était sur l'affaire, la première urgence n'était donc pas de s'attaquer à l'organisation, mais bien d'arrêter le tueur aux douze euros.

Oriella et Jaden n'avaient que quelques maigres indices à se mettre sous la dent : celui qui avait prêté la somme fatale au psychopathe ne précisait pas son nom, mais disait l'avoir rencontré dans un bar du treizième arrondissement où l'homme avait ses habitudes. D'après le témoignage, il venait sans faute au même endroit tous les lundis et jeudis, et râlait si sa table préférée n'était pas libre. Il prenait presque toujours un plat du jour et un café, sauf certaines fois où il se rabattait sur un steak-frites. Rien d'anormal : c'était le cas de nombreux habitués de ce genre d'établissement. Ce qui avait suggéré qu'il souffrait sans doute de troubles mentaux n'était ni ce côté très routinier, ni son apparence, parfaitement quelconque, mais sa manie de toujours réaligner ses couverts tout au long du repas. Quelques conversations avec lui avaient permis de confirmer qu'il était gravement maniaque et susceptible de sombrer dans la violence si on lui donnait un prétexte pour cela.

Jaden était prêt à guetter le criminel en faisant le tour des brasseries de la zone, mais Oriella tempéra bien vite son enthousiasme : on était à Paris. Il y avait près d'une centaine de bars référencés dans le seul treizième arrondissement, dont la plupart servaient des repas le midi. Si le tueur devait venir déjeuner le jeudi, il fallait donc mettre à profit la journée du mercredi pour réduire le champ des établissements à surveiller.

« L'élément clef, décida la jeune femme, c'est la phrase où il dit que le tueur aime piocher un cornichon et le tremper dans sa tasse de café. C'est un signe particulier qui devrait nous permettre de l'identifier, mais c'est aussi quelque chose qu'on ne peut pas faire n'importe où. Il faut qu'on recense les bars qui mettent des bols de pickles ou un truc du même genre sur les tables des clients. »

Dès dix heures du matin, Jaden et elle étaient donc sur le pied de guerre, prêts à rendre visite aux quatre-vingt-cinq établissements recensés sous l'étiquette « cafés et brasseries » sur le site des Pages Jaunes, et éventuellement à d'autres, inconnus, qui leur sembleraient correspondre à l'endroit où venait manger le tueur.

Puisqu'il n'était pas question de prendre un repas dans chaque bar, le jeune homme avait proposé de se faire passer pour des journalistes à la recherche d'une liste d'adresses à recommander, à l'occasion de la sortie d'une publication quelconque. Avec un peu de chance, le patron chercherait même à s'attirer leurs bonnes grâces en leur offrant un café.

Oriella avait trouvé l'idée formidable. Elle était prête à jouer le jeu jusqu'au bout, quitte à mettre de côté le fond de l'affaire : oubliant qu'elle était à la poursuite de l'homme qui avait tué son frère, elle avait décoré un cahier avec des chutes de papier coloré pour lui donner un air un peu plus « design ». Et à présent, elle descendait l'escalier à la rencontre de son partenaire d'enquête, laissant derrière elle Maurice Chombier et ses vociférations, décidément de plus en plus matinales.

Les premiers cafés auxquels tous deux s'attaquèrent furent les adresses haut de gamme, ou prétendues telles, du quartier rénové autour de la Bibliothèque Nationale. Des enseignes de ce calibre n'avaient pas besoin d'en faire des tonnes pour avoir du monde. Les jeunes gens furent

donc reçus comme des clients normaux, ni plus ni moins, et n'eurent pas beaucoup de réponses à leurs questions. En tout cas, ce n'était clairement pas dans des endroits comme ceux-ci que l'on pouvait espérer avoir des cornichons sur la table. Oriella et Jaden rayèrent donc les adresses une par une et changèrent de quartier.

Ils firent ainsi le tour de l'arrondissement, des Gobelins à la Poterne des Peupliers en passant par la Butte aux Cailles et le quartier chinois. On leur raconta des centaines d'anecdotes sans intérêt, on leur fit visiter quelques cuisines qui ne donnaient pas forcément envie de manger sur place, on leur présenta des piliers de comptoir qui ne tarissaient pas d'éloges sur leur bistrot préféré, mais surtout, on leur offrit des dizaines de cafés qu'ils finirent par ne plus arriver à boire. À la fin de la journée, les doigts tremblants d'Oriella avaient bien du mal à tenir son stylo pour barrer les derniers noms.

« On va dîner ? proposa-t-elle à Jaden, par pure politesse.

— Non merci, » répondit-il avec une grimace.

En délicatesse avec leurs estomacs respectifs, ils décidèrent de remonter directement chez la jeune femme et d'y faire le point.

À leur arrivée sur le palier du cinquième étage, ils constatèrent que Maurice Chombier avait l'air d'avoir mis le son de sa télévision à fond. C'était d'autant plus insoutenable que c'était l'heure des feuilletons à l'eau de rose de la fin de l'après-midi, et que l'ambiance avait de quoi faire fondre les neurones de n'importe quelle personne normalement constituée.

« Un moment, » dit Jaden.

Il alla sonner à la porte du voisin, ce qu'Oriella n'aurait jamais osé faire à sa place. Et comme au bout de deux minutes, personne ne venait ouvrir, il insista.

Chombier finit par faire son apparition, très partielle puisqu'il avait laissé la chaîne. On ne distinguait dans l'entrebâillement qu'un échantillon de dix centimètres de large de nez couperosé souligné d'une moustache en bataille, de bout de mégot au coin des lèvres, de marcel rayé et de pantalon de velours côtelé.

« Qu'est-ce que vous voulez ? aboya-t-il.

— Votre télévision est trop forte, est-ce que vous pouvez baisser le son, s'il vous plaît ?

— Si je veux, d'abord ! Ah, ces jeunes, aucun respect... »

Sans chercher à pousser plus loin la conversation, Chombier claqua la porte. Un autre jour, peut-être, il n'y aurait pas eu autant de caféine dans les veines de Jaden et il aurait pris l'affront avec sérénité. Aujourd'hui, cependant, n'était pas un bon jour pour rester calme. Le jeune homme serra les poings, prêt à frapper quelque chose pour compenser l'énervement, mais heureusement, au bout d'une poignée de secondes, le son baissa.

« Allez, venez, maintenant, dit Oriella. C'est un monsieur qui n'a jamais été très agréable, alors vous n'obtiendrez rien de plus, venant de lui. »

Jaden lança un dernier regard en coin vers la porte avant de se résigner à quitter le palier.

L'analyse de leur travail du jour était vite faite : il y avait deux adresses entourées, et tout le reste était rayé. Bref, deux établissements seulement fournissaient des bols de cornichons aux clients qui mangeaient. S'ils avaient été dans le même quartier, il aurait été possible de faire la navette de l'un à l'autre pendant toute l'heure du déjeuner, mais ils étaient au contraire à cinq bonnes stations de métro de distance. Jaden et Oriella devaient donc se séparer, guetter chacun un bar, et appeler leur coéquipier s'ils repéraient le tueur.

« Est-ce que vous préférez un des deux ? demanda le jeune homme.

— Non, je ne crois pas. Les deux m'ont l'air de parfaits boui-bouis.

— Alors choisissons au hasard. »

Il prit la liste et dessina des coches avec un crayon.

« J'irai dans celui-ci, et vous irez dans celui-là. À quelle heure les Français déjeunent-ils ?

— C'est variable. Je dirais qu'il faut être sur place à partir de onze heures et demie, et que s'il n'y a toujours personne passé deux heures, c'est qu'on a raté le tueur.

— D'accord. »

Jaden hocha la tête et eut un sourire désolé :

« Est-ce que vous avez un médicament contre la douleur d'estomac, s'il vous plaît ? Je ne supporte pas bien tout ce café. »

Chapitre 23 – L’ultime cornichon

Après le départ de son hôte, la jeune femme s’assit en tailleur sur son vieux canapé et réfléchit un peu au tour étrange qu’avait pris sa vie.

Au cours des quatre ans et quelque qu’elle avait passés à travailler pour la police, elle avait maintes fois eu l’occasion d’envier ses collègues qui allaient sur le terrain, au lieu de se contenter comme elle de faire le grouillot dans un bureau. Cette enquête était une sorte de miracle à ses yeux, une aventure qu’elle n’aurait jamais pu vivre au travail, et qui se concrétisait par la grâce d’une information pêchée par une étudiante américaine qu’elle ne connaissait pas et ne rencontrerait sans doute jamais.

Faire équipe avec Jaden Smith était aussi une chance qui ne se reproduirait pas de sitôt, d’ailleurs. Elle s’était surprise à avoir un pincement au cœur au moment de refermer la porte derrière lui. Peut-être aurait-elle apprécié qu’il reste, en fin de compte.

Et pourtant, cet homme, elle ne l’avait rencontré que parce qu’Arnaud était mort. Pire, il n’avait passé la journée avec elle que parce qu’ils recherchaient ensemble le meurtrier d’Arnaud. Ce n’était pas très sain de s’attacher à lui.

Oriella s’accrocha à cet état d’esprit autant qu’elle le put, mais rien n’y fit : ses pensées reprirent leur liberté à la faveur de la nuit. Au petit matin, elle rêva de Jaden, et aussi, malheureusement, de l’acteur Will Smith, qui jurait que le jeune homme était son fils.

Le lendemain jeudi 17 septembre, à onze heures et demie tapantes, elle poussa la porte du café qui lui avait été assigné et commença par feuilleter un journal avant de s’installer à une table, le but étant de gagner du temps. Si le tueur se manifestait, ce ne serait sans doute pas avant une heure, alors autant ne pas se mettre à table trop vite.

Elle finit néanmoins par s’asseoir, ouvrir la carte, et faire mine de choisir ce qu’elle allait manger tout en épiant les autres clients.

Ou plutôt, les bols de cornichons des autres clients.

Après avoir passé commande, elle ne perdit pas une miette des faits et gestes des gens. Elle vit des dizaines de cucurbitacées finir dévorées, certaines après avoir subi les pires outrages, mais pas une ne fut trempée dans une tasse de café.

Les minutes passèrent, devinrent des quarts d’heure. Oriella abandonna son plat à moitié entamé, puis attaqua son dessert, une mousse au chocolat qui semblait avoir été préparée au mieux la veille, au pire encore un ou deux jours plus tôt.

Ce fut alors qu’elle le vit.

Inexorablement tenu entre deux doigts, le malheureux cornichon fut aux trois quarts plongé dans une tasse de café noir, remué quelques secondes, puis porté avec une lenteur sadique jusqu’à des incisives qui le tranchèrent en deux. Il ne manquait que le cri d’agonie.

L’instant de choc passé, la jeune femme se rendit compte que le crime venait d’être perpétré par un homme d’une quarantaine d’années, sans aucun signe distinctif, un parfait Monsieur Tout-le-Monde qui, elle s’en rendait compte à présent, avait en effet tendance à ajuster discrètement la position de sa cuillère, comme s’il n’était pas parfaitement satisfait de son alignement. Aussitôt l’angoisse l’étreignit : elle était en face de celui qui avait étranglé son frère, ou tout au moins presque en face, puisqu’il se tenait légèrement de côté.

Elle prit son téléphone mobile et retrouva le numéro de Jaden dans son répertoire.

« Hello ? fit la voix du jeune homme.

— Il est là, le cornichon ! Je veux dire, le tueur !

— Attendez-moi, je viens tout de suite ! »

Comme le psychopathe s'attaquait à une ultime cucurbitacée, Oriella eut le réflexe d'immortaliser son geste contre nature en le prenant en photo avec l'appareil intégré à son téléphone.

« L'addition, s'il vous plaît ! » demanda-t-elle un instant plus tard.

Une course contre la montre s'engagea alors, une course bien curieuse puisque dans l'immédiat, aucun des concurrents ne bougeait. Jaden n'était toujours pas arrivé et l'homme avait déjà réglé son repas, ce qui signifiait qu'il pouvait partir d'un instant à l'autre. La jeune femme voulut poser un billet sur la table afin de le suivre discrètement, mais quand elle ouvrit son portefeuille, elle eut la désagréable surprise de constater qu'il ne lui restait que trois euros et quelques centimes. Elle rongea donc son frein en picorant de la mousse au chocolat et en priant tous les dieux qu'elle connaissait de ne pas laisser partir ce type avant qu'elle ait eu le temps de payer.

Alors que le serveur lui avait apporté la machine à cartes bancaires et qu'elle venait de taper son code, elle vit du coin de l'œil le tueur qui sortait du bar.

« Oh non, pesta-t-elle, il ne va pas me faire ça... »

Il le fit pourtant, et Oriella fut obligée d'attendre qu'on lui rende sa carte avant de sortir à sa poursuite.

Une fois dehors, elle chercha des yeux tout ce qui pouvait ressembler à un homme de taille moyenne et d'apparence quelconque, vêtu d'une veste classique et d'un pantalon normal. Ce fut comme de chercher « Michael Jackson » sur internet : elle eut aussitôt beaucoup trop de résultats qui ne correspondaient pas forcément à ce qu'elle voulait. Elle devait se rendre à l'évidence. Elle avait perdu la trace du tueur aux douze euros.

Quand Jaden arriva sur les lieux quelques instants plus tard, elle n'avait pas bougé d'un mètre. Elle avait passé les deux dernières minutes à piétiner sur place en regardant à droite et à gauche, incapable de décider où aller.

« Il est parti, il est parti ! » s'exclama-t-elle en voyant arriver son coéquipier.

Le jeune homme eut l'air de vouloir dire quelque chose, mais il y renonça quand elle se mit à pleurer à chaudes larmes. Il resta donc là, à deux pas d'elle, à se demander comment réagir, et mis approximativement une seconde et demie à décider que le mieux était encore de la serrer contre lui.

« Ce n'est pas fini, dit-il dès qu'elle eut commencé à se calmer. Vous l'avez vu, vous pouvez le reconnaître, maintenant.

— Je n'en suis même pas sûre. Il a un physique tellement banal ! Peut-être que demain, je le croiserai et que je ne m'en rendrai même pas compte !

— Ne dites pas ça. Essayez de me le décrire, gardez son image dans votre mémoire. »

Oriella renifla.

« Si c'est ça, maintenant que j'y pense, je n'ai pas besoin de le décrire. J'ai pris une photo, à cause de ce cornichon qu'il a mis dans son café... C'était horrible, ça me donne des frissons rien que d'y penser. »

Elle sortit son téléphone de sa poche et afficha l'image sur l'écran. Intrigué, Jaden approcha son visage de l'appareil.

« Est-ce que vous pouvez faire un zoom ?

— Oui, bien sûr, attendez...

— Je veux voir son visage. »

La jeune femme ajusta le cadrage jusqu'à obtenir une image un peu pixellisée, mais néanmoins assez reconnaissable, des traits décidément fort peu caractéristiques du tueur. Puis elle tendit son téléphone à Jaden.

« Dammit ! »

Le jeune homme se redressa et fit craquer ses phalanges.

« Oriella, vous allez m'emmener au restaurant japonais.

— Quoi, celui où nous avons dîné la semaine dernière ?

— Oui.

— Mais enfin, pourquoi ? »

Il la fixa un instant de ses yeux noisette, très bien assortis pour le coup au sourire triomphant qu'il arborait juste en-dessous :

« Parce que j'ai beaucoup de chance. »

Tous deux reprirent donc le métro et retournèrent au restaurant installé dans l'ancien atelier de Maurice Chombier. Pendant le trajet, Oriella eut plusieurs fois envie de demander à Jaden où il voulait en venir, mais n'osa pas le troubler tant il semblait concentré sur son but. D'ailleurs, lui si enclin d'habitude à échanger quelques mots polis avec les passants qu'il croisait ne desserra pas les dents jusqu'à l'entrée de l'établissement.

« Ne serait-ce pas notre Américain sinophile ? fit joyeusement le patron en chinois.

— Bonjour, répondit Jaden dans la même langue, mais sur un ton beaucoup plus sérieux. Je viens vous demander un service.

— Allons bon. Expliquez-moi ça.

— Vous vous souvenez de votre client régulier du vendredi soir ? J'ai une affaire à régler avec lui. Mais pour ça, j'ai besoin de son nom, et vous, vous l'avez, n'est-ce pas ? »

Le restaurateur passa la main sur son épaule, l'air un peu gêné.

« Est-ce que votre affaire est urgente au point que vous ne puissiez pas attendre demain ? Ça m'ennuie de vous donner le nom d'une personne comme ça. Vous n'avez qu'à lui parler demain soir quand il viendra... »

— Impossible. Demain soir, je serai occupé ailleurs. Et pour répondre à votre question, oui, c'est vraiment très urgent et très important. C'est même vital. »

Jaden appuya ses paroles par une profonde courbette. Le patron hésita encore un peu avant de se laisser convaincre.

« Vous avez gagné. Asseyez-vous, j'encaisse ces clients-là et je m'occupe de vous. »

Le jeune homme s'installa à une table et fit signe à Oriella de l'imiter.

« Mais qu'est-ce qu'on fait ici ? demanda la jeune femme en s'asseyant. Je vous rappelle à tout hasard que vos messes basses en chinois, pour moi, comment dire... c'est du chinois !

— Le patron va nous donner l'aide que nous voulons. Nous trouverons le tueur aujourd'hui, je vous promets. »

Un instant plus tard, le restaurateur était de retour. Il ouvrit un tiroir derrière son comptoir et en extirpa une petite pile de tickets maintenue par un élastique.

« Tickets carte bleue de vendredi, » dit-il en français.

Sans un seul mot de plus, il feuilleta le tout jusqu'à trouver ce qu'il cherchait.

« Vous notez, madame ?

— Euh... Si vous voulez. »

Oriella tira de son sac un stylo et son cahier de fausse journaliste, où elle recopia le nom que lui montrait le patron, en lettres capitales bien lisibles.

YVAN-THIERRY POINTURIER.

« Voilà. Bonne journée. »

Sur ces mots, le restaurateur réajusta l'élastique autour de ses tickets et retourna à son comptoir. Il était clair que sa contribution à l'enquête n'irait pas plus loin.

Jaden se leva, prêt à partir.

« C'est tout ? s'étonna Oriella. Un nom sur un bout de papier ? C'est aussi facile que ça ?

— Parfois les choses sont plus simples que nous pensons. Venez maintenant, nous devons trouver cet homme avant ce soir. »

La jeune femme lui courut après dans la rue.

« Vous voulez dire que maintenant qu'on a son nom, on ne va pas simplement le dénoncer ?

— Est-ce que la police fera une enquête si nous donnons juste son nom ?

— Mmmh... Pas sûr. »

Il sourit.

« Donc nous allons trouver où il habite, et nous allons l'arrêter. »

Chapitre 24 – Douze euros pour un tueur

« Quand vous m’avez montré la photo du tueur, expliqua Jaden sur le chemin, j’ai reconnu le visage. Il était au restaurant avec nous la semaine dernière.

— Mais il y avait au moins six autres personnes qui dînaient en même temps que nous ! Comment est-ce que vous avez fait pour vous souvenir d’un Monsieur Tout-le-Monde pareil ?

— Je l’ai remarqué seulement parce que le patron m’a parlé de lui au moment où il entra. C’est un client habituel du restaurant. Il y va chaque vendredi soir.

— Décidément, il a l’air d’être à fond dans sa routine, notre tueur. À ce compte-là, on s’attendrait presque à ce qu’il étouffe ses victimes à heure fixe.

— À partir d’aujourd’hui, il n’étouffera plus personne. »

La voix du jeune homme ne laissait aucune place au doute. Pourtant, rien ne semblait garantir que la recherche du tueur aboutirait.

Par chance, le dénommé Yvan-Thierry Pointurier était abonné au téléphone et n’avait pas dégroupé sa ligne. Une fois rentrée chez elle, Oriella n’eut donc aucun mal à trouver son adresse. D’après le plan, il s’agissait d’un immeuble d’assez haut standing à l’autre bout du parc de Bercy.

« Ce n’est pas très loin, nota-t-elle. On peut y aller à pied.

— Je vous suis. »

Les deux jeunes gens reprirent donc leur périple à travers le sud-est parisien, passant au bord des allées pavées de Bercy Village et remontant le long du parc jusqu’aux abords de la Cinémathèque Française. Le vent qui soufflait en rafales faisait voler les toutes premières feuilles mortes et dessinait des tourbillons sur leur passage.

« C’est ici, dit finalement Oriella. Est-ce qu’on tente d’utiliser l’interphone ? »

Sur un signe de tête affirmatif de Jaden, elle parcourut la liste des noms jusqu’à trouver « Pointurier ». Puis elle prit une grande inspiration et appuya sur la sonnette.

Depuis quelques minutes, elle avait l’impression d’héberger au fond de ses entrailles un petit animal qui prenait son estomac pour un ballon. À présent qu’elle avait sonné chez le tueur, son cœur se mit lui aussi à lui jouer des tours. Le sang afflua vers ses joues, battit dans ses tempes, et affola la bestiole qui lui vrilla le ventre de plus belle.

Personne ne répondit. Soit Pointurier faisait le mort, soit il n’était vraiment pas chez lui.

« Est-ce qu’il y a un gardien ? demanda Jaden.

— Je pense que oui. Qu’est-ce que vous comptez faire ?

— Ce que je fais le mieux.

— Quoi, mettre des baffes ?

— Non, parler.

— Maintenant que vous le dites, c’est vrai que vous êtes doué pour ça. »

Comme l’emploi du temps du gardien n’était pas surchargé le jeudi après-midi, celui-ci accepta sans difficulté de recevoir Jaden dans sa loge et de lui parler d’Yvan-Thierry Pointurier. Vu son empressement, on pouvait même supposer qu’il y avait longtemps qu’il brûlait de vider son sac au sujet de ce locataire en particulier.

En posant les bonnes questions et en échangeant discrètement les potins contre des anecdotes de sa vie de barman, le jeune homme réussit à apprendre l’essentiel de ce qu’il y avait à savoir sur le monsieur, y compris des éléments dont il n’avait pas besoin.

Pointurier était célibataire. Il avait bien eu quelques femmes dans sa vie, mais depuis sept ans qu’il habitait l’immeuble, aucune n’était restée plus de quelques semaines. Le gardien

supposait que s'il était aussi maniaque chez lui que dans les parties communes, il y avait en effet de quoi vouloir s'enfuir au plus vite.

« Il est chiant, mais alors d'une force... Tenez, il a l'air d'avoir décidé, au millimètre près, où doivent se trouver les bennes dans le local poubelles. À chaque fois que les éboueurs passent, et ici, c'est trois fois par semaine, on peut être sûr qu'il va les remettre en place juste après. Et si quelqu'un a le malheur d'en déplacer une devant lui, il va piquer sa crise. Ça ne rate jamais. Pas étonnant qu'il ait perdu son boulot, tenez !

— Qu'est-ce qu'il faisait comme métier ? s'enquit Oriella.

— Oh, un travail dans l'informatique, je ne sais pas quoi exactement. Il s'est fait virer il y a trois ans, à peu près. »

Les deux jeunes gens échangèrent un regard. Effectivement, on pouvait supposer qu'un informaticien qui passait son temps à réaligner ses crayons au lieu de travailler avait la productivité d'une tortue sous Lexomil, et donc que son employeur avait des chances de vouloir s'en débarrasser.

Le gardien poursuivit son histoire : Pointurier, qui avait une veine de cocu, surtout pour un célibataire, avait hérité de deux appartements parisiens, six semaines à peine après avoir perdu sa place. Le revenu des locations lui avait permis de ne pas changer de niveau de vie. Il avait donc cessé de travailler. Depuis, il avait beau partir de chez lui et rentrer le soir aux mêmes horaires que s'il avait encore un emploi, le gardien, qui voyait passer tout le monde, pensez-vous donc, se rendait bien compte qu'il yoyotait de plus en plus.

En tout cas, si on voulait lui parler, le mieux était de l'attendre en bas de l'immeuble. Il rentrerait sans doute sur le coup de dix-huit heures trente, comme tous les soirs.

Après deux heures de conversation, Jaden remercia chaleureusement leur hôte et quitta la loge. Comme il n'était encore que quatre heures et demie, il avait du temps devant lui pour préparer l'interception du tueur. Il emmena donc Oriella vers le parc de Bercy, et tous deux s'assirent sur un banc.

« Nous devons l'amener à la police. Comment faisons-nous ?

— Il y a un commissariat de quartier rue de l'Aubrac. Dans l'absolu, ce n'est pas très loin, trois cents mètres peut-être, mais je ne crois pas qu'il accepte de nous suivre.

— Je dois essayer. Je pense que je suis plus fort que lui.

— Et alors ? Je me mets à la place des collègues qui vont vous voir arriver en traînant un pauvre type derrière vous. Comment est-ce qu'on va leur faire comprendre que ce n'est pas une simple victime, mais un criminel qui a déjà tué sept fois ?

— Vous avez raison. »

Le jeune homme réfléchit.

« Let's see... Qu'est-ce qui le fait tuer ?

— Une dette de douze euros.

— Oui, mais pourquoi ?

— Le gars de NAXOS prétend qu'il cherche à attirer son attention.

— Douze euros, » répéta Jaden.

Il fouilla ses poches et en tira quelques billets froissés, dont un de dix.

« Avez-vous deux euros ?

— Pas beaucoup plus, mais j'ai ça, oui.

— Parfait. Nous allons utiliser les douze euros pour essayer de lui faire montrer sa folie. »

Comme l'avait annoncé le gardien, Yvan-Thierry Pointurier arriva à proximité de son immeuble à dix-huit heures trente précises. Il avait l'air fatigué des gens qui avaient travaillé toute la journée, et aux yeux d'un observateur étranger, rien dans son attitude ne semblait indiquer, ni son absence d'emploi, ni une quelconque folie. Il était à cinq ou six mètres de la

porte d'entrée quand les deux jeunes gens passèrent devant lui en parlant un peu trop fort pour être honnêtes.

« Et donc, fit Oriella, il paraît qu'il lui doit douze euros.

— Douze euros, vraiment ? »

Jaden avait beau ne pas être doué pour la comédie, sa réplique sembla faire son petit effet sur l'homme qui se figea un court instant, puis se rua vers lui :

« Quoi ? Qui ? Qui doit douze euros à qui ?

— Je ne sais pas. Est-ce que vous devez... douze euros... à quelqu'un ?

— Oui ! »

Pointurier abattit les deux mains sur les épaules de Jaden.

« Vous le savez, n'est-ce pas ? Je sais qui vous êtes. Vous connaissez mon créancier et vous êtes venus me narguer, c'est ça ? »

Le ton de sa voix enflait tellement que les passants commençaient à se retourner. Il s'en rendit compte et reprit, un peu moins fort :

« Non, ce n'est pas ça. Vous ne savez rien, en fait. L'équilibre est rompu et vous n'en savez rien. Laissez-moi, je dois aller vérifier si mon créancier a repris contact. »

Lâchant Jaden, il se dirigea vers la porte de son immeuble. C'était le moment de lancer le plan B.

« Attendez ! » cria Oriella.

Sur sa main droite tendue était posé un billet de dix euros. Lorsqu'elle eut capté l'attention de Pointurier, elle fit un geste gracieux de la main gauche et déposa une pièce de deux sur le billet. L'homme écarquilla les yeux.

« Arrêtez de vous moquer de moi !

— Et si vous nous disiez à qui vous les devez, ces douze euros ? C'est peut-être quelqu'un que nous connaissons...

— Aucune chance. Il a disparu. Il doit reprendre contact avec moi par les petites annonces des journaux, mais il ne le fait pas, et en attendant, l'équilibre est rompu ! Ô harmonie perdue ! »

La jeune femme baissa les bras, lâchant son billet au passage.

« Bon, je laisse tomber. C'est clair, ça ne marchera pas, il est trop à côté de ses... Glp ! »

À l'instant même où le billet avait touché le sol, Yvan-Thierry Pointurier avait tiré une sorte de ruban noir de sa poche, et l'avait enroulé si vite autour du cou d'Oriella que celle-ci n'avait rien eu le temps de voir venir.

« Désolé, » dit-il.

Alors que le souffle manquait à la jeune femme, sa première pensée fut pour Arnaud. S'il s'était fait attaquer de la même façon, sans prévenir, il n'avait clairement pas pu se défendre.

« Stop this right now ! » s'écria Jaden, que l'émotion avait brutalement renvoyé à sa langue maternelle.

Il attrapa les mains du tueur, mais celui-ci était tellement pris par son effort qu'il n'y avait aucun moyen de lui faire lâcher son ruban. Le jeune homme recula donc d'un pas, passa le poids du corps sur sa jambe arrière, et lança un enchaînement de frappes qu'il termina par un coup de pied sauté. D'abord simplement déséquilibré, Pointurier finit le mouvement à terre, à moitié sonné. Sa victime tomba elle aussi, comme une poupée de chiffon. Ce fut la jambe de son agresseur qui amortit la chute de sa tête et lui épargna un choc sur le sol.

« Oriella ! Est-ce que vous allez bien ? »

Jaden examina la jeune femme tandis que d'autres passants accouraient. Elle n'avait pas perdu connaissance et son cou semblait intact, à l'exception d'une longue marque rouge qui commençait à apparaître sur sa peau claire. Malgré tout, elle n'avait pas l'air d'avoir la force

de se relever pour l'instant. Quand elle ouvrit les yeux, il vit qu'un réseau de vaisseaux sanguins éclatés les marbrait de rouge.

« C'est fini, dit-il doucement. Je l'avais promis, il n'étranglera plus personne. »

En tout cas, il avait de bonnes raisons de l'espérer : même si la scène n'avait duré qu'une dizaine de secondes tout au plus, il y avait plusieurs témoins qui avaient eu le temps de voir l'étrangleur en action et qui comptaient bien ne pas le laisser filer.

Yvan-Thierry Pointurier fut maintenu à terre le temps que quelqu'un fasse venir la police.

Dans l'intervalle, Oriella s'était redressée. Assise sur les pavés, elle ne savait pas qui elle devait regarder : l'homme qui avait tué son frère, ou bien Jaden qui courait partout à la recherche de son billet de dix euros, lequel avait mystérieusement disparu pendant qu'il lui sauvait la vie ?

C'était quand même extraordinaire de venir de New York et de ne pas comprendre qu'à Paris, tout objet tombé à terre et non ramassé au bout de trente secondes pouvait être considéré comme perdu.

Chapitre 25 – Au bonheur des imprévus

François Mazot comptait rentrer chez lui avec une bonne nouvelle à annoncer à son épouse : il avait réussi à poser un RTT pour le lendemain vendredi, et tous deux pourraient donc passer la journée ensemble, en amoureux. Certes, ils avaient leurs week-ends pour eux, et puisqu'ils n'avaient pas encore d'enfant, c'était toujours en amoureux que cela se passait. Néanmoins, c'était difficile à expliquer, mais il y avait un bonheur supplémentaire quand on levait le pied un jour de semaine.

Heureusement pour sa relation avec Émilie, il tomba sur Jaden dans le métro qui le ramenait à la maison. Un Jaden à la mine sombre, qui serrait la barre centrale de la rame comme si sa vie en dépendait.

« Mauvaise journée ? demanda-t-il.

— Oui et non. J'étais avec la police.

— Laisse-moi deviner : tu as encore vu quelqu'un en train d'importuner un innocent, tu n'as pas su te retenir de lui flanquer une correction, sauf que cette fois, l'autre a porté plainte ?

— Non. J'ai fait arrêter un tueur en série. »

Les autres voyageurs commençaient à prêter une attention suspecte à ce grand type à l'accent américain qui racontait des histoires invraisemblables. François leur adressa des sourires blasés, sur le mode « ne faites pas attention, mon copain a tendance à dire n'importe quoi ». Puis il se pencha vers Jaden et lui dit à voix basse :

« Si c'est vrai, alors tu devrais être content de toi. Où est le problème ? »

Le jeune homme le fixa d'un air triste. Ses yeux étaient plus brillants que d'habitude.

« Il a presque tué Oriella Bianchi devant moi. Il l'a étranglée.

— Ah. Comment est-ce qu'elle va ?

— Je crois qu'elle va bien, mais je ne suis pas sûr. Elle a été emmenée à l'hôpital pour faire des examens.

— Et donc toi, tu as dû faire une déposition. Bon, ça s'est bien passé, j'imagine. Ils ne t'ont pas demandé de revenir ?

— Non.

— Alors ça s'est bien passé. Ne t'en fais pas. »

Arrivés à Montreuil, les deux anciens adversaires avancèrent ensemble sur le trottoir.

« Tu t'inquiètes pour elle à cause de ce qui lui est arrivé ?

— Non. À cause de ce qui pourrait lui arriver. »

Jaden soupira, regarda le ciel un instant, puis fit craquer ses jointures. Il semblait avoir pris une décision.

« Écoute, François, je ne suis pas venu à Paris pour être un touriste.

— Oui, ça, je m'en doutais. Sinon, tu ne serais resté que deux ou trois jours, or ça fait une semaine et demie que tu es là. Je me suis dit que tu m'en dirais plus quand tu le sentirais, donc je ne t'ai pas posé de questions jusqu'à présent. Pourtant, Émilie m'y pousse, crois-moi. Alors, qu'est-ce que tu fais en France ?

— J'ai appris quelque chose qui semble fou, mais qui est réel. Je ne t'en ai pas parlé parce que même moi, j'ai du mal à le croire. Il y a une organisation qui s'appelle NAXOS et qui veut attaquer votre président demain, à Paris.

— Quel président ? Le président de la République ? »

Jaden hocha la tête.

« NAXOS veut prendre le pouvoir dans le monde. Je ne sais pas pourquoi ils commencent par la France, mais je crois que la prochaine étape sera les États-Unis.

— Et ils profiteraient de l'émission télévisée de demain ? C'est crétin, comme truc, ça va être hyper sécurisé, que veux-tu qu'il se passe ?

— La sécurité sera inutile. Ils ont tout prévu. Demain, à l'heure où le programme commencera, les habitants de Paris dormiront. Ils ont installé une machine pour cela. Donc la France et le monde entier verront à la télévision, pas le président, mais eux et leur menace.

— Ben voyons. Et puis des éléphants roses priapiques, aussi ?

— S'il te plaît, écoute-moi ! Ils ont essayé d'enlever ma nièce Jasmine parce qu'elle a découvert leurs plans, ce n'est pas une blague ! Et demain, ce qui est prévu, c'est que je vais désactiver la machine pendant qu'Oriella va sauver votre président, mais après ce que j'ai vu aujourd'hui, j'ai peur, peur de ce qui se passera si je la laisse seule face au danger ! »

François connaissait Jaden depuis assez longtemps pour savoir que ses élans héroïques étaient contagieux. Il ne fut donc qu'à moitié surpris de s'entendre répondre :

« Demain, je ne travaille pas. Si cette fameuse machine se met en marche, alors je veux bien aider ta copine à sauver le président. Mais s'il s'avère que n'est qu'une histoire débile, autant te prévenir tout de suite que je préfère m'occuper de ma femme. »

Au moment d'entrer dans son immeuble, il repensa à ce qu'il s'était promis de dire à Émilie une fois à la maison, et regretta aussitôt ses paroles. Tant pis. À ce stade, il était trop tard pour les retirer.

Le lendemain, jour fatidique du 18 septembre 2009, François Mazot accompagna donc Jaden Smith chez Oriella Bianchi afin de préparer la contre-attaque. De crainte d'avoir des ennuis avec son épouse, il avait prétendu qu'il serait en réunion toute la journée et qu'il fallait l'appeler sur son mobile plutôt qu'au bureau.

Lui qui n'avait pas revu la jeune femme depuis sa nuit d'ivresse lui trouva une assez bonne mine, en dépit de ses yeux injectés de sang et de la vilaine marque violacée qui courait tout autour de son cou. Au moins, elle était debout, alerte, le geste vif et les joues roses. Et elle avait aligné sur l'unique table de son appartement quatre petites boîtes en plastique blanc, presque plates, avec une pastille de cuivre sur une face.

Elle en prit une et expliqua :

« Vital n'arrivait pas à me joindre au téléphone, puisque j'étais à l'hôpital. Alors il me les a déposées dans ma boîte aux lettres. Je ne lui en avais demandé que trois, pour Jaden, pour moi et pour le président. Il a eu le nez creux d'en faire une de plus. »

Elle baissa les yeux et parcourut rapidement une note manuscrite posée sur le bord de la table.

« D'après lui, ce qui est important, c'est de garder la partie en cuivre au contact de la peau. Dans une chaussette, par exemple. Comme on ne sait pas à quelle heure NAXOS activera sa machine, le mieux est encore de garder les boîtes sur nous dès maintenant. Mais a priori, ils devraient attendre la fin de l'après-midi. Le président visite un chantier dans l'Oise aujourd'hui, donc il n'est pas à Paris en ce moment, et l'émission de télé ne doit commencer qu'à vingt heures trente. »

« Et concrètement, demanda François, qu'est-ce que vous avez prévu de faire ? »

Jaden tendit le bras et prit un boîtier de protection.

« Nous allons attendre le début de l'opération Beaux Rêves au centre de Paris.

— Plus précisément, au niveau des Invalides.

— Quand les gens s'endorment, j'irai à la Tour Eiffel pour arrêter la machine, et Oriella ira au Palais de l'Élysée, donner une boîte au président.

— Le plan d'origine, c'était que j'amène Jaden au RER C, et que j'aie ensuite chercher le métro 13 jusqu'à Champs-Élysées-Clemenceau. Et vous, vous faites quoi ?

— Normalement, je vais avec vous. Sauf qu'il y a un truc qui me chiffonne dans votre histoire.

— Ah bon ?

— Si cette machine est capable d'endormir tout Paris, suivant la fréquence utilisée, il y a un risque que ça affecte aussi les conducteurs de trains, au moins ceux du RER qui est au-dessus du niveau de la Seine entre Invalides et le Champ de Mars. Alors comment est-ce que vous comptez prendre les transports ? »

Oriella tapota du bout des ongles sur le bord de la table.

« C'est pas con, ce que vous dites. »

Apparemment, Jaden et elle étaient complètement passés à côté du problème. Ils semblaient d'ailleurs assez désorientés par la remise en cause de leur projet. Après avoir envisagé de camper séparément en restant en contact téléphonique, ou bien d'utiliser des Vélib's, François imposa la décision qui lui semblait la meilleure : le trio se rendrait au Champ de Mars, et dès que les Parisiens commenceraient à piquer du nez autour d'eux, ils en attraperaient un qui se serait endormi au volant de sa voiture et le transfèreraient vers sa banquette arrière, ce qui permettrait aux deux Français de rallier les Champs-Élysées pendant que l'Américain entamait son ascension de la Tour Eiffel.

Ainsi, si un imprévu survenait, ils seraient ensemble pour réfléchir à la suite des événements. Et lors de cette opération plus que jamais, il semblait à François que trois cerveaux valaient mieux que deux.

Le jeune homme glissa son boîtier de protection dans sa chaussette, aussitôt imité par Jaden. Oriella hésita un instant, rougit, puis se retourna et tenta, assez lamentablement d'ailleurs, de ne pas montrer qu'elle insérait le sien dans son soutien-gorge.

Chapitre 26 – Les jeux de dix-neuf heures

Les services de trois chaînes de télévision nationales passèrent une bonne partie de la journée à installer un studio dans la salle des fêtes de l'Élysée. Le président, qui avait déjà bien assez de raisons de stresser sans chercher à s'en ajouter une de plus, prit soin d'éviter la zone de travaux à son retour de Picardie. Il s'accorda au contraire un petit quart d'heure de repos, avant d'aller réviser sa stratégie de communication avec un de ses conseillers.

Il savait que les journalistes ne manqueraient pas de l'interroger sur un fait divers survenu la veille à Paris : des citoyens s'étaient unis pour maîtriser un forcené qui avait tenté d'étrangler une jeune femme en pleine rue. On n'avait su que dans la nuit que l'homme était soupçonné d'avoir tué d'autres personnes de la même façon, et l'information n'avait pas encore été rendue publique, pas plus que l'identité de sa victime. Le président n'était pas certain de la conduite à tenir : devait-il annoncer lui-même qu'on avait arrêté un probable tueur en série, ou laisser au Garde des Sceaux le soin d'aborder le problème le lendemain ? En tout cas, il ne manquerait pas de féliciter les Français pour cet acte citoyen exemplaire. Et il promettrait de recevoir la jeune femme à l'Élysée au cours des prochains jours.

Il descendit se faire maquiller un peu avant dix-neuf heures, accompagné d'un de ses fils. La compagnie du garçon lui serait forcément plus agréable que celle des journalistes ou de ses acolytes du monde politique. Pourtant, l'enfant prodigue avait lui aussi fait ses premiers pas dans ce milieu, et son père commençait à retrouver en lui des similitudes avec ce qu'il avait été à son âge. Il ne savait pas encore s'il devait en être fier ou s'en agacer.

« Franchement, Papa, est-ce que tu crois que ça passera si je me présente ?

— À mon avis, tu es trop jeune. »

Le président esquiva un coup de houppette de la maquilleuse pour mieux se pencher à l'oreille de son fils.

« Sur ce projet, je n'ose pas te pousser, parce que ça risquerait vraiment de se voir et que... »

Lui qui était homme à se répéter plutôt que de se taire s'interrompit en plein milieu de sa phrase et piqua du nez dans les cheveux du garçon. Juste derrière lui, le poudrier de la maquilleuse tomba à terre. Personne ne réagit en voyant la poudre se répandre sur le parquet ancien.

À l'horloge qui sonnait sept heures du soir ne répondit dans le palais qu'un bruit de talons hauts, suivi d'un joli rire de femme, élégant et grave. L'Élysée appartenait à Madame.

Au même moment, les visiteurs qui continuaient à faire la queue au pied des piliers de la Tour Eiffel se transformèrent en zombis. Les vendeurs de colifichets fermèrent les yeux, et un petit chien en plastique, électronique et peluche bon marché fit un salto pour rien : plus personne ne le regardait. Ça et là commençaient à s'élever de discrets ronflements.

« Ils ne tombent pas ? s'étonna François.

— On dirait que non. C'est le moment d'aller sauver le président !

— Ne nous emballons pas. Si les gens ne perdent pas leur tonicité musculaire, ça risque de compliquer les choses... »

Comme en écho aux paroles du jeune homme, deux voitures se percutèrent à l'intersection entre le Quai Branly et le Pont d'Iéna. Quelques autres véhicules allèrent s'encastrent dans leurs coffres respectifs, jusqu'au moment où tous les endormis qui n'avaient pas lâché leur accélérateur eurent fini de s'écraser un peu partout.

Jaden courut jusqu'au pont et embrassa la Seine d'un grand coup d'œil panoramique.

« Personne n'est tombé dans la rivière ! » s'exclama-t-il avec soulagement.

François soupira.

« Heureusement, sinon cet idiot allait remplacer la Brigade Fluviale à lui tout seul, et j'étais bon pour grimper à la Tour à sa place. »

Oriella, quant à elle, s'intéressait plus à l'état des voies de circulation. Toutes les intersections visibles depuis le quai étaient bloquées par des véhicules arrêtés ou accidentés. Ce n'était pas la peine d'espérer rouler en voiture là-dedans.

« Euh... Du coup, on va peut-être vraiment prendre des Vélib's, hein ? »

Sur l'île de la Cité, Vital Fanor et sa jeune collègue Élisabeth Letourneur venaient de quitter leur laboratoire. Ils se dirigeaient vers la station de métro la plus proche lorsque le technicien se rendit compte qu'il était le seul à avancer. Il regarda autour de lui et ne vit que des silhouettes plus ou moins figées, debout ou assises, mais apparemment plus mortes que vivantes. À un mètre derrière lui, la jolie Élisabeth oscillait légèrement sur place, les yeux à moitié fermés, la bouche entrouverte. Le jeune homme mobilisa toute sa force mentale pour se retenir de courir l'embrasser.

« On dirait que j'ai bien fait de prendre un boîtier sur moi, dit-il tout haut. C'est complètement dingue, cette connerie, mais ça marche ! Vous entendez, tous autant que vous êtes ? Ça marche ! »

Son cri se perdit dans les bruits de la ville, qui étaient toujours audibles, quoique curieusement assourdis. Un peu plus loin, une colonie de pigeons fixa sur lui un regard interrogateur. Leur masse cérébrale était sans doute insuffisante pour qu'ils soient affectés par les ondes psychiques du Faiseur de Rêves.

« Oui, c'est ça, roucoulez, bande de nazes ! »

Vital s'approcha de sa collègue et passa les doigts le long de sa joue.

« Ne t'en fais pas, ma belle. J'ai prévu tout ce qu'il faut. »

Il sortit de sa poche un boîtier de protection qu'il glissa dans la main d'Élisabeth. Aussitôt les jambes de la jeune femme se dérochèrent sous elle, et il dut l'attraper pour l'empêcher de tomber.

« Ça va ? »

— Euh, oui, je crois. J'ai eu une absence, comme un blanc.

— Ne hurle pas, enfin, tu peux hurler si tu veux, vu le peu que ça change, mais... tu n'es pas la seule. Tout Paris a un blanc, comme tu dis. »

Élisabeth vit à son tour les passants endormis sur place et eut le réflexe un peu dérisoire de retenir un cri de terreur, qui ne fit qu'un petit bruit étouffé au fond de sa gorge.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

— Un savant fou a décidé d'endormir tout le monde. Heureusement, quelqu'un m'a prévenu juste à temps que cela arriverait, et donc, tu avais un noir pour te sortir de ton blanc. Surtout garde bien la boîte dans ta main, c'est elle qui te maintient éveillée. »

La jeune femme serra ses poings contre sa poitrine. Elle vit que Vital lui souriait et tenta de faire de même, sans grand succès. Puis, d'un coup, elle alla se blottir dans ses bras.

Apparemment, l'attaque de NAXOS avait des effets de bord aussi positifs qu'inattendus.

Tandis qu'Oriella et François prenaient des Vélib's à la station qui se trouvait un peu plus loin sur le Quai Branly, Jaden s'attaqua à son grand défi sportif : monter jusqu'au troisième étage de la Tour Eiffel.

Il ne tarda pas à comprendre que les ascenseurs étaient bloqués et que faute d'opérateur en état de les faire fonctionner, il n'avait pas d'autre choix que de monter à pied jusqu'au deuxième étage. Seul problème, à l'heure qu'il était, l'accès par les escaliers était fermé au public. Le jeune homme en fut donc quitte pour s'offrir quelques acrobaties dans la structure. Une fois qu'il eut contourné les grilles, il posa enfin le pied sur les premières marches métalliques et regarda l'entrelacs de poutres au-dessus de lui. Il n'osait pas imaginer le temps

qu'allait lui prendre cette ascension. En tout cas, s'il voulait garder un minimum de force pour agir une fois qu'il serait en haut, il n'avait pas intérêt à courir.

Sa seule chance, en fin de compte, c'était qu'il ne voyait aucun sbire de NAXOS dans son environnement immédiat. Tout le monde avait l'air de dormir.

Marche après marche, Jaden Smith gravit la tour, bien décidé à mettre hors circuit le Faiseur de Rêves.

Ses deux compagnons, quant à eux, croisèrent sur le Pont de l'Alma des amoureux endormis en plein baiser, dont les bouches s'étaient perdues en sombrant dans le sommeil, et qui se bavaient allègrement dessus. Une fois arrivés sur la rive droite, ils remontèrent l'avenue Montaigne en direction des Champs-Élysées, en se glissant tant bien que mal entre des voitures arrêtées dans les positions les plus improbables.

« Si c'est comme ça ici, dit Oriella, je n'ose pas imaginer à quoi ressemble la place de l'Étoile !

— Vous plaisantez ? Les voitures sont toujours en vrac sur l'Étoile ! Alors à mon avis, la seule différence, c'est que ça roule encore plus mal qu'en temps normal. »

Les deux jeunes gens, qui comptaient déposer leurs bicyclettes à la station Vélib du rond-point des Champs-Élysées, eurent la mauvaise surprise de constater qu'il n'y avait plus de place disponible à cet endroit. Ils poussèrent donc jusqu'à la station de Matignon, ce qui, finalement, les rapprochait. À part la musique qui s'échappait d'une brasserie du coin, il n'y avait presque pas de bruit dans ce quartier habituellement animé jour et nuit. C'était plutôt effrayant.

Oriella s'approcha d'un homme d'une cinquantaine d'années resté miraculeusement debout sur un passage piéton, les yeux ouverts sur le vide, à quelques centimètres d'une voiture dont le moteur était un des rares à ne pas avoir calé. Elle agita la main devant son visage et attendit en vain une réaction.

« Qu'est-ce que vous espérez ? lança François. Qu'il se mettrait à grogner et à essayer de vous boulotter le cerveau ? Allez, il faut qu'on file, on a un président à réveiller ! »

Il lui prit le bras et lui fit traverser l'avenue en direction de la rue du Faubourg Saint-Honoré.

Au coin de la rue, le jeune homme manqua de percuter une adolescente d'une quinzaine d'années qui arrivait sur le trottoir en sens inverse. Elle semblait s'être extraite d'un groupe de jeunes qui ronflait quelques mètres plus loin. François bondit sur le côté pour l'éviter, entraînant du même coup Oriella qu'il tenait toujours par le bras et qui faillit perdre l'équilibre. La jeune fille continua à marcher comme si de rien n'était.

« Mademoiselle ! cria l'artiste martial. Vous êtes réveillée ? »

Pas de réponse.

Il revint devant elle avec mille précautions et observa son visage : ses yeux étaient à moitié ouverts et pourtant elle n'avait pas l'air de le voir. Elle tendit la main, en revanche, et la referma comme si elle tenait quelque chose. Puis elle se mit à traverser l'avenue de Matignon sans rien changer à son allure, comme si elle n'était pas consciente de se trouver en plein milieu d'une voie carrossable. D'ailleurs, de l'autre côté de la rue, son pied heurta le bord du caniveau et elle manqua de peu de s'étaler sur le trottoir. Le jeune homme la suivit des yeux, incrédule :

« On dirait qu'elle dort toujours... »

— Finalement, il y a bien des zombis en ville, n'est-ce pas, François ?

— Je dirais plutôt des somnambules. En tout cas, ça peut nous aider à nous frayer un chemin jusqu'au président. Oriella, je ne sais pas si vous avez fait du théâtre, mais il va falloir envisager de faire semblant de dormir. »

Au même moment, Jaden déboucha au premier étage de la Tour Eiffel. Tout était calme, les visiteurs curieusement fixes sur la promenade centrale comme sur le pourtour. Alors qu'il se dirigeait vers l'escalier qui montait au deuxième, il entendit soudain une voix :

« Breelan de dames, tu n'as plus qu'à te coucher, Patrick ! »

Le jeune homme se plaqua par réflexe contre le mur le plus proche et avança avec mille précautions en direction de celui qui avait parlé. Y avait-il des sbires de NAXOS par là ? Pour quoi faire, s'ils n'attendaient pas de visites ?

« Je savais bien que je t'aurais un jour ! » lança la même voix.

Jaden finit par distinguer l'orateur, un monsieur entre deux âges, assis en tailleur parmi d'autres endormis, qui faisait mine de distribuer des cartes. Il avait l'air de s'y croire. C'était encore plus réel qu'une performance de mime, peut-être parce qu'il y avait aussi du son. Le jeune homme s'approcha tout doucement, étonné de ne susciter aucune réaction. L'autre était-il trop absorbé par ce qu'il faisait pour le voir se frayer un chemin dans la foule ?

Vu de près, c'était pire que ça : il avait les yeux fermés. Il regardait à gauche et à droite, échangeait des mots à voix basse avec des voisins imaginaires, tout en gardant les paupières closes. C'était très dérangeant.

« Est-ce que vous dormez ? » hasarda Jaden.

Apparemment oui. Bien qu'il soit juste devant lui, l'autre n'avait pas eu le moindre début de réaction. Il fallait donc croire que certains endormis étaient somnambules. Le tout allait être de les distinguer des éventuels sbires de NAXOS présents sur les lieux : il était hors de question de frapper des innocents sous prétexte qu'ils avaient bougé.

Le jeune homme souffla un grand coup et repartit en direction du deuxième escalier.

Chapitre 27 – Y a-t-il une adjointe administrative pour sauver le président ?

Une Jeep immatriculée dans l'Yonne se fraya un chemin à travers les rues encombrées de Paris, en n'hésitant ni à escalader les trottoirs, ni à défoncer les jardins publics pour éviter les carrefours embouteillés. Au bout de son périple, elle franchit le portail d'entrée du palais de l'Élysée et finit sa course en travers de la cour d'honneur, une roue posée sur la première marche de l'escalier.

Aussitôt, les sbires de NAXOS en uniformes de gardes républicains qui avaient ouvert la grille se précipitèrent pour tenir la portière au monsieur assis à la place du passager. Celui-ci se leva, lissa son costume et passa le dos de ses mains sur une barbe de quelques jours, plus sel que poivre.

« Vous êtes en retard, Bruno, » dit une voix de femme.

Madame était sortie sur le perron du palais, comme toujours superbement mise en valeur par sa tenue, un tailleur pantalon avec une veste mauve. Contrairement à son habitude, elle portait aussi un collier à la mode fait de rubans d'organza, de perles de bois et d'un gros médaillon violet. Elle eut un geste vaguement méprisant en direction de la voiture.

« En plus, votre chauffeur semble prendre un malin plaisir à laisser son tas de boue n'importe où.

— Pardonnez-lui, boss, c'est sa façon de montrer qu'il n'est pas juste un chauffeur, qu'il a un cœur et une personnalité comme tout le monde.

— Peut-être, mais ici, il est chez moi. Je le prierai donc de déplacer son gouffre à pétrole, comme tout le monde, justement. »

Le monsieur fit signe à son chauffeur d'obéir. La Jeep redémarra dans un grand panache de fumée noire et alla se garer un peu plus loin. Quand son conducteur en sortit, le dénommé Bruno avait déjà suivi la première dame à l'intérieur. L'homme monta le perron à leur suite et alla rejoindre d'autres exécuteurs de basses tâches qui jouaient aux cartes en attendant la suite des événements.

Malgré la nuit tombante, les éclairages permettaient d'y voir comme en plein jour dans la cour d'honneur. Les seules zones d'ombre étaient derrière les véhicules officiels et les camions-régie alignés le long d'un mur. Les sbires qui retournaient au portail ne prêtèrent pas la moindre attention à ce qui se passait de ce côté-là.

Oriella et François, qui s'étaient glissés dans la cour au moment où plus personne ne gardait la grille, n'avaient pas vu grand-chose. Ils avaient juste compris que le nouvel arrivant avait été accueilli par quelqu'un et qu'il se tramait quelque chose à l'intérieur. Ils n'avaient reconnu aucun des deux protagonistes, parce qu'ils étaient trop loin, et aussi à cause de l'éclairage du grand vestibule qui faisait contre-jour.

Profitant de ce que les sbires regardaient surtout vers l'extérieur, n'imaginant sans doute pas qu'il y avait des intrus dans la cour d'honneur, ils remontèrent tout doucement la rangée de véhicules. Ils réussirent ainsi à atteindre la façade du palais, à monter les marches et à se couler à l'intérieur.

Ils eurent un pincement au cœur à l'idée de ne pas pouvoir admirer la résidence officielle du président de la République alors même qu'ils s'y trouvaient sans doute pour la seule fois de leur vie, mais le temps pressait : il était déjà sept heures et demie. Il ne leur restait qu'une heure pour déjouer les plans de NAXOS.

« Où est le président ? chuchota Oriella.

— Si on suit les câbles, on a des chances d'arriver au lieu du tournage, et de là, on devrait le trouver. »

La jeune femme hochait la tête et suivit son compagnon le long de la grappe de câbles qui partait sur leur droite. Leur fil d'Ariane n'était pas très glamour, mais il traversait le grand salon où se tenait chaque semaine le conseil des ministres, ça compensait.

Dans la salle des fêtes transformée en studio de télévision, Bruno ne tarda pas à prendre les choses en main. Sous ses ordres, une dizaine de sbires expulsa la doublure lumière du président du fauteuil de l'interviewé. Le pauvre homme fut transporté comme un sac de pommes de terre et déposé assez rudement dans un coin de la pièce.

La première dame, qui faisait entièrement confiance à son bras droit, quitta les lieux et rejoignit l'aile orientale du palais, où l'attendait son maquilleur personnel.

Pendant ce temps, une des cadres de NAXOS s'installa à sa place dans le fauteuil laissé libre, prête à jouer à son tour le rôle de doublure lumière. Pendant les cinq minutes qui suivirent, ses comparses prirent le temps de régler les éclairages de façon à ce que leur chef soit à son avantage au moment de passer à la télévision.

Quand Oriella et François pointèrent leur nez à l'entrée du jardin d'hiver attenant, ils comprirent vite qu'il y avait du monde dans la grande salle, que manifestement, le président ne se trouvait pas là, et que de ce fait, ils devaient le chercher ailleurs. Ils rebroussèrent donc chemin, retraversèrent le salon Murat qu'ils n'avaient guère pris le temps d'apprécier, et passèrent cette fois par toute l'enfilade des salons d'apparat de la présidence.

Enfin, dans une pièce moins officielle, discrète, quasi dérobée, ils trouvèrent la loge de maquillage où dormaient le président et son fils. Ceux-ci étaient en train de se faire scotcher à leurs sièges par un sbire de NAXOS qui n'apprécia que modérément d'être interrompu.

« Qu'est-ce que vous faites là ? » demanda-t-il.

Craignant qu'il ne donne l'alerte, François le mit directement à terre d'un coup de pied circulaire qui l'atteignit en pleine tête. Sonné par le choc, l'autre ne chercha pas à protester quand son adversaire lui plaqua une main sur le visage en lui ordonnant de ne pas bouger.

« Oriella, puisque ce monsieur aime le chatterton, on va lui en donner.

— À vos ordres. »

La jeune femme tendit le rouleau de ruban adhésif à son partenaire avant d'aller fermer la porte. François commença par lier les mains du larbin, puis lui scotcha proprement la bouche.

« Vous ne lui attachez pas les jambes ? s'étonna Oriella.

— Pas besoin. »

En effet, une protubérance était bien visible dans la chaussette du sbire. Le jeune homme retira le boîtier d'un geste vif, et son prisonnier ferma les yeux.

« Du coup, on a deux dispositifs de protection au lieu d'un. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On réveille le père et le fils, quelle question ! Mais d'abord, détachons-les. »

Joignant le geste à la parole, François commença à dérouler la bande de scotch qui attachait le président à son siège.

Cependant, l'absence du sbire qu'ils avaient mis à terre ne pouvait pas passer éternellement inaperçue. Deux de ses collègues finirent par se poser des questions, ou plus exactement, l'un posa une question à l'autre :

« Dis donc, tu ne trouves pas que Stéphane met longtemps à revenir ?

— C'est vrai, maintenant que tu le dis. Ce n'est pas si long de faire trois tours de scotch autour de deux gars qui dorment ! »

L'homme s'interrompit, le temps de déplacer un journaliste qui bavait sur la table.

« Bon, je vais l'appeler pour voir où il en est. »

Le téléphone du sbire sonna alors que François finissait de détacher les deux captifs. Oriella trouva rapidement l'objet dans une poche de l'endormi et le tendit à son partenaire.

« Décrochez, dites quelque chose ! S'il ne répond pas, les autres vont s'inquiéter et ils risquent de nous tomber dessus. »

Le jeune homme leva les yeux au plafond, mais il était obligé d'admettre qu'elle n'avait pas tort. Il prit donc le téléphone en espérant que son interlocuteur ne se rendrait compte de rien.

« Oui ? »

— Stéphane ? C'est Grégory, là. Qu'est-ce que tu nous fais ? Tu devrais déjà être revenu à la salle des fêtes !

— Désolé, c'est plus long que prévu. Ils sont dans des positions pas possibles, j'ai du mal à passer le scotch. Mais j'arrive dans un instant.

— J'espère. Grouille-toi, il faut qu'on installe les grandes bannières ! »

L'autre raccrocha. Apparemment, François avait réussi sa tentative de bluff.

« Dépêchons-nous ! Ils vont forcément finir par venir voir ce qui se passe. »

Les deux jeunes gens s'agenouillèrent aux pieds du père et du fils, tirèrent chacun une chaussette et plaquèrent les boîtiers de protection sur les chevilles présidentielles.

Sous l'effet du réveil soudain, les têtes des endormis plongèrent l'une vers l'autre et se heurtèrent avec un bruit mat.

« Aïe ! » s'exclama le garçon.

Bien qu'à peine réveillé, son père avait déjà plus de recul par rapport aux événements. Il se redressa, un pli ironique aux lèvres.

« Est-ce bien le moment d'avoir un coup de barre ? »

Il allait continuer à plaisanter quand son regard accrocha la maquilleuse, figée en face de lui, la main qui avait tenu le poudrier toujours légèrement levée devant elle, comme dans une mauvaise imitation de mannequin de prêt-à-porter.

« Mademoiselle ? Vous allez bien ? »

— Monsieur le président, on n'a pas le temps ! » fit une voix féminine derrière lui.

Il sursauta, heurta la maquilleuse qui perdit l'équilibre, la rattrapa de justesse et s'étonna de la voir reprendre sa position debout comme si de rien n'était. Son fils et lui se retournèrent en même temps et d'un même geste. Les deux têtes avaient bougé comme dans un miroir aux reflets déformés, un côté arborant une chevelure brune, l'autre une blonde.

Juste derrière eux, un homme d'une trentaine d'années, assez grand, avec un visage en lame de couteau, semblait prêt à protéger une femme un peu plus jeune aux traits délicats. Habitué à jauger rapidement les gens en face de lui, le président remarqua que la demoiselle avait les yeux bizarrement rouges et le cou barré d'une marque sinistre.

« Nous devons sortir d'ici ! reprit-elle d'un air implorant. Vous êtes en danger ! »

Son compagnon, beaucoup plus calme, ajouta :

« Vous qui connaissez les lieux mieux que nous, est-ce que vous pouvez nous emmener dans un endroit tranquille, le temps qu'on vous explique ce qui se passe ? »

— Qu'est-ce qui me prouve que vous n'essayez pas de me mener en bateau ?

— Dans l'absolu, rien, mais il y a un instant, vous étiez aussi amorphe que votre maquilleuse. Nous vous avons réveillé, ça plaide en notre faveur, non ? »

Le président réfléchit un instant.

« Je vais vous emmener au PC Jupiter. Suivez-moi. »

Le groupe parcourut quelques salles, puis s'engagea dans un escalier qui descendait vers le sous-sol. Tout en déverrouillant une porte, le chef d'État s'adressa à la jeune femme :

« Qu'est-ce qui est arrivé à votre cou ? »

— Je me suis fait étrangler hier. »

Devant l'air choqué de son interlocuteur, elle ajouta :

« Je vais mieux. »

Chapitre 28 – Rencontre au sommet

Jaden Smith essuya la sueur de son front du revers de la main. À mesure qu'il s'élevait, le ciel n'avait cessé de s'assombrir, et la flèche métallique de la Tour Eiffel surplombait désormais une capitale en robe de lumière, à travers laquelle la Seine coulait comme un ruban noir. La tour elle-même s'était habillée d'un éclairage aux tons chauds. Arrivé au deuxième étage, le jeune homme s'accorda un instant pour reprendre son souffle.

Les visiteurs étaient moins nombreux à ce niveau, et il risquait donc plus facilement de se faire repérer. Il décida de bouger très lentement afin de tromper la vigilance d'éventuels ennemis.

Au-delà de cet étage, l'escalier n'était plus accessible au public. Jaden ne voyait donc que deux solutions : soit il réussissait à prendre l'ascenseur, soit il devrait monter par l'escalier de secours et risquerait fort de ne pas arriver en haut avant l'heure de l'émission. Il serra les poings : le monde avait besoin de lui. Bien qu'il fasse tout à fait confiance à François, il ne suffirait pas de réveiller le président français pour mettre NAXOS en échec. Il devait absolument arrêter cette machine.

Monter tout doucement le petit escalier qui menait à la plate-forme centrale fut une épreuve. Néanmoins, malgré la protestation de ses muscles qui en avaient assez de gravir des marches, il parvint en haut sans s'être fait repérer. Le planton qui montait la garde n'était de toute façon pas très attentif.

Soudain, sous ses yeux, l'ascenseur arriva du troisième étage. Jaden s'approcha aussi discrètement que possible et surprit trois hommes qui en sortaient. Le silence irréel de l'endroit lui permit de saisir au vol des bouts de conversation :

« Ça y est, vous avez fini votre tour de garde ? »

— Hé oui. Cela dit, on a plutôt eu l'impression de perdre une heure de notre vie. À part un ou deux zigs qui se mettent à marcher dans leur sommeil une fois de temps en temps, c'est d'un calme...

— Tu m'étonnes. Restez donc un peu, la relève sera là d'ici cinq minutes. Hep, vous, là-bas ! »

Jaden laissa échapper un soupir de soulagement en voyant que le sbire ne s'adressait pas à lui, mais à une dame qui faisait de grands gestes un peu plus loin. Elle était manifestement en pleine crise de somnambulisme, ce qui avait pour effet concret de lui faire asséner de violentes claques dans la figure des personnes qui l'entouraient. Puis elle se déplaça de quelques pas et se mit à marmonner, mais tout le monde s'était déjà désintéressé de son sort.

Au moment où trois nouveaux hommes de main montèrent l'escalier à leur tour, sans doute en provenance de l'ascenseur du pilier nord, il y avait déjà eu d'autres manifestations bruyantes de la part de deux des endormis. L'un d'eux était d'ailleurs toujours en train d'insulter un interlocuteur imaginaire.

« Bon courage, les gars ! lança un de ceux qui allaient redescendre.

— Vous allez voir, ce soir, on a droit au boulot le plus con du monde, à la fois inutile et super usant pour les nerfs. »

Un des nouveaux se gratta la tête.

« En effet, dites-moi, ça a l'air stressant votre truc. Il y en a beaucoup qui se mettent à crier ? »

— Pas forcément. Le plus souvent, ils marchent. Et comme on ne peut pas les réveiller, la seule chose à faire, c'est d'attendre qu'ils aient fini de rêver.

— Et aucun ne vous a refait le coup des chaussettes de Marguerite ?

— Ça aurait pu être drôle, mais non. »

Voilà qui était intéressant. Jaden était à moins d'une dizaine de mètres de l'ascenseur vers le troisième étage. S'il arrivait à avancer en ayant l'air de dormir, il pourrait peut-être entrer dedans et monter avec la relève. Il lui faudrait pour cela bousculer quelques personnes, mais c'était un moindre mal.

Il ferma les yeux aux trois quarts, tête basse, bras ballants, et se mit à marcher lentement, droit devant lui.

« Et voilà, on en a encore un ! » se désola le planton posté au pied de l'ascenseur.

Le jeune homme percuta un couple de sexagénaires sans ralentir. Ceux-ci vacillèrent un instant avant de reprendre leur position initiale. Au passage, le monsieur laissa échapper un léger ronflement.

Les sbires qui allaient monter le dépassèrent et prirent place dans l'ascenseur. Il y était presque, il allait faire le voyage avec eux, pourvu qu'on le laisse entrer !

« Qu'est-ce qu'on fait du somnambule ? s'inquiéta un des hommes.

— Ben, rien, qu'est-ce que vous voulez qu'il vous fasse ? Vous voyez bien qu'il n'est pas plus en forme que les autres ! »

Pour prouver ses dires, le planton frappa un grand coup sur l'épaule droite de Jaden. Celui-ci accusa le choc avec un grognement discret, sans cesser d'avancer dans la même direction. Afin que l'illusion soit parfaite, il alla s'écraser contre la paroi du fond et fit mine de vouloir continuer à marcher, comme s'il n'avait pas conscience d'avoir le nez dans un mur de verre.

« Allez, les gars, vous n'allez pas vous mettre à avoir peur d'un type qui dort ? »

Le planton éclata de rire. Sur un signe de sa part, un opérateur referma les portes de l'ascenseur, qui fila comme une flèche vers le sommet de la tour.

Au bout d'une dizaine de secondes, Jaden entendit une voix pas très rassurée qui disait :

« J'y peux rien, moi, il me fait flipper, ce mec. J'ai l'impression qu'il va se jeter sur moi en criant Cerveaauuu ! »

Le jeune homme ouvrit les yeux. S'il n'y avait que ça pour lui faire plaisir...

Comme il tournait le dos aux sbires, il utilisa la rotation de son corps pour gagner de l'énergie cinétique. Un coude, un poing, un pied, et deux ennemis tombèrent au sol. Il n'en restait plus qu'un, celui qui avait parlé, et qui, lors de la demi-seconde qu'il eut pour réagir, se contenta d'être positivement mort de trouille.

« Brains ! » cria Jaden avec un sourire carnassier.

Puis il le frappa, du même coup de paume qui avait coupé le souffle au voyou surpris à importuner Oriella, avec un effet sensiblement identique, d'ailleurs.

Sans attendre que ses adversaires se relèvent, le jeune homme les palpa rapidement à la recherche de leurs boîtiers de protection, qu'il trouva dans leurs chaussettes et retira aussitôt. L'ensemble de l'action n'avait duré qu'un court instant, si bien qu'il lui resta une minute pour apprécier le panorama à travers la vitre et les structures métalliques.

À son arrivée au dernier étage, il eut la surprise de ne trouver personne à la sortie de l'ascenseur. Il avança prudemment le long de la galerie couverte, en direction de l'appartement où Gustave Eiffel tenait une conversation éternelle avec Thomas Edison. La porte qui donnait accès à l'intérieur de la vitrine était entrouverte.

Jaden se crut soudain repéré en voyant des flashes de lumière crépiter du côté de la galerie extérieure. Son cœur bondit dans sa poitrine et il eut le réflexe de se plaquer contre un mur, avant de comprendre que ces ampoules étaient en fait celles qui faisaient scintiller le monument à intervalles réguliers. Il consulta sa montre et vit qu'en effet, il était déjà huit heures du soir. Le temps était compté.

« Tu n'es pas seul, je suis ici avec toi... » fit une voix derrière lui.

En l'espace d'une seconde, Jaden se retourna, se mit en position de défense, et se rendit compte que l'homme avait fredonné en anglais avec un fort accent brésilien. Il lui fallut un court instant de réflexion supplémentaire pour comprendre que la phrase était tirée d'une chanson connue, en même temps qu'il repérait Tiago Guaruja, debout à côté de l'ascenseur. Son ancien adversaire avait quelques années de plus que la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, mais dégageait toujours une certaine prestance. Son corps de sportif et son visage harmonieusement métissé semblaient déplacés dans son simple uniforme d'employé de la Tour Eiffel.

« Jaden Smith ! s'exclama-t-il. Es-tu perdu ?

— Non, Tiago, je sais exactement où je suis. Du bon côté de la ligne. Contrairement à toi.

— Tu es toujours le chevalier blanc du kung-fu, je vois. Pouvons-nous éviter le combat ?

— Oui, si tu me laisses arrêter le Faiseur de Rêves. »

Le Brésilien sembla réfléchir quelques secondes, les yeux dans le vague.

« Je suis désolé. »

À l'instant où il se pencha vers un des sbires endormis, Jaden devina qu'il ne ferait pas bon se trouver en face de lui au moment où il se redresserait. Il bondit donc vers la galerie extérieure sans se poser davantage de questions. Si Tiago avait une arme, et même s'il était aux ordres de NAXOS, sans doute avait-il encore assez de conscience pour ne pas tirer dans la foule qui dormait là, le nez contre les grilles à trois cents mètres au-dessus de Paris.

Chapitre 29 – Trafic de réveils

Ce n'était pas dans ses habitudes, à tel point que François se surprit à regretter qu'il n'y ait aucune caméra au sous-sol pour immortaliser l'instant, mais le président resta sans voix après avoir entendu les explications d'Oriella. La jeune femme n'était pas à l'aise avec les longs discours, ce qui rendait ses paroles des dernières minutes un peu fouillis, et quelques secondes de silence n'étaient pas de trop pour tout remettre à l'endroit. Mais même si elle avait été une oratrice modèle, il aurait fallu avoir le cœur sacrément bien accroché pour ne pas marquer un temps d'arrêt en apprenant que tout Paris était actuellement endormi, sous l'emprise d'un Faiseur de Rêves installé sur la Tour Eiffel, parce qu'une organisation secrète avait l'intention de pirater l'émission du soir et, en gros, de prendre le contrôle de la France en guise d'échauffement avant de conquérir le monde. Si on ajoutait le fait que son unique espoir de s'en sortir reposait sur un barman américain qui était parti tout seul à l'assaut des escaliers de la tour, cette fois, on avait enfin trouvé les limites de la gymnastique mentale dont était capable le président de la République.

« Vous ne connaissez pas l'identité des personnes derrière ce complot ? demanda-t-il finalement.

— Non. Les seules informations que nous avons viennent d'un site internet, et ils n'y mentionnent pas leurs noms, apparemment.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Oriella Bianchi, monsieur. Je me suis retrouvée dans cette histoire parce que mon frère a été assassiné par le tueur aux douze euros.

— Oui, celui qui a été... Mon Dieu ! C'est donc vous, la jeune femme qui s'est fait agresser en pleine rue par ce maniaque ! Mademoiselle, je vous promets que...

— Si je peux me permettre, coupa François, on verra les promesses plus tard. Si on ne fait rien, vous risquez fort de ne plus être président d'ici... » Il regarda sa montre. « Vingt-cinq minutes environ. »

La remarque jeta un froid. Le fils du président rentra légèrement la tête dans les épaules comme s'il s'attendait à voir son père exploser, mais celui-ci se contenta d'un regard méprisant.

« Je suppose qu'il est inutile de faire venir des forces de l'extérieur, n'est-ce pas ? »

Le jeune homme secoua la tête.

« De ce que nous en avons compris, à moins de porter un boîtier de protection, personne ne peut entrer dans le champ d'action de l'émetteur sans s'endormir.

— Nous devons faire confiance à Jaden !

— Oriella, je sais qu'on a toujours envie de compter sur lui, mais il n'est pas forcément infailible. Il faut prévoir le cas où il n'arriverait pas à arrêter cette fichue machine.

— Si je comprends bien, nous sommes livrés à nous-mêmes, le palais de l'Élysée est contrôlé par ce NAXOS, et nous n'avons que quatre boîtiers de protection à notre disposition, c'est ça ?

— Tout juste, monsieur le président.

— Dans ce cas, mon garçon, j'espère que tu ne m'en voudras pas.

— Papa, qu'est-ce que... »

Le président se pencha brusquement, attrapa le boîtier que portait son fils et le retira. Le garçon s'affaissa un peu, les yeux fermés. Cette fois, ce fut au tour d'Oriella et François de rester un instant bouche bée devant la scène.

« Qu'est-ce que vous regardez, les jeunes ? Il ne lui arrivera rien de mal, il dort dans un abri antiaérien ! Dans des situations comme celle-ci, il faut optimiser le matériel dont on dispose. Et je vous le dis sans honte, vu les circonstances, je pense qu'un garde du corps me sera plus utile que mon fils. »

Il avança vers la porte du PC Jupiter et commença à la déverrouiller.

« Maintenant, il ne nous reste qu'à remonter. Est-ce que vous comptez me suivre, oui ou non ? »

Les deux jeunes gens échangèrent un regard inquiet, mais décidèrent de se joindre à leur chef d'État. Après tout, c'était pour lui qu'ils étaient là. Ils n'allaient pas reculer sur une démonstration de pragmatisme cynique alors qu'à la base, ils étaient conscients d'être partis sauver un politicien.

Au même moment, dans la salle des fêtes, Bruno faisait tout son possible pour coordonner les derniers préparatifs sans s'affoler. La nouvelle de la disparition du président, qui lui était parvenue quelques minutes plus tôt, le perturbait beaucoup. Certes, NAXOS pouvait se passer de lui lors de l'interview du boss, mais il n'y avait que deux explications possibles : soit, pour une raison inconnue, le président s'était tiré tout seul des bras du Faiseur de Rêves, soit il y avait quelqu'un d'autre, un traître ou un intrus, qui l'avait emmené. Dans les deux cas, il était réveillé, puisqu'un dispositif de protection avait été volé.

Néanmoins, sachant qu'on avait prévenu Madame et que celle-ci avait calmement répondu de ne rien changer à l'ordre des événements, l'équipe finissait de mettre le plateau de télévision aux couleurs de NAXOS. Bruno s'était contenté d'envoyer une demi-douzaine d'hommes de main arpenter les couloirs de l'Élysée à la recherche du président. Néanmoins, il ne se faisait guère d'illusions : le fugitif avait l'avantage d'être sur son terrain, et il se cachait dans un hôtel particulier avec des dépendances, pas dans un trois-pièces. On avait peu de chances de le retrouver avant le début de l'émission.

Ceci dit, quand le professeur Chollet transmettrait aux Parisiens l'ordre de marcher, et que l'ancien chef d'État verrait ses concitoyens transformés en troupeau docile, où qu'il soit, il comprendrait qu'il avait perdu la partie.

À l'autre bout du palais, le président se glissa hors de l'escalier de la cave et balaya du regard les quelques fantômes qui dormaient alentour. Il lui fallait un garde du corps avec lequel il avait déjà travaillé, un qu'il connaissait bien et à qui il pouvait faire confiance. N'en voyant aucun, il avança prudemment en faisant signe à ses invités surprise de le suivre.

Dans le salon Pompadour, il repéra un bon candidat. Il s'approcha de lui sur la pointe des pieds et tendit à François le boîtier qu'il avait pris sur son fils.

« Mettez-le lui, ordonna-t-il.

— Pourquoi moi ?

— Parce que cet homme doit garder une certaine image de la personne pour laquelle il travaille. Qu'est-ce qu'il va penser si la première chose qu'il voit en se réveillant, c'est moi, agenouillé à côté de sa cheville ? Soyons raisonnables, ça ne fait pas sérieux. »

Le jeune homme soupira et inséra le boîtier dans la chaussette du gorille.

En sortant des brumes du sommeil, celui-ci commença par perdre l'équilibre. Il réussit miraculeusement à se remettre debout, non sans avoir failli écraser son président au passage. Puis il cligna des yeux, l'air désorienté.

« Monsieur ?

— Soyez discret, la situation est critique. Sylvain, François, Oriella. »

Pendant que les jeunes gens échangeaient des signes de tête en guise de salutations, le président risqua un coup d'œil rapide derrière le lourd rideau qui masquait une des baies vitrées. Aux dernières nouvelles, son épouse devait être quelque part dans l'aile est du palais,

à l'opposé par rapport au lieu du tournage et donc relativement à l'abri. Il voulait vérifier si elle s'y trouvait toujours.

Dans l'interstice entre deux rideaux mal fermés de la bibliothèque, il lui sembla distinguer sa silhouette immobile, assise de dos avec un dossier sur les genoux. Rassuré, il s'éloigna de la fenêtre : sa femme n'était sans doute pas en danger. De toute façon, c'était à lui qu'on en voulait, ou plus exactement, à sa fonction.

Mais après le mal qu'il s'était donné pour arriver là où il en était, il n'avait pas l'intention de laisser son mandat lui échapper.

« Nous ne sommes pas assez nombreux, dit-il. Essayons de trouver des ennemis isolés et de leur prendre leurs boîtiers.

— Monsieur le président ?

— Oui, Sylvain ?

— Qu'est-ce qui se passe au juste ?

— Nous sommes attaqués par une organisation qui possède une machine à sommeil. Les boîtiers que nous avons à l'intérieur de nos chaussettes nous permettent de ne pas dormir. Si nous volons ceux de nos ennemis, nous pourrions en équiper des gens à nous et, à terme, reprendre le contrôle de la maison. Des questions ?

— Oui, je crois que...

— Vous les poserez plus tard, Sylvain. Ce n'est pas le moment. »

Bruno tira de sa poche les deux dispositifs de protection qu'il devait donner à des journalistes, chacun étant équipé d'un bracelet de montre ajustable. Son rôle, à présent, était de choisir qui, des quatre figures de la télévision en train de ronfler autour de la table, allait avoir le redoutable honneur d'assister en direct à l'irrésistible ascension de NAXOS. En tant qu'artiste, il les avait déjà tous rencontrés, mais ne se sentait pas capable de les jauger. Il n'était pas assez politicien pour cela.

Il écrivit donc leurs noms sur des papiers, les mélangea, les jeta par terre, puis se mit à quatre pattes pour en ramasser deux. Le sort en était jeté.

Conformément à la procédure de sécurité, Bruno enfila une cagoule de moto pendant que des sbires réveillaient les heureux élus. Il ne devait pas révéler son identité avant l'heure fatidique. Même si tout semblait acquis, la situation pouvait encore basculer.

Surtout avec le président dans la nature.

« Bienvenue, messieurs, dit-il aux journalistes encore mal réveillés. Surtout calmez-vous, nous n'avons pas l'intention de vous faire du mal.

— Et ces armes braquées sur nous ?

— Simple précaution. Détendez-vous, je vous en prie. Dans un gros quart d'heure maintenant, vous allez participer à un grand moment. C'est une page de l'Histoire qui va se tourner. »

Le président fit passer sa petite troupe dans les couloirs qui menaient à l'escalier de service, certain que si les sbires de NAXOS l'attendaient quelque part, ce serait sans doute dans son bureau à l'étage.

« Pourquoi est-ce qu'on ne prend pas l'ascenseur ?

— Parce que ce serait le meilleur moyen de nous faire piéger, Sylvain. Maintenant, taisez-vous et montez cet escalier. »

Chapitre 30 – Eiffel contre Darwin

Dissimulé parmi la forêt de visiteurs, Jaden ne voyait pas Tiago Guaruja, mais il entendait ses pas qui résonnaient sur le sol de la galerie.

« Ce que tu fais est indigne d'un artiste martial ! lança le Brésilien. Tu utilises des boucliers humains comme un simple terroriste ! »

L'Américain refoula au fond de lui son envie de répondre. S'il parlait, il révélerait sa position et se mettrait en danger de mort. Il ne doutait pas un instant que Tiago avait une arme à feu et cherchait, sinon à le tuer, au moins à le mettre à terre pour lui retirer plus facilement son boîtier de protection. Certes, son adversaire ne prendrait pas le risque de tirer à travers la foule, mais s'il savait où aller, il trouverait peut-être une ligne de mire. C'était un risque que Jaden ne pouvait pas se permettre de prendre.

Avisant une femme qui portait un foulard non loin de lui, le jeune homme lui prit l'accessoire et le noua sur sa tête comme un fichu. Avec un peu de chance, ainsi accoutré, il passerait inaperçu assez longtemps pour intervenir. Il adressa donc une prière silencieuse au ciel, se tourna vers la grille extérieure comme la plupart des visiteurs, et attendit.

Il finit par distinguer un mouvement du coin de l'œil. S'agissait-il de Tiago ou d'un nouveau somnambule ? Dans le doute, Jaden se prépara à frapper. Au bout de quelques secondes, la tête de son adversaire apparut brièvement entre deux endormis. Il approchait en zigzag, et s'il continuait au même rythme, il ne tarderait pas à être à sa hauteur.

Le jeune homme écouta le bruit de pas, prêt à bouger dès qu'il arriverait près de lui, ou dès qu'il s'arrêterait.

Tac, tac, tac.

Il revit le Brésilien, dangereusement proche mais qui semblait ne pas l'avoir reconnu, et cette fois, il réussit à entrapercevoir un reflet métallique dans sa main droite. Il mémorisa la position du bras pour planifier son geste. Encore deux pas, et il pourrait agir.

Tac, tac.

Jaden fusa vers l'arrière en se retournant, percuta du pied le poignet de son adversaire qui lâcha son pistolet, tomba en position forte, frappa du coude au niveau des abdominaux de Tiago qu'il sentit se contracter par réflexe, puis se glissa au sol pour attraper l'arme tombée un peu plus loin. Pas le temps de la prendre correctement, et pas question de s'en servir. Il se dépêcha donc de la lancer en direction du grillage extérieur, sur lequel elle rebondit mollement. Le temps qu'il reprenne ses appuis, son adversaire avait déjà répliqué. Il para un peu trop tard un coup de pied qui atteignit son visage.

Les deux artistes martiaux reculèrent légèrement, en position défensive, en appui sur la jambe arrière.

« Tu n'es pas aussi rapide qu'avant, fit le Brésilien.

— Tu veux parier ? »

Jaden se retint de préciser qu'il avait près de sept cents marches d'escalier dans les jambes : ce n'était pas le moment de discuter.

Il entama donc ce qui ressemblait à un enchaînement offensif classique, mais au lieu d'avancer vers son adversaire, il partit dans l'autre sens et courut jusqu'au pistolet, qu'il réussit cette fois à jeter à travers le grillage. Furieux, Tiago se rua sur lui, les poings devant. Déplacement, coup, parade, remplacement, contre-attaque. Pendant une interminable minute, les deux hommes démontrèrent au milieu des touristes immobiles que leur style de combat s'accommodait plutôt bien des obstacles.

Puis, le premier, le Brésilien se lassa de cet affrontement qui, compte tenu de leur niveau équivalent, risquait de durer longtemps. Il recula d'un pas en direction d'une petite fille qui tenait une corde à sauter à la main. Ce n'était qu'un jouet bon marché, en plastique rose orné d'étoiles vertes, mais qui ferait une arme improvisée très satisfaisante. Il l'arracha à l'enfant, sauta une fois à la corde sans perdre de vue Jaden qui profitait de l'occasion pour reprendre son souffle, puis ramassa le tube de plastique entre ses mains et lui fit fouetter l'air en moulinets devant lui.

L'Américain fut forcé de reculer, incapable d'entrer dans l'espace de son adversaire. Le bout replié de la corde frôla plusieurs fois le bras qu'il gardait levé pour protéger son visage.

Soudain, il aperçut un parapluie dans la main de quelqu'un. Un pas de côté lui permit d'aller chercher l'objet et de le tendre vers Tiago. Au moment où la corde s'enroulait autour de l'axe, il appuya sur le bouton à la base de la poignée, et le parapluie s'ouvrit. Surpris, le Brésilien fit un pas en arrière et heurta un visiteur.

Jaden profita de l'occasion pour avancer, laissant choir le parapluie. Tiago esquiva son coup de pied, la corde à sauter étant restée en vrac sur ses épaules. Lors de la passe d'armes suivante, il prit appui sur le grillage pour sauter plus haut et fondit sur son adversaire.

Son élan s'arrêta net. Il resta en l'air, pendu par le jouet dont une poignée s'était prise dans une maille de la partie supérieure de la cage. Par un étonnant caprice du sort, le tube souple s'était emmêlé autour de son cou.

« Tiago ! » s'exclama Jaden qui se précipita pour le soutenir, afin qu'il puisse se dépêtrer de la corde avant d'être étranglé.

Mais le Brésilien ne bougea pas. Au bout de quelques secondes, l'Américain leva les yeux et ne trouva plus aucune vie dans ceux de son adversaire. Son cœur, déjà mis à l'épreuve par l'ascension et le combat qu'il venait de livrer, tenta carrément de quitter son thorax. Qu'avait-il bien pu se passer ?

En déplaçant le corps inerte de quelques pas sur le côté, il parvint à décoincer la poignée de la corde à sauter et à allonger Tiago Guaruja sur le sol. Pas de pouls. En tâtant le cou pour dégager le jouet, il sentit un jeu anormal au niveau des vertèbres. Apparemment, le saut fatal du Brésilien lui avait brisé la nuque et il était mort sur le coup.

Avant d'aller sauver Paris, Jaden offrit une courte prière à son adversaire. Ce n'est qu'ensuite qu'il se rendit compte qu'il avait toujours son foulard sur la tête. Il le dénoua et le posa sur le visage de Tiago.

En se levant, il embrassa la capitale en robe de lumière d'un grand regard triste, puis rentra sans plus se retourner vers la reconstitution de l'appartement du concepteur de la tour. Il passa la porte de service entrouverte, et une fois à l'intérieur, aperçut la machine dissimulée derrière le dossier du canapé et sous les jupes de la statue de cire à l'effigie de Claire Eiffel. La seule chose que Jasmine ne lui avait pas dite, c'était comment éteindre cette bizarrerie pleine de voyants.

« Qu'est-ce que vous faites ? dit quelqu'un dans un coin de la pièce. Où est Tiago ? »

Il y avait un homme entre deux âges assis par terre, au crâne dégarni, vêtu d'un costume assez mal taillé, qui bricolait quelque chose avec une poignée de composants électroniques et un tournevis. Il semblait étonné, mais pas effrayé.

Jaden fit un geste vague.

« Par là. Mais Tiago... n'est plus ici.

— Vous l'avez tué ? »

Ce monsieur comprenait vite, apparemment. Néanmoins, il fallait clarifier tout de suite la situation.

« Non. Il y avait ce jouet, il a sauté, et... C'était un accident.

— C'est à vous qu'il parlait, tout à l'heure ? Et ce raffut dehors, vous vous battiez ? »

Jaden, qui n'était pas d'humeur à subir cette conversation très longtemps, tapa du plat de la main sur le carter de la machine.

« Pourquoi est-ce que vous posez des questions ? Vous savez tout, non ?

— Certes. Sauf une chose : qui vous êtes.

— Un homme qui a un bar à New York. Et vous ?

— Je suis le papa de cette machine. Je m'appelle Christian Chollet.

— Jaden Smith. »

Le monsieur ne fit pas de remarque. Il se releva sans mot dire, s'approcha de Jaden et caressa amoureusement l'écran de la partie informatique du Faiseur de Rêves.

« Vous voulez l'éteindre, n'est-ce pas ? Et maintenant que vous vous êtes débarrassé de tous les hommes d'action, il n'y a plus que moi qui puisse vous en empêcher.

— Vous ne le ferez pas. Je vais l'arrêter, vous le savez.

— Oh, je n'en doute pas. Il y a un coup de poing d'arrêt d'urgence à l'arrière du carter, juste sous la jupe de mademoiselle Eiffel. »

Méfiant, le jeune homme fit le tour de la machine sans jamais tourner le dos à son interlocuteur, et constata qu'en effet, un gros bouton rouge dépassait de la carrosserie métallique.

« Pourquoi est-ce que vous me le dites ?

— Parce que mon bébé doit être arrêté, et que moi, je ne peux pas le faire. J'y suis trop attaché, vous comprenez. Dans ma grande naïveté, j'ai cru qu'un système qui endormait les gens n'était pas dangereux, qu'il ne pourrait faire de mal à personne. Et puis quand nous l'avons mis en marche tout à l'heure, j'ai déchanté. S'endormir sans préavis, ça peut être mortel. Et ce soir, ça l'a été pour un certain nombre de gens.

— Les personnes qui étaient en voiture ?

— Si seulement ! »

Chollet haussa les épaules.

« Les victimes, vous savez, ce n'est pas en pleine rue qu'on les trouvera. C'est dans des endroits comme, par exemple, les piscines. J'ai bien envoyé un ordre pour que ceux qui étaient dans l'eau nagent jusqu'à un rebord, mais le message a-t-il seulement été reçu ? Je suis coincé ici, je ne peux avoir aucune certitude. Et à l'heure qu'il est, je ne sais pas combien de personnes j'ai contribué à tuer. Mais dites-moi, monsieur Smith...

— Oui ?

— Qu'est-ce que vous attendez pour appuyer sur ce bouton ? »

Chapitre 31 – Quand le monde retombe sur ses pattes

Comme l'avait supposé le président, deux sbires de NAXOS étaient en planque dans le salon doré, son bureau officiel, prêts à bondir sur quiconque franchirait la porte principale. Malheureusement pour eux, il y avait un accès secondaire, par lequel François et Sylvain eurent tout le loisir de passer et de les prendre à revers. Oriella resta en retrait avec le chef d'État. Elle se demandait si elle devait se féliciter ou au contraire s'inquiéter, elle qui n'avait aucune compétence particulière, de ne pas avoir subi le même sort que son fils abandonné au sous-sol.

« Il se bat bien, votre ami, » fit remarquer le président.

Cet homme était incroyable. Sa place, sa vie, les institutions qu'il représentait, tout cela était menacé à très court terme, et il lui parlait comme à un invité de la garden-party du 14 juillet.

« C'est un expert en kung-fu, répondit la jeune femme. Comme Jaden.

— Celui qui doit tous nous sauver, n'est-ce pas ? Mais dites-moi, vous expliquiez tout à l'heure que vous en étiez venue à combattre NAXOS à cause du tueur aux douze euros. Quel est le rapport entre les deux ? »

Un des sbires était déjà à terre. Oriella passa la main sur son cou encore douloureux.

« C'est vrai qu'on n'y pense pas forcément, mais en fait, NAXOS a volontairement créé un tueur en série. Un gars de chez eux a prêté douze euros à un pauvre malade mental qui a perdu les pédales quand il n'a pas réussi à les lui rendre. Tout ça pour pouvoir installer le Faiseur de Rêves sur la Tour Eiffel pendant que la police regardait ailleurs.

— Ah ça, les malades mentaux, depuis le temps que je me bats pour qu'on reconnaisse leur dangerosité... »

Oriella fronça les sourcils et dévisagea le président.

« Et donc, en fait, vous n'écoutez pas du tout ce qu'on vous dit, c'est ça ? »

Heureusement pour elle, son interlocuteur ne l'écoutait effectivement pas : François venait de sonner le deuxième sbire, et avec une synchronisation remarquable, Sylvain lui avait pris son boîtier de protection. Le président était donc en train d'aller vers le milieu de la pièce pour les féliciter.

« Bravo, jeunes gens ! Nous n'avons plus qu'à trouver deux employés fiables à réveiller. »

Sur son impulsion, le groupe sortit du bureau par la porte principale et rejoignit le grand escalier, le long lequel se tenaient, immobiles et fantomatiques, un garde républicain en uniforme et deux gorilles en costume sombre. Le président envoya Sylvain réveiller le garde. Quand ce dernier s'éveilla, il lui fit signe de se taire, avant de pointer du doigt le deuxième homme à qui il souhaitait attribuer un boîtier.

Au moment précis où Sylvain se penchait sur sa chaussette, le gorille lui tomba dessus.

Le même phénomène se produisit tout autour d'eux : les endormis s'éveillaient, et au passage, perdaient brièvement l'équilibre avant de se relever.

« Il a réussi ! » s'exclama Oriella.

Le président remua frénétiquement les mains, paumes vers le bas, pour lui ordonner de parler moins fort.

« Maintenant, il faut agir vite, dit-il à voix basse. Messieurs, retournons à mon bureau, j'ai des coups de fil à passer, mais nous avons laissé sur place deux ennemis qui se sont réveillés en même temps que vous. Bien ! Il me reste un peu plus de dix minutes avant le début de l'émission, je pense que c'est faisable. »

Quand ils virent arriver plusieurs gardes et un François, les deux sbires de NAXOS laissés dans le salon doré se rendirent immédiatement. On les avait payés pour surveiller un palais peuplé de belles au bois dormant, pas pour se battre contre des types plus nombreux et mieux entraînés qu'eux.

« Parfait ! lança le président. Maintenant, organisez-vous et sécurisez-moi le périmètre. J'appelle des renforts. Toute personne, à part nous, que vous trouverez en possession d'un de ces deux modèles de boîtier doit être considérée comme suspecte et immédiatement arrêtée, c'est compris ? »

Les gardes hochèrent la tête et quittèrent le bureau. François, lui, n'avait pas bougé.

« Eh bien, vous n'allez pas avec eux ? »

— Je ne vois pas pourquoi j'irais. D'une part, je ne suis pas à vos ordres, sauf votre respect, et d'autre part, si je m'en vais, qui va vous protéger, vous et Oriella ?

— Vous n'avez pas tort. »

Le président décrocha son téléphone et enchaîna plusieurs courtes conversations, toutes ayant pour but de faire venir un maximum de forces de l'ordre au palais. Quand il eut fini, les premières sirènes chantaient dans la rue du Faubourg Saint-Honoré.

Relevant la tête, il vit que les deux jeunes gens venus le sauver lui tournaient le dos, l'un occupé à rassurer sa femme, l'autre à composer un numéro sur son téléphone mobile.

Au troisième étage de la Tour Eiffel, Jaden s'était assis à côté du corps de Tiago, au milieu des visiteurs qui s'éveillaient tant bien que mal de leur grosse heure de sommeil. Il ne chercha pas à empêcher le professeur Chollet de repartir par le premier ascenseur : cet homme serait travaillé par sa conscience jusqu'à la fin de sa vie. À ses yeux, la punition était suffisante.

Soudain, son téléphone mobile sonna. C'était Oriella.

« Hello ? »

— Jaden ? Bravo, vous avez été formidable ! Comment est-ce que ça s'est passé ?

— Mal. Tiago, mon ancien adversaire. Il est mort.

— Comment ça, mort ? Ce n'est pas vous qui l'avez tué, quand même ?

— Non, il y a eu un... Oh, je ne veux pas en parler maintenant.

— Mais c'était un accident, hein, Jaden ?

— Bien sûr.

— Je préfère ça. »

Le jeune homme passa un doigt le long de ses paupières humides. Il ne voulait pas pleurer devant autant de monde : ça ne cadrerait pas avec l'image qu'il essayait de donner de lui-même.

« Passez-le-moi, dit quelqu'un à côté du téléphone d'Oriella.

— Jaden, il y a, euh... le président qui...

— C'est bon, c'est bon. Monsieur, au nom de la République Française, je vous remercie. Est-ce que vous pouvez m'expliquer cette histoire de mort ?

— Je me suis battu contre un ami, il y a eu un accident, il a été pendu à la grille. »

Il y eut un court instant de silence à l'autre bout du fil, avant que le président ne reprenne :

« Je vois. Écoutez, mon ami, ne vous inquiétez de rien, je vais vous envoyer une escorte. Vous avez sauvé la France et à ce titre, je vous promets qu'aucune poursuite ne sera engagée à votre encontre. Rappelez-moi votre nom.

— Jaden Smith

— Comme le fils de Will Smith ?

— Malheureusement, oui.

— Très bien. Surtout restez où vous êtes, on va venir vous chercher. »

Sur ces mots, le président raccrocha. Le jeune homme était de nouveau seul au milieu de la foule. Il n'entendit pas François demander à haute voix si la procédure était bien légale, ni

le ton cinglant sur lequel on lui répondit que s'il préférerait que son ami passe la nuit en garde à vue, c'était possible aussi.

À présent que son mandat n'était plus en danger, le président courut jusqu'à l'aile orientale prendre des nouvelles de sa femme. Celle-ci sortait tout juste de la bibliothèque au moment où il arriva. Elle était accompagnée de son ami musicien Bruno Deschamps.

« Mon chéri ! s'exclama-t-elle en se jetant dans les bras de son mari. Qu'est-ce qui s'est passé ? J'ai eu très peur pour toi !

— Rien de grave. Comme tu vois, je vais bien, et toi aussi. C'est le plus important. Mais dépêchons-nous, l'émission va commencer d'ici quelques instants. Bruno, François, Oriella, venez avec nous, vous aussi. Il doit largement rester assez de place pour trois personnes dans le public. »

Par curiosité, Oriella observa la première dame et son ami, à la recherche d'une protubérance incongrue sous leurs vêtements. Elle ne vit rien, bien entendu. Comment pouvait-on seulement suspecter ces deux personnalités d'être mêlées au complot ?

L'épouse du président revêtit son sourire le plus radieux, donna une main à son mari, et serra de l'autre son collier violet. Le bout de son index courut autour de la pastille de cuivre qui se trouvait sur l'envers du médaillon.

Par la force des choses, l'interview exclusive du président de la République en direct de l'Élysée se trouva transformée en soirée spéciale dédiée à l'actualité du jour. Depuis le plateau, les journalistes présents écoutèrent des reportages d'envoyés spéciaux disséminés un peu partout dans Paris et regardèrent le bilan s'alourdir en temps réel. Un caprice du hasard avait poussé les clients des piscines à regagner le bord tout en s'endormant, mais on comptait malgré ce miracle plus de trois cents morts à travers la capitale. Drapé dans sa dignité des grands jours, le président commenta les événements avec les journalistes.

À la faveur d'une coupure publicitaire, Jaden entra dans la salle des fêtes et fut installé à côté d'Oriella par les petites mains de l'Élysée. Il tenta de sourire, mais le cœur n'y était pas. François vint échanger une accolade avec lui, ainsi que quelques secondes de silence à la mémoire de Tiago.

Tandis que l'émission reprenait, lui voyant toujours la mine sombre, la jeune femme posa une main sur son genou.

« Ça va aller, murmura-t-elle. C'est fini. »

Jaden hocha la tête. Après un instant d'hésitation, il décida de ne pas repousser ce contact, mais au contraire, de serrer la main d'Oriella dans la sienne.

« Merci. »

Sur le plateau, la plus pugnace des journalistes présents, Daphné Bugatti, finit par poser une question un peu plus gênante que les autres :

« Si vous le permettez, monsieur le président, je me demande malgré tout si l'actualité chargée de ces derniers temps ne vous arrange pas, politiquement parlant. Entre l'affaire Viranguin qui, rappelons-le, n'est toujours pas résolue, la spectaculaire arrestation d'un forcené hier, et aujourd'hui, cette attaque d'un groupe inconnu sur Paris, on parle beaucoup moins du calendrier parlementaire, d'où les interrogations de certains Français qui craignent que l'on fasse passer des lois impopulaires en catimini.

— Franchement, c'est grotesque. Regardez-moi, madame Bugatti, est-ce que vous pensez que je pourrais me réjouir d'événements impliquant la mort de plusieurs centaines de nos concitoyens ? Ce qui s'est passé hier et aujourd'hui en France est grave. Cependant, je crois en mes compatriotes et je vous fais confiance, à tous, pour sortir grandis de ces épreuves. »

Le président se redressa dans son siège et s'adressa directement à la caméra :

« J'ai rencontré aujourd'hui, à l'Élysée, la victime de l'étrangleur arrêté hier par une remarquable initiative citoyenne, un homme apparemment soupçonné d'avoir tué plusieurs personnes. C'est une jeune femme comme il y en a tant d'autres dans ce pays, et pourtant, aujourd'hui, j'ai été impressionné par son courage. Croyez-moi, quand je vois des gens comme elle, je suis fier de la France, fier d'être français. »

La main d'Oriella se crispa sur le genou de Jaden.

« Retenez-moi, sinon je vais lui mettre une baffe en direct devant vingt millions de téléspectateurs. »

La réplique de Daphné Bugatti, qui faisait remarquer que le président n'avait pas vraiment répondu à sa question, se perdit au milieu des prises de parole désordonnées de ses confrères.

À la fin de l'émission, François s'éclipsa rapidement pour rentrer chez lui, où sa femme l'attendait de pied ferme. Jaden et Oriella, quant à eux, restèrent sur place, invités à profiter du buffet qui avait été dressé dans le jardin d'hiver. Ils se sentaient mal à l'aise avec leurs tenues décontractées au milieu de tout ce beau monde, aussi restèrent-ils un peu à l'écart, près d'un oranger en pot. Les autres convives, qui ignoraient tout de leur rôle dans les événements de la soirée, passaient près d'eux sans leur prêter la moindre attention.

« Je peux vous faire préparer des chambres si vous voulez vous reposer ici, leur dit soudain le président. Ça va à l'encontre de tous les protocoles, mais c'est justement ça qui me plaît. Vous rentrerez chez vous demain matin. »

Un morceau de brochette coincé dans sa joue lui donnait l'air d'un hamster.

« C'est vrai que je suis fatiguée, admit la jeune femme. Qu'est-ce que vous en pensez, Jaden ? C'est tentant, une nuit à l'Élysée, pas vrai ?

— Je suis d'accord.

— Parfait. Juste un détail : combien de chambres ? Une ou deux ? »

Les deux jeunes gens échangèrent un regard. L'espace d'un instant, l'hésitation fut sincère.

« Deux, dit finalement Oriella.

— J'envoie tout de suite quelqu'un s'occuper de ça. Ah tiens, c'est vrai qu'il faut aussi que je fasse récupérer mon fils cadet au sous-sol. J'ai failli l'oublier, celui-là. »

Chapitre 32 – L’homme du placard

Au petit matin, le docteur Pélagie Lalloz n’en pouvait plus de voir défiler des victimes d’accidents divers et variés, tous consécutifs à la grande attaque du Faiseur de Rêves. Elle commençait à signer les formulaires presque sans regarder les corps, pressée de rentrer se coucher.

Son visage s’éclaira soudain lorsqu’elle vit passer sur un brancard un beau métis d’environ trente-cinq ans, dont le cou portait une marque de strangulation ou de pendaison. Elle se faufila jusqu’à l’employé de la morgue et lui dit à l’oreille, en passant par-dessus son épaule :

« D’où est-ce qu’il vient, ce mignon-là ? »

— De la Tour Eiffel. D’après sa fiche, il s’est retrouvé pendu par une corde à sauter au grillage du troisième étage. Accident.

— Il a voulu inventer une nouvelle façon de sauter à la corde ?

— On n’en sait rien. En tout cas, si vous voulez mon avis, ça mérite un Darwin Award.

— C’est vrai qu’à la Tour Eiffel, on a plutôt l’habitude des gens qui se jettent. Cette mort-là a le mérite d’être originale. Je peux vérifier ?

— Non, docteur. Désolé, mais l’affaire est déjà close. Il y avait un témoin sur place, considéré comme fiable, copain avec le président et tout le tralala. Donc pas d’enquête. »

Pélagie Lalloz souffla de la réglisse au visage de l’employé.

« Je passe la nuit à me cogner des noyés et des polytraumatisés, et quand on m’amène enfin un beau pendu, je n’ai pas le droit de l’examiner ? Tu parles d’un métier... »

Plus tard dans la matinée, Jaden et Oriella se retrouvèrent autour d’une table de petit déjeuner. Il y avait belle lurette que le président n’était plus au palais, parti courir après son emploi du temps surchargé.

« Je vais rentrer aux États-Unis, annonça le jeune homme.

— Quand ?

— Aujourd’hui si je peux. J’ai arrêté NAXOS, maintenant, je veux être avec ma famille. Ils ont été en danger à cause de moi et je dois les protéger.

— Je comprends. »

Oriella tenta de faire bonne figure, avec un succès tout relatif puisqu’elle renversa du café sur la nappe.

« Mais je peux passer un peu de temps chez vous avant de partir, reprit Jaden.

— Oui, j’aimerais bien. »

Le jeune homme la raccompagna donc une dernière fois, dans le métro, puisque le forfait « nuit à l’Élysée » n’incluait les transports que pour les invités de marque. La ville semblait vivre au ralenti malgré le beau soleil de la fin septembre, encore écrasée par le poids de la calamité qui l’avait frappée la veille.

Le seul endroit qui ne baignait pas dans une torpeur de lendemain de crise était le palier du cinquième étage, dont le niveau sonore était encore plus insupportable que les autres jours. Jaden allait se forcer à faire comme si de rien n’était, à entrer chez Oriella et tâcher de discuter malgré le bruit, quand il lui sembla soudain discerner des cris qui n’étaient ni ceux de la télévision, ni les vociférations de Maurice Chombier. Il se dirigea donc vers la porte du voisin, dont il martyrisa la sonnette jusqu’à ce qu’on vienne lui ouvrir.

« Qu’est-ce que vous faites ? » s’inquiéta la jeune femme.

Il la fit taire d’un geste.

Quand Chombier consentit à entrouvrir sa porte, il avait mis la chaîne. Jaden s’y attendait. Un bon coup de pied lui suffit à faire céder le dispositif.

« Non mais, je ne vous permets pas ! »

Le ton autoritaire du voisin s'accordait mal avec son attitude, assis par terre, un bout de pain à la main, des miettes répandues sur son marcel rayé. Le jeune homme l'enjamba, conscient qu'il y avait bel et bien des cris étouffés ailleurs dans l'appartement. Il allait partir en exploration quand il vit du coin de l'œil que l'occupant du lieu essayait de ramper vers la sortie.

« Arrêtez-le, Oriella ! »

Chombier tenta de forcer le passage, mais il eut la surprise de se retrouver bloqué par sa petite voisine, bien plus déterminée qu'à l'accoutumée. Il hésita devant elle, ce qui permit à Jaden de l'attraper par le bras.

« Lâchez-moi, voyou ! Zazou ! Espèce de petite racaille !

— Oh non, vous venez avec nous. »

Le jeune homme entraîna de force son aîné dans les deux pièces de l'appartement. En suivant les cris, il finit par ouvrir un placard où se trouvait un homme ligoté et bâillonné, le teint sombre, les cheveux aux épaules, le dos des mains couvert de brûlures de cigarette.

« Mon Dieu ! s'écria Oriella. C'est Rudy Viranguin ! »

Elle libéra l'animateur et appela les secours pendant que Jaden retenait toujours Maurice Chombier. Sommé de s'expliquer, ce dernier avoua en grommelant qu'il ne supportait pas le ton ironique sur lequel Viranguin présentait son jeu. D'après lui, cette façon de faire dénaturait complètement *De la Culture avant Toute Chose*, qui n'avait pas vocation à être drôle. Il s'était donc résolu à enlever l'animateur pour lui apprendre à vivre.

En pratique, Rudy Viranguin était affamé, couvert de bleus et de brûlures, et tellement affaibli qu'il ne tenait pas sur ses jambes. On se demandait ce qu'il avait bien pu apprendre dans de telles conditions. Oriella, qui était allée chez elle lui chercher des pains au lait, dut les lui apporter directement dans le placard.

« Merci, » dit-il d'une voix brisée par les cris qu'il avait tenté de pousser pendant des jours.

La jeune femme s'assit par terre à côté de lui.

« Vous pourriez me remercier si j'étais intervenue plus tôt. J'habite l'appartement d'à côté et pendant tout ce temps, je n'ai pas compris ce qui se passait. Sans mon ami Jaden, je ne me serais peut-être jamais rendu compte de rien. Si vous saviez comme je me sens coupable !

— Merci quand même. »

Rudy Viranguin s'interrompit le temps d'engloutir un pain au lait.

« Ils sont super bons, c'est quelle marque ? »

Alors qu'Oriella s'apprêtait à répondre, des bruits de pas résonnèrent dans la cage d'escalier. Il y avait du monde, au moins trois ou quatre personnes. C'était sûrement l'équipe de secours. La jeune femme se leva précipitamment pour aller les chercher et les guider jusqu'à l'appartement.

Sur place, ce fut le choc :

« Bon sang, c'est vraiment lui ! » s'exclamèrent plusieurs sauveteurs.

Pendant qu'on le transférait sur un brancard, Rudy Viranguin montra du doigt le cou meurtri de sa bienfaitrice.

« Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Je me suis fait agresser. Mais ne vous inquiétez pas pour moi, c'est vous qui êtes mal en point.

— J'y pense, vous vous appelez ?

— Oriella Bianchi.

— Et vous êtes dans l'annuaire ?

— Oui. »

L'instant d'après, les pompiers évacuaient Viranguin et la police se chargeait d'emmener Chombier.

Jaden et Oriella répondirent séparément aux questions d'un gardien de la paix, chacun pendant une dizaine de minutes. Après cette ultime formalité, ils purent enfin mettre l'événement derrière eux et rentrer s'asseoir sur le vieux canapé de la jeune femme.

« Décidément, on ne s'ennuie jamais avec vous ! Quand vous serez parti, je ne sais pas si je serai soulagée d'être de nouveau tranquille, ou si tout ça va me manquer. »

La voix d'Oriella se brisa légèrement sur la fin de sa phrase.

« Vous avez peur, affirma Jaden.

— Comment ça ?

— Vous étiez mal, je suis arrivé, et maintenant que vous vous sentez mieux, vous pensez que peut-être, si je pars, vous serez mal de nouveau. »

La jeune femme réfléchit un instant.

« Oui, je n'y pensais pas, mais je crois que vous avez raison. »

Il secoua la tête.

« C'est faux. Vous allez mieux parce que vous êtes assez forte. Ce n'est pas moi qui vous donne le moral. C'est vous.

— Vous croyez ?

— Je ne crois pas, je sais. »

Il appuya ses paroles de ce sourire franc qui pouvait désarmer n'importe quelle méfiance. Il semblait sincère. Mais était-ce possible ? Comment une fille comme elle, incapable de décrocher un diplôme, de garder un compagnon ou d'obtenir un emploi fixe, pouvait-elle avoir cette force qu'il décrivait, ce courage qu'avait vanté avec emphase le président ?

Jaden eut beau lui rappeler qu'elle avait osé traquer puis affronter l'assassin de son frère avant d'aller sauver son pays, au moment où il se leva pour aller chercher ses affaires chez François, Oriella n'était toujours pas convaincue. Elle le raccompagna jusqu'à la porte sans cesser de cogiter intensément.

« J'ai gardé votre numéro, dit-il. Je vous appellerai. Bonne chance ! »

Il déposa un léger baiser sur sa joue, lui fit un dernier signe de la main et s'engouffra dans l'escalier.

Jaden Leo Smith, barman et expert en kung-fu, repartait pour les États-Unis.

Chapitre 33 – Un samedi soir sur la Terre

Il restait des places dans plusieurs vols Paris-New York qui décollaient ce jour-là, aussi Jaden fut-il de retour sur son sol natal en fin d'après-midi. Avant même d'être repassé chez lui, il se rendit au Vineapple, où Oliver Wesson montrait à Jasmine comment servir des verres de vin proprement.

« Oncle Jaden ! » s'écria la jeune fille en le voyant arriver.

Elle fit le tour du comptoir et courut se jeter dans ses bras. Plus calme, Oliver prit le temps de poser la bouteille de vin avant d'aller saluer son associé.

« On a vu le résultat de ton geste héroïque aux informations d'hier soir. Félicitations.

— Merci, mais je n'ai pas réussi à sauver tout le monde. Il y a eu des morts... Tu te souviens de Tiago Guaruja ?

— Le Brésilien ? Évidemment !

— Eh bien, il est mort, lui aussi.

— Ah. »

Oliver regarda ses pieds pendant quelques secondes.

« Écoute, on en reparlera plus tard. Pour l'instant, je te rends ta nièce. Elle a été très sage.

— J'espère bien ! Mais que je t'y reprenne, à faire servir du vin à une jeune fille qui n'a même pas vingt-et-un ans !

— J'ai fait ce que j'ai pu pour l'occuper. On est dans un bar, mon ami.

— Allez, viens, oncle Jaden, j'ai envie de rentrer à la maison ! »

Jasmine entraîna le jeune homme dans la rue, et tous deux suivirent la longue avenue au bout de laquelle, si aucun taxi n'était passé d'ici là, ils pourraient prendre un bus qui les ramènerait chez maître Wong.

« C'est vraiment fini, tu crois ?

— Oui et non. Nous n'avons arrêté que des seconds couteaux, personne ne sait qui sont les têtes pensantes de NAXOS. Donc l'organisation n'est pas totalement détruite. Un jour ou l'autre, il se pourrait qu'ils refassent parler d'eux. Mais je suis là, maintenant. Je ne les laisserai plus s'attaquer à toi.

— En tout cas, je suis contente que tu sois rentré. Je n'aurais pas voulu que tu finisses en tatouage. »

Jaden mit une seconde à faire le rapprochement avec le motif à l'encre noire et rouge que sa nièce portait dans le dos, en guise d'hommage à ses parents décédés. Vu sous cet angle, lui non plus n'était pas pressé d'avoir un tatouage à son nom. Il secoua la tête et tenta d'orienter la conversation vers des rives plus joyeuses :

« Moi aussi, je suis content d'être rentré. Surtout sachant que demain, c'est dimanche. »

La jeune fille fronça les sourcils.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Qu'en France, les messes sont d'un triste... Pas étonnant que là-bas, les gens préfèrent rester chez eux le dimanche matin ! »

À Paris, il était minuit passé.

Élisabeth Letourneur soupira dans son sommeil. Sa main droite glissa sur le matelas et alla s'accrocher dans les longues dreadlocks de Vital Fanor.

François Mazot embrassa doucement sa femme. En ouvrant un œil, Émilie se rendit compte qu'elle avait piqué du nez sur la documentation de sa thèse.

Assis sur son lit d'hôpital, Rudy Viranguin était incapable de trouver le sommeil. Il n'arrivait pas à effacer de ses papilles la douceur d'un pain au lait, ni de sa rétine le visage inquiet d'une jolie brune.

Au cinquième étage d'un vieil immeuble du douzième arrondissement, une larme coula le long de la joue d'Oriella Bianchi avant de disparaître, absorbée par la taie d'oreiller.

Dans son bureau de l'aile est de l'Élysée, l'épouse du président était en conférence téléphonique avec plusieurs cadres de NAXOS. Enfin libérée du poids du regard des autres, elle pouvait laisser libre cours à sa fureur :

« Quand je pense qu'on était à quelques minutes d'arriver à nos fins et qu'il a suffi de trois pékins pour nous mettre en échec !

— Calmez-vous, boss. Le gros de la structure est intact, on va pouvoir monter une autre opération un de ces jours !

— Me calmer ? J'aimerais bien vous y voir ! Mon mari veut donner la Légion d'Honneur à ces bouseux, et il va falloir que j'assiste à la cérémonie, avec mon sourire enfariné et ma tête de greluce idéale... Faut-il que j'aime cet imbécile pour supporter tout ça !

— Maintenant que vous le dites, boss, vu la façon dont vous parlez de lui à chaque fois, on est tenté d'avoir des doutes, quand même.

— Mais est-ce que je vous ai demandé votre avis, à vous ?

— Euh, boss, excusez-moi de vous interrompre, mais à part ça, pour les douze euros que je n'ai finalement pas récupérés, je vous fais une note de frais ? »

La première dame fusilla son combiné du regard, raccrocha brutalement son téléphone et sortit prendre l'air dans le parc du palais.

Chapitre 1 – Crime et Crimée	2
Chapitre 2 – Jasmine and out	4
Chapitre 3 – Réglisse et mauvais goût.....	7
Chapitre 4 – Dans le sillage de NAXOS	11
Chapitre 5 – L’adieu en ligne.....	15
Chapitre 6 – Paris de tous les dangers	16
Chapitre 7 – Douze euros et une carte de visite	19
Chapitre 8 – Vodka dérange	23
Chapitre 9 – Au-dessus d’une tasse de café.....	26
Chapitre 10 – Un puzzle grandeur nature	29
Chapitre 11 – Démonstration	31
Chapitre 12 – Quelques petits sushis.....	34
Chapitre 13 – French cancons	38
Chapitre 14 – Le nom de la compagnie	40
Chapitre 15 – Une réunion propre et saine	42
Chapitre 16 – Tueurs à la française, sbires à l’américaine	45
Chapitre 17 – Panique au dojo	49
Chapitre 18 – Qui veut sauver des millions (de Parisiens) ?	53
Chapitre 19 – Promenade au clair de lune	57
Chapitre 20 – À la Tour, prends garde !	59
Chapitre 21 – Un allié Vital	64
Chapitre 22 – La tournée des bars	68
Chapitre 23 – L’ultime cornichon	71
Chapitre 24 – Douze euros pour un tueur.....	75
Chapitre 25 – Au bonheur des imprévus	79
Chapitre 26 – Les jeux de dix-neuf heures	82
Chapitre 27 – Y a-t-il une adjointe administrative pour sauver le président ?	86
Chapitre 28 – Rencontre au sommet	89
Chapitre 29 – Trafic de réveils.....	92
Chapitre 30 – Eiffel contre Darwin	95
Chapitre 31 – Quand le monde retombe sur ses pattes.....	98
Chapitre 32 – L’homme du placard.....	102
Chapitre 33 – Un samedi soir sur la Terre	105